FONDO PIZZOFALCONE

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio VI

Palchetto 9.

Num.° d' ordine 12-2-9

NAZIONALE

B. Prov.

11

1379

NAPOLI

R. BIBLIOTECA

VITT. EM. III

B. Pub.
II
1999

GALERIE

HISTORIQUE

DES HOMMES LES PLUS CÉLÈBRES.

10610

GALERIE

HISTORIQUE

DES HOMMES LES PLUS CÉLÈBRES

De tous les siécles et de toutes les nations.

Contenant leurs Portraits, gravés au trait, d'après les meilleurs originaux, avec l'abrégé de leurs vies, et des observations sur leurs caractères ou sur leurs ouvrages; par une Société de gens de lettres.

Publiée par C. P. LANDON, peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France, à Rome; seul propriétaire de l'ouvrage.

TOME IX.

A PARIS,

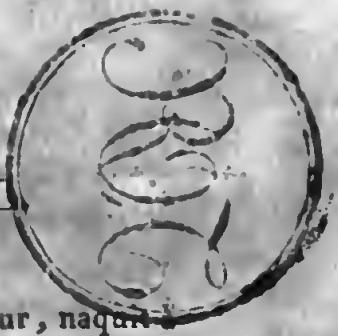
Chez C. P. LANDON, quai Bonaparte, n.° 1.

DE L'IMPRIMERIE DES ANNALES DU MUSÉE.

1807.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

NANTEUIL.



Robert Nanteuil, peintre et graveur, naquit à Reims en 1630. Son père, quoique peu favorisé de la fortune, lui donna une excellente éducation. Né avec la passion des beaux-arts, Nanteuil leur sacrifiait tous les instans qu'il pouvait dérober à l'étude. Il y fit des progrès si rapides qu'il grava lui-même le sujet qui orne sa thèse de philosophie. Ses humanités achevées, il se livra tout entier à l'étude des arts. Ses succès dans sa province l'engagèrent à déployer ses talens sur un plus grand théâtre : arrivé à Paris, il y acquit bientôt la réputation la plus brillante et la plus méritée, tant par ses peintures aux pastels que par ses gravures. Après avoir peint et gravé les portraits des premières personnes de l'état, Nanteuil fut désigné pour faire celui de Louis XIV, qu'il exécuta de grandeur naturelle. Ce prince qui aimait véritablement les arts, autant par goût, que pour l'intérêt de sa gloire, voulant récompenser les talens de cet artiste, lui donna une gratification, une pension et créa en sa faveur une place de dessinateur et de graveur de son cabinet. Nanteuil qui avait autant d'élévation d'ame que de talent, profita de son crédit, pour affranchir son art et ses confrères, des entraves que le fisc est toujours pret à imposer au génie. Il obtint, en 1660, ce célèbre édit, daté de S.-Jean de-

Luz, qui assure à la gravure une liberté et des prérogatives qui la distingue des arts mécaniques. Entre toutes les productions de Nanteuil, on remarque surtout le portrait de La Mothe-le-Vayer, ceux de Pomponne, de Louis XIV, du cardinal Mazarin, de Colbert, de Loret et de Turenne. Cet artiste, doué d'un caractère doux et agréable, d'un esprit fin et délicat, faisait d'assez jolis vers, et était recherché dans toutes les sociétés par ses qualités aimables. Il mourut à Paris en 1678; le goût du plaisir lui ayant fait dépenser une partie de ce qu'il avait acquis par ses talens, il laissa peu de fortune.

Nanteuil est sans contredit le premier graveur de portraits: ses têtes grandes comme nature font illusion, elles respirent; il a eu l'art de rendre avec du noir et du blanc les tons de la chair, le velouté de la peau. Son travail fort simple, est facile et pittoresque; l'arrangement de ses points, leur heureux mélange avec les tailles, expriment la couleur et produisent un effet suave et moelleux. L'œuvre de ce maître est de près de 250 portraits dont beaucoup sont d'une grande dimension. L'on ne conçoit pas qu'étant mort à 48 ans, il ait pu produire un aussi grand nombre de chef-d'œuvres.

N. P.

GUILLAUME I.ER
PRINCE D'ORANGE.

Vander-Werff pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE

GUILLAUME DE NASSAU.

Guillaume de Nassau, neuvième prince de l'ancienne maison d'Orange, fondateur et premier stathouder de la république de Hollande, dut sa célébrité à la haine qu'inspirèrent aux Flamands la dureté et les dédains de Philippe II. Le cardinal de Granvelle, ministre de ce roi, ayant achevé de rompre les faibles liens qui attachaient ces peuples à la domination espagnole, en essayant d'établir chez eux le tribunal de l'inquisition; le signal des scènes sanglantes dont les Pays-Bas allaient être le théâtre fut une action atroce. Les comtes d'Egmont et de Hornes tenaient, avec Guillaume de Nassau, le premier rang parmi les mécontens, et pouvaient devenir des ennemis redoutables. Le duc d'Albe, dont le nom rappelle de grands talens militaires et une perversité profonde, attira près de lui ces deux seigneurs, sur la foi d'un sauf-conduit, et leur fit trancher la tête. Il avait envain essayé de faire partager à Guillaume le sort de ses deux amis. Celui-ci, plus prudent qu'eux, se conserva pour la vengeance. Fort de la justice de sa cause, de la confiance du peuple, et doué de l'heureux talent de persuader, il obtint des princes protestans d'Allemagne des secours en hommes et en argent. Deux fois il rentra en Flandre, et deux fois, il fut contraint d'en sortir. Plus heureux, lorsque,

d'après le conseil de l'amiral de Coligny, il tourna ses attaques du côté de la mer, Guillaume s'empara, sans de grands obstacles, des contrées qui forment la république des Provinces-Unies. Si le duc d'Albe et le duc de Parme eurent assez de courage et de bonheur pour conserver au roi la partie catholique des Pays-Bas, Guillaume eut l'honneur de fonder, en Hollande, un état indépendant, l'an 1549. Il en fut reconnu le chef, avec les titres de stathouder, capitaine et amiral général.

Il avait atteint le double but qu'il s'était proposé, l'indépendance de sa patrie et son élévation personnelle, lorsqu'en 1684, il fut assassiné d'un coup de pistolet, par Balthazar Gérard, instrument aveugle de la haine de Philippe. Ce scélérat fanatique s'était introduit dans la confiance de Guillaume, et exécuta, sans obstacle, un crime qu'il ne tarda pas à expier sur l'échafaud. La mort de Guillaume fit craindre un instant pour la liberté de la Hollande; mais elle fut affermie par Maurice, son fils, qui, à peine sorti de l'enfance, se plaça bientôt au rang des plus grands capitaines.

D. D.

FREDÉRIC HENRI
PRINCE D'ORANGE.

A. Vandyck pinx.t *Landon direx.t*

FRÉDÉRIC HENRI.

Ce prince naquit à Delft le 29 janvier 1584, l'année que Guillaume de Nassau, son père, fut assassiné dans la même ville, par un fanatique nommé Gérard. Elevé par son frère, le prince Maurice d'Orange, l'un des plus grands capitaines de son siécle, le jeune Frédéric se signala de bonne heure dans la carrière des armes; en 1593 il se trouva à la prise de Gertruidenberg: il était alors âgé de neuf ans.

Son frère étant mort en 1625, de douleur de n'avoir pu faire lever le siége de Breda, Frédéric Henri fut revêtu de la dignité de stathouder, et de celle de maréchal héréditaire de Hollande, et il soutint dans ces places l'honneur de sa famille. La conquête de Bois-le-Duc, celles de Venlo, de Ruremonde, de Mastricht, de Limbourg, de Breda, de Hulst, et plusieurs combats glorieux, vinrent mettre le comble à sa réputation, et assurer l'indépendance de la nouvelle république.

Sous son gouvernement, la marine hollandaise obtint de brillans succès: Pierre Adrien, et Pierre Hein, les précurseurs des Ruyter et des Tromp, vainquirent les flottes espagnoles dans plusieurs rencontres, et rentrèrent au Texel chargés de l'or du Mexique et du Pérou. A cette époque, de nouvelles découvertes et de nouveaux établissemens

faits aux Indes orientales et occidentales, augmentèrent le commerce et la puissance de la Hollande.

La politique de Frédéric Henri, qui craignait beaucoup plus pour l'indépendance de son pays le voisinage de la France, que celui des Espagnols, ne lui fit concourir que faiblement aux vues de Richelieu pour l'abaissement de la maison d'Autriche. Allié froid et souvent inutile, il ne seconda pas, comme il l'aurait pu, les efforts de la France; et les divers traités d'alliance conclus avec cette puissance, ne furent en quelque sorte que des simulacres.

La mort vint arrêter Frédéric Henri dans sa carrière, en 1647, à l'instant où la suspension d'armes avec l'Espagne, allait faire jouir la république d'une paix glorieuse, et nécessaire à son affermissement.

Ce prince, prudent et libéral, eut une partie des talens de son frère; il fut vaillant et infatigable comme lui; mais il n'eut pas son ambition, et sut, pendant les vingt-deux années de son gouvernement, respecter la liberté de son pays, dont la puissance et la richesse prirent, sous son administration, un merveilleux accroissement.

N. P.

MAURICE P.ce D'ORANGE

Vander-Werff pinx.t *Landon direx.t*

MAURICE DE NASSAU.

Maurice de Nassau, prince d'Orange, fils de Guillaume, n'avait que dix-huit ans, et faisait son cours d'études à Leyde, lorsque son père fut assassiné, en 1584. La situation des confédérés était alors vraiment critique. Cinq provinces seulement avaient signé l'acte d'union; deux, encore indécises, se trouvaient presque envahies par les Espagnols: le duc de Parme avait soumis ou gagné toutes les autres. Maître des bords de l'Escaut, d'Anvers et des principales places du Brabant, établi dans la Frise, dans une partie de la Gueldre et bientôt dans Nimègue, il pressait de toutes parts ce qu'à Madrid on appelait encore les rebelles. L'amour de la patrie et de la liberté, la haine du nom espagnol, l'alliance d'Elizabeth, et surtout l'activité et les talens de Maurice sauvèrent les Hollandais. Après la mort de son père, il hérita de la confiance que ce grand homme avait si bien méritée; on le nomma capitaine général, et on lui donna le comte de Hohenlohe en qualité de lieutenant, pour l'aider de ses conseils: le jeune Maurice montra bientôt qu'il ne devait écouter que ceux de son génie. Nous n'entrerons pas dans le détail des exploits de ce prince, qui s'estimait le premier général de l'Europe, et que ses contemporains et la postérité ont regardé comme le plus grand qui eût paru depuis les Ro-

mains. Sa vie fut une chaîne rarement interrompue de combats, de siéges et de victoires; il possédait également bien la science des marches et des campemens, celle de l'attaque et de la défense des places; l'art d'inspirer aux soldats le mépris des fatigues, la confiance et l'audace; l'art plus difficile encore de saisir d'un coup-d'œil le moment décisif des batailles. Le petit théâtre où il lutta pendant 40 ans contre les efforts du duc de Parme et de Spinola, devint l'école des plus célèbres capitaines; ce fut dans son camp que Turenne, son neveu, prit les premières leçons de l'art de la guerre.

Maurice avança et affermit l'ouvrage commencé par son père. Plus habile général, il établit, par la force des armes, l'indépendance de sa patrie: mais plus ambitieux, ou moins circonspect, il montra bientôt que la gloire n'était pas le seul prix qu'il attendait de ses services. Olden-Barnevelt, grand pensionnaire, magistrat intègre et citoyen vertueux, voulut s'opposer à ses projets, et paya de sa tête son zèle intrépide pour la liberté. Le capitaine général, profitant des dissentions religieuses qui agitèrent la république après la trève de 1609, parvint, par ses intrigues, à faire arrêter, juger et décapiter ce vénérable vieillard. Dès-lors, l'autorité de Maurice fut sans bornes; et peut-être eût-il enfin obtenu le titre auquel il aspirait depuis longtemps, s'il n'était mort en 1625, quatre ans après la reprise des hostilités avec les Espagnols.

PIERRE DE NAVARRE

N. pinx.t

Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

PIERRE NAVARRE.

Pierre Navarre, fils d'un simple matelot, naquit en Biscaye vers le milieu du quinzième siècle, et devint un des premiers capitaines de son temps. Il se distingua d'abord contre les Maures de Grenade, et en 1487, après la prise de Velez-Malaga, il en fut nommé gouverneur. Il fut ensuite un des principaux officiers de Gonzalve de Cordoue dans les guerres de Naples. Ce fut aux siéges du Château-Neuf et du château de l'Œuf, qui défendent la ville de Naples, qu'il employa le premier, avec succès, les mines, dont il passe pour avoir été l'inventeur, mais dont il paraît que les Génois s'étaient servis sans fruit seize ans auparavant. Navarre, de retour en Espagne, prit, en 1509, le Pignon de Velez, sur la côte d'Afrique, et rendit de grands services aux Portugais, qui faisaient la guerre aux Maures. Il fut choisi l'année suivante, par le cardinal Ximenès, pour commander les troupes de l'expédition que ce ministre envoya contre les Maures, et qu'il accompagna lui-même. Navarre prit Oran, Bugie, Tripoli, remporta plusieurs victoires, et par sa conduite prudente sauva l'armée après la funeste bataille de Gerbes. Ferdinand lui donna le titre de comte, et le fit passer en Italie, en 1511, pour y commander l'infanterie espagnole. Trop entier dans ses opinions, il y fut cause du siége de Bologne, que les Espagnols furent ensuite obligés de lever;

et de la bataille de Ravenne, où ils furent vaincus, et où il fut fait prisonnier lui-même. Ferdinand, soit par avarice, soit qu'il attribuât à l'opiniâtreté et à la témérité de Navarre la perte de la bataille, ne se pressa point de payer sa rançon. François Ier, à son avénement au trône, profitant du mécontentement que cet oubli causait au prisonnier, paya une somme considérable pour sa rançon, et l'attacha à son service. Ferdinand chercha, mais trop tard, à réparer ses torts; Navarre consacra ses talens à celui qui avait su les apprécier. Il surprit Novarre en 1515, et contribua à la prise du château de Milan, où il manqua perdre la vie. Il fut surpris et fait prisonnier dans Gênes, en 1522. Ayant recouvré sa liberté trois ans après, il fut envoyé avec un corps d'infanterie, en 1528, au secours de Lautrec, qui s'opiniâtrait au siége de Naples, malgré les maladies qui ruinaient son armée, et dont il fut lui-même la victime. Après la mort de ce général, on leva le siége; et dans la retraite, Pierre Navarre, qui commandait l'arrière-garde, fut grièvement blessé; et ensuite, investi dans Averse, il fut forcé de capituler. Il obtint la liberté pour ses soldats, mais lui et ses officiers furent faits prisonniers. Il mourut peu de temps après, à Naples, de maladie et de vieillesse, ou, selon Brantome, de mort violente, par ordre de Charles-Quint.

M.

NECKER.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Duplessis pinx.t *Landon direx.t*

NECKER.

Cet homme célèbre peut être jugé comme politique et comme écrivain : il réunit deux genres d'illustration qui, en vous environnant du plus grand éclat, vous soumettent à la plus terrible des censures. Les violences de l'esprit de parti, la chaleur des ressentimens, ont exagéré ses erreurs, noirci ses intentions, et l'ont rendu responsable des calamités qu'il n'était pas dans la puissance humaine de prévenir.

Necker naquit à Genève en 1732. Des étrangers avaient rendu cette ville célèbre : Farel et Calvin en avaient fait, au seizième siècle, le théâtre d'une réforme qui jeta sur la France les germes de cent-cinquante ans de guerres civiles; mais, au dix-huitième siècle, cette république s'honora par le génie de citoyens dont elle avait protégé le berceau. Membre d'une cité libre et d'une église réformée, Necker ne pouvait devenir le ministre d'une monarchie, le conseil d'un prince catholique et très-zélé pour son culte, que par l'effet de cette nouvelle direction donnée aux esprits, direction qui finit par entraîner le monarque, et par le rendre l'instrument passif des mouvemens qui devaient abattre son trône. Necker passa le printemps de sa vie dans l'obscur emploi de commis de banquier; mais un ouvrage sur la Compagnie des Indes, publié en 1769, prouva que ses talens l'appelaient à d'autres fonctions. Il défendait cette compagnie en rappelant les services

qu'elle avait rendus à l'état aux époques les plus désastreuses. Il avait pour adversaires M. l'abbé Morellet et M. Lacretelle ; ceux-ci semblaient devoir obtenir plus de faveur : ils attaquaient des priviléges exclusifs, ils invoquaient la liberté du commerce, ils flattaient l'opinion publique, qui se montrait favorable à tout ce qui se déclarait en opposition avec le gouvernement. Cependant le système de Necker lui fit de nombreux partisans, et ceux même qui ne l'approuvaient pas rendirent justice aux talens de l'auteur. Son éloge de Colbert, couronné par l'Académie française en 1773, pouvait être écrit d'une manière plus philosophique : tout n'était point à louer dans cet habile administrateur ; mais les formes académiques ne permettaient point de mêler la censure à la louange. Louis XVI porta sur le trône des idées d'amélioration. Il avait donné sa confiance à Turgot, qui avait fait, dans une province misérable, l'essai des plus grands talens, et fourni la preuve des intentions les plus généreuses ; mais, cédant aux clameurs des courtisans, il lui ôta le ministère sans lui ôter son estime. Maurepas, malgré son grand âge, son apparente insouciance, et l'épicurisme de sa conduite, ne pouvant renoncer à un pouvoir dont il s'était fait une longue habitude, favorisa l'élévation de Necker, pensant qu'il ne trouverait qu'une créature soumise dans un homme qui par sa naissance devait avoir les grands pour adversaires, et par sa religion, aurait nécessairement le clergé pour ennemi. C'était mal connaître l'ame de son

protégé; son caractère était trop ferme, ses idées de réforme trop étendues, pour qu'il se soumît à des impressions étrangères. Il fut nommé directeur des finances à l'époque la plus critique. Les déprédations du dernier règne avaient causé dans les finances de l'état un vide qu'il fallait combler; la guerre de l'Amérique entraînait des dépenses nouvelles; en proposant des impôts, il s'exposait à perdre sa popularité : il s'efforça d'y suppléer par l'économie et les réformes. Il eut pour adversaires les partisans de Turgot, qu'il s'était aliénés par ses principes sur le commerce des grains. Toutes les innovations du nouveau ministre furent censurées par des plumes habiles. Turgot ne dédaigna point d'entrer en lice. On reprochait à Necker une extrême prédilection pour la Caisse d'Escompte; on représentait la suppression des receveurs-généraux comme un moyen perfide de mettre le monarque sous la tutelle des financiers; celle des trésoriers, comme le renouvellement d'une conception de l'Ecossais Law, dont le souvenir se liait aux plus affreux désastres; la réforme de la maison du roi, comme l'attentat d'un esprit républicain contre la majesté du trône; les emprunts, comme un expédient propre à miner l'état, en lui créant des ressources illusoires et passagères, qui imposeraient des charges perpétuelles aux générations futures, ou réduiraient le monarque à l'affreuse nécessité d'une banqueroute. Le projet d'assemblées provinciales, que Necker renouvelait d'après Turgot, alarma les amis de la monarchie, et

les parlemens, qu'il menaçait de réduire aux fonctions judiciaires.

S'il avait beaucoup d'ennemis, il avait de nombreux défenseurs, et particulièrement parmi les hommes de lettres, qui regardaient son élévation comme une des conquêtes de la philosophie. Rebuté par les obstacles qu'éprouvaient ses innovations, redoutant une disgrace, il voulut la prévenir et rendre sa retraite éclatante. Il imposa au monarque des lois qui eussent rendu le ministre l'arbitre des destinées de l'empire, et reçut sa démission, qu'il avait dû prévoir, le 22 mai 1781. L'affection publique, qui avait soutenu l'administrateur dans sa pénible carrière, vint consoler l'homme privé. Son ouvrage sur l'administration des finances, qui parut en 1784, acheva d'irriter les esprits, déja mécontens de son *Compte rendu*. Ils le peignirent comme un ambitieux qui voulait fixer sur lui l'attention générale, qui achetait la popularité au prix de la reconnaissance, qui sapait les fondemens de la monarchie en dévoilant les secrets de l'administration, et qui, substituant le rôle d'un tribun à celui de conseil d'un prince, semblait en appeler au peuple contre le monarque. Les fautes, la prodigalité de Calonne, accrurent la réputation de Necker. Les puissances ennemies avaient ajouté à son éclat; et le violent Burke, qui semblait ne distribuer quelques louanges que pour avoir le droit de prodiguer la censure, opposait, en 1779 et 1780, Necker dans une monarchie absolue, faisant face à tous les frais de la

guèrre sans grever le peuple de nouvelles charges, au prodigue lord North, accablant un pays libre. La direction que quelques philosophes avaient donnée à l'esprit public, le désordre toujours croissant des finances, forcèrent Louis XVI à rappeler Necker en 1788. La double représentation pour les communes, qu'il proposa, et qui fut agréée lors de la convocation des états-généraux, le rendirent le principal moteur d'une révolution dont il ne prévit pas tous les résultats. Le conseil du roi fit une grande faute en le disgraciant à l'époque la plus orageuse de nos mouvemens politiques : c'était lui ménager un triomphe, et l'histoire n'en offre point de plus brillant depuis le retour de Cicéron à Rome. Il profita de cet instant de faveur pour arrêter des vengeances, pour sauver des victimes. Il sentit bientôt combien le nouvel ordre de choses rendait ses fonctions pénibles. Il avait pour antagoniste Calonne, qui dominait par l'ascendant de la parole une assemblée célèbre par ses talens et par l'abus qu'elle en fit. De vils libellistes l'offraient à la populace comme l'auteur de la disette qui désolait la capitale. Sa retraite le fit échapper au sort que la révolution préparait à tous ceux qui avaient voulu la diriger ou l'arrêter dans sa marche. Trop avide de gloire pour chercher le repos dans l'obscurité, Necker s'associa par ses écrits à tous les grands événemens de la France. Il écrivit en faveur de Louis XVI avec l'onction de la sensibilité ; il publia une histoire de la révolution française, où l'on

trouve les vues profondes d'un esprit observateur. Au commencement du dix-neuvième siècle, il fit paraître un cours de morale religieuse, composé de sermons sur divers textes de l'Ecriture. C'était une singularité piquante de voir un homme qui avait changé les destinées d'un vaste empire, devenir l'émule des Massillon, des Saurin, des Abbadie. Sa vie, ses affections, son ame, ont été peintes par deux personnes dont la tendresse embellit sa carrière, dont les talens ajoutent à son illustration. Si l'historien impartial ne juge point Necker avec la même bienveillance que son épouse et sa fille, il le peindra du moins comme un de ces hommes qui inspirent, aux ennemis qui se respectent, de l'admiration pour leurs talens et de l'estime pour leur caractère.

L.....e.

NÉRON.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

Landon dirext

NÉRON.

Il est inutile de suivre Suétone dans la généalogie qu'il a eu la patience de faire des ancêtres de Néron : que servaient à un monstre d'illustres aïeux? L'éclat de leurs vertus ne peut tendre qu'à faire mieux ressortir l'infamie de sa conduite. Quel spectacle que celui des débauches, des extravagances, des cruautés de cette foule d'empereurs dont l'existence était une calamité et un opprobre pour la nature humaine! Plusieurs excédèrent tellement les bornes ordinaires de la perversité, qu'on prendrait leur vie pour la satyre de la liberté contre le pouvoir. On ne parlera point des présages dont le crédule Historien des Césars fait précéder la naissance de Néron. Il fut adopté à onze ans par l'imbécille Claude, époux de l'ambitieuse Agripine, et son instruction fut confiée à Sénèque et à Burrhus. Il n'avait que dix-sept ans lorsqu'il parvint à l'empire. Son premier soin, en montant sur le trône, fut de faire éclater sa reconnaissance, en honorant la mémoire de son père adoptif et en comblant sa mère des plus flatteuses distinctions, et de s'attacher les soldats et le peuple par des libéralités et des actes de clémence. Il fit revivre les loix contre les délateurs, espèce infame qui tue la vertu par la défiance, et rend l'autorité odieuse.

Les bons esprits ne purent blâmer, dans les commencemens de son règne, que son goût effréné pour les spectacles, et l'emploi qu'il faisait de l'éloquence de Sénèque, lorsqu'il devait parler en public; ce qui paraissait d'autant plus blâmable que ses prédécesseurs, sans même en excepter Claude, composaient les harangues qu'ils prononçaient. Malgré les soins et les talens de ses deux instituteurs, son caractère féroce rompit bientôt toute espèce de frein. Les Chrétiens furent les premières victimes de ses fureurs. Voulant donner à Rome une construction et une magnificence nouvelle, il incendia cette vaste cité; et les Nazaréens, c'est ainsi que les Payens appelaient par mépris les disciples du Christ, expièrent le crime du pouvoir et de l'extravagance. On le vit ensuite, comme un vil histrion, parcourir l'Italie et la Grèce, pour faire admirer sa voix et sa belle déclamation. Le tableau que Suétone et Tacite tracent de ses débauches excite le mépris et l'horreur. Il outragea la nature en public dans une exécrable solennité, comme il outrageait la majesté impériale par l'exercice de ses méprisables talens. Il fut prodigue comme Caligula. Les travaux publics qu'il fit exécuter décèlent le goût d'un insensé qui regarde comme grand ce qui est gigantesque, et comme admirable ce qui est difficile. D'ailleurs tous les édifices qu'il éleva furent profanés et avilis par leur

destination. Ses rapines réparaient le déficit causé par ses folles prodigalités. Ingrat envers ses bienfaiteurs, cruel envers ses épouses, la ruse et l'assassinat le débarrassèrent d'Agripine, et la violence le délivra de Popée et d'Antonia qui avaient remplacé Octavie sa première femme. Leurs parens partagèrent leur infortune. Les hommes les plus illustres furent accusés et punis de leurs vertus ; on fit périr Longinus Cassius pour le respect qu'il portait aux images d'un de ses ancêtres, et Thraséa pour l'attachement qu'on lui supposait au régime que César avait détruit. Burrhus et Sénèque ne devaient point survivre longtemps à leur bienfaitrice ; il est honteux que ce dernier se soit constitué l'apologiste d'un parricide ; il prévit longtemps d'avance le sort qui l'attendait, et crut le conjurer à force de souplesse et de prudence ; il perdit son honneur et ne sauva point sa vie. Des désastres en Orient, des revers plus affreux en Occident, la défection de l'Espagne, la révolte de la Gaule ne firent que mêler quelques instans d'amertume aux honteux plaisirs de Néron. Cependant de sinistres présages, les ombres sanglantes des victimes qu'il avait immolées firent plus d'impression sur cet exécrable prince que les calamités publiques. En horreur aux gens de bien, abandonné des soldats dont l'ame vénale oublie les largesses du prince vivant, et soupire après un nouveau maître qui, à force

d'or, récompense l'inconstance et achète une fidélité précaire, Néron, trop lâche pour se donner la mort, se fit aider dans ce triste office par des misérables qui étaient trop criminels pour obtenir leur grâce, et trop vils pour exciter la compassion. Il n'avait que trente ans lorsqu'il délivra la terre de l'opprobre de sa puissance, l'an 68 de l'ère chrétienne. Tacite a peint ce monstre sous les couleurs les plus odieuses; malheureusement une partie de ce tableau du plus grand des peintres ne nous est point parvenue. Suétone, par sa froide narration, ne nous dédommage pas de cette perte.

L....e

NEWTON.

BIBLIOTECA NAZIONALE

Roëttiers del.t *Landon direx.t*

NEWTON.

Confidens du Très-Haut, substances éternelles,
Qui brûlez de ses feux, qui couvrez de vos ailes
Le trône où votre maître est assis parmi vous,
Parlez: du grand Newton n'étiez-vous point jaloux?

VOLT.

Cet homme, l'un des plus grands qui ayent jamais existé, et dont le nom est resté comme consacré pour désigner le génie, naquit vers la fin de l'an 1642, à Woolstrop en Angleterre, l'année même de la mort de Galilée. On ne connaît pas de lui de commencemens. Il paraît qu'après avoir jeté un coup-d'œil rapide sur les livres élémentaires, il s'éleva bientôt seul à des inventions nouvelles. A 27 ans, il avait déja trouvé sa Théorie de la Lumière, et le Calcul des Fluxions, appelé depuis le Calcul différentiel. Mais, jaloux de son repos, et redoutant les disputes littéraires, il tarda longtemps à les publier. Il y fut enfin déterminé par le docteur Barrow, son maître et son ami, qui, découvrant toute l'étendue de son génie, l'engagea à ne plus se dérober aux regards de ses contemporains, et lui céda sa place de professeur à l'université de Cambridge. Ce fut de même à la sollicitation de Halley et de la Société royale de Londres qu'il publia son Livre des *Principes de la Philosophie naturelle*, ouvrage admirable où

Newton posa les loix de la pesanteur universelle; régla les mouvemens des planètes, des comètes, des satellites; montra la cause de la précession des équinoxes, des inégalités du mouvement de la lune, et du flux et reflux de la mer. Ces découvertes, jointes à celles du Calcul des Fluxions, à la Théorie de la Lumière, à un grand nombre de recherches mathématiques, et à une multitude d'idées profondes jetées en avant de tout ce que l'on connaissait, forment autour de Newton un faisceau de gloire qui brillera dans l'avenir le plus éloigné, et qui perpétuera son souvenir, tant qu'il existera des hommes assez éclairés pour apprécier les trésors de la pensée. Le nom de Newton ne peut plus périr qu'avec l'extinction totale de la civilisation.

Le plus beau des ouvrages de Newton, après son Livre de la Philosophie naturelle, c'est son *Optique*. C'est là, que laissant son siécle bien loin derrière lui, il déposa une foule d'idées neuves et profondes que l'état des sciences physiques ne permettait pas alors de vérifier ou de poursuivre, et qui, pour la plupart, ont été déja confirmées depuis. De ce nombre sont l'existence d'un principe combustible dans l'eau et dans le diamant. Newton avait prévu ces résultats d'après l'action de ces deux substances sur la lumière, en observant que leur force réfringente est analogue à celle des huiles et des autres substances dans

lesquelles l'existence d'un principe combustible n'est pas contenu.

On a disputé à Newton l'invention du Calcul différentiel, ou plutôt on a voulu en faire partager l'honneur à Leibnitz. Il serait difficile de fixer précisément ce qui doit revenir de gloire à ces deux hommes célèbres ponr cette importante découverte ; mais n'y aurait-il pas aussi quelque vraisemblance à penser qu'ils y ont été conduits tous deux en même temps par l'impulsion de leur siécle et l'état de la science à l'époque où ils vivaient. Cette opinion, qu'on a quelquefois avancée, n'a jamais été réfutée solidement, et c'est la seule qui ne fasse pas tort à leur mémoire.

Au reste, Newton est du petit nombre des grands hommes dont le mérite n'a pas été méconnu par leurs contemporains. L'université dont il était membre le choisit pour son représentant au parlement. Il fut créé directeur de la monnaie, puis chevalier, et enfin président perpétuel de la Société royale de Londres, titre qu'il conserva jusqu'à sa mort ; et ce corps célèbre ne craignit pas de déroger à ses statuts par cette préférence, bien persuadé que ce ne serait jamais un exemple dont personne pût se prévaloir.

Toute la vie de Newton fut heureuse et calme. Couvert de gloire, il n'aima rien tant que le repos qu'il appelait *la chose du monde la plus substantielle, rem prorsus substantialem.* Cette

tranquillité était jointe à la plus grande force d'ame. Attaqué de la pierre dans les dernières années de sa vie, il supportait les plus cruelles douleurs sans se plaindre, et les gouttes de sueur qui coulaient sur son visage étaient la seule marque des souffrances qu'il ressentait. Il mourut en 1727, âgé de 85 ans. Son pays, qui l'avait honoré pendant sa vie, lui rendit après sa mort les honneurs funèbres les plus distingués. Son corps fut exposé sur un lit de parade dans l'église de Westminster, et les plus grands seigneurs de l'Angleterre se firent gloire de porter le drap mortuaire qui couvrait son cercueil. On lui fit une épitaphe simple mais éloquente; elle contenait l'énoncé de ses découvertes, et finissait par ces belles paroles : *sibi gratulentur mortales, tale tantumque extitisse humani generis decus :* que les hommes se félicitent de ce qu'il a existé un si grand honneur de l'humanité.

I. B.

NICOLE.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Mlle Cheron pinxt *Landon dirext*

NICOLE.

Cet homme célèbre, qui figure d'une manière si honorable parmi les écrivains de Port-Royal, naquit à Chartres en 1625. Il commença ses études dans cette ville. Ses progrès furent tellement rapides, qu'à l'âge de quatorze ans il était déja profond dans la connaissance des langues anciennes. Des dispositions aussi précoces acquirent un nouveau développement, lorsque le jeune Nicole, envoyé à Paris pour y faire un cours de philosophie, eut occasion de connaître et d'apprécier les solitaires de Port-Royal. Ces moralistes austères lui confièrent la direction de la classe de belles-lettres. Il eut l'honneur de former, celui qui parmi nous n'a point trouvé de rivaux, l'illustre Racine; et c'est peut-être pour Nicole le plus beau titre à la reconnaissance de la postérité. Nicole ayant soutenu, avec le plus grand succès, sa thèse de théologie, se contenta du *baccalauréat*, qu'il reçut en 1649; et tout dévoué alors à la doctrine de Port-Royal, il combatit, sous les ordres d'Arnaud, contre les ennemis de Jansénius. Ses premiers écrits sur ce sujet sont oubliés, et méritent de l'être. Ayant voulu entrer dans les ordres sacrés, il ne put obtenir l'approbation de son évêque, qui n'était pas janséniste. Ses amis lui firent envisager ce refus comme une disposition de la Providence; il les crut, et resta simple clerc. Retiré à Port-Royal, il disposait en

silence les matériaux de ses *Essais de Morale*, dont il publia le premier volume en 1671, mais il fut bientôt rengagé dans les querelles théologiques. La Sorbonne ayant condamné les écrits d'Arnaud, qui fut obligé de fuir, Nicole eut le noble courage de défendre son ami persécuté. Il le fut à son tour. Sa lettre contre le relâchement des casuistes augmenta la haine de ses ennemis ; ils l'obligèrent de sortir de Paris, et au printemps de 1679 on le vit contraint de quitter la France. La mort de la duchesse de Longueville, protectrice ardente des jansénistes, ne contribua pas peu à le dégoûter de sa patrie. « J'ai perdu, disait-il à cette occasion, « tout mon crédit ; j'ai même perdu mon abbaye, « car cette princesse était la seule qui m'appelât « M. l'abbé ». Etant rentré en France de nouvelles disputes occupèrent sa plume. Cependant il répétait sans cesse qu'il n'aimait point les guerres civiles ; et, par une malheureuse contradiction, si ordinaire entre les principes et les actions des hommes, il agissait toujours comme le plus grand ennemi de sa tranquillité. Sur la fin de ses jours il parut encore dans deux querelles importantes, celles des études monastiques et du quiétisme, et fut dans cette occasion le plus chaud défenseur des opinions de Mabillon et de Bossuet. Des infirmités, fruits de ses longues veilles, l'assiégèrent alors ; il passa les dernières années de sa vie dans une langueur continuelle, et mourut d'une attaque d'apoplexie, à soixante-dix ans, le 16 novembre 1695.

Simple, ami de la vérité, sévère pour lui seul, indulgent pour les autres, aussi modeste que savant, tel fut cet excellent homme. L'amitié le poussa trop souvent dans des discussions qui couvrent le vaincu de ridicule, et qui ne font qu'une faible réputation au vainqueur ; mais dans ses écrits polémiques il ne s'écarta jamais du ton des honnêtes gens, et évita toujours les personnalités injurieuses qui défigurent les réponses de ses adversaires ; il profita même de leurs critiques, lorsqu'elles lui paraissaient justes ; il n'employa point dans ses *Essais de Morale* les expressions que le P. Bouhours avait condamnées dans ses autres ouvrages. Son excessive timidité lui ôtait beaucoup de ses moyens dans la conversation. Il disait de Treville, homme qui parlait bien : *Il me bat dans la chambre ; mais à peine suis-je au bas de l'escalier, que je l'ai confondu.* On a prétendu qu'il poussait la simplicité jusqu'à ne pas oser sortir dans la rue, dans la crainte qu'il ne lui tombât une tuile sur la tête, mais on doit toujours se défier de ces sortes d'anecdotes.

La religion chrétienne, quels qu'aient été les sentimens de Nicole sur certains articles, le regardera tonjonrs comme un de ses plus zélés et de ses plus savans défenseurs. S'il employa quelquefois sa plume à soutenir des opinions passagères, il la consacra plus souvent à défendre des vérités éternelles. De tous les ouvrages de Nicole, celui qui a le plus de célébrité est sans doute les *Essais de Morale :*

la méthode de ce livre est excellente ; l'auteur procède d'une manière géométrique, il marche de principe en principe et de conséquence en conséquence, et joint à une grande connaissance du cœur humain une expression toujours pure. Voltaire a dit, en parlant de Nicole, « Ses *Essais de Morale*, qui sont utiles au genre humain, ne périront pas. Le chapitre sur les moyens de conserver la paix dans la société, est un chef-d'œuvre auquel on ne trouve rien d'égal dans l'antiquité ». Cet ouvrage a été réimprimé en 15 v. in-12, Paris, 1732. Parmi les autres écrits de Nicole on distingue un *Traité de la Foi humaine*, composé avec Arnaud, 1664, in-4° ; un *Traité de la Prière ;* la traduction latine des *Lettres provinciales*, sous le nom de *Wendrock*, publiée en 1658 ; *les Préjugés légitimes*, contre les calvinistes ; un *Traité de l'unité de l'Eglise ;* un *Choix d'Epigrammes latines*, Paris, 1659, in-12. L'abbé Gouget a publié la vie de Nicole et l'histoire de ses ouvrages, un vol. in-12 ; et M. Mersan a donné dernièrement les pensées de cet écrivain célèbre.

Ph. L. R.

NIVERNOIS.

St.Aubin del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE

LE DUC DE NIVERNOIS.

Louis-Jules Mancini, duc de Nivernois, naquit à Paris le 16 décembre 1716. Ses talens littéraires, ceux qu'il développa dans la carrière diplomatique, illustrèrent un nom déja rendu célèbre dans la poésie par le duc de Nevers, son aïeul, connu par de bons vers, et par sa haine injuste pour Racine. M. de Nivernois était d'une complexion si faible en venant au monde, que sa famille désespéra de pouvoir l'élever. Forcé de quitter le service par raison de santé, comme il avait été obligé de le prendre par raison de naissance, il entra dans la carrière politique. Le petit neveu du cardinal Mazarin ne devait pas sans doute y languir dans les emplois subalternes, aussi fut-il bientôt pourvu de l'ambassade de Rome. Après avoir passé plusieurs années dans la patrie d'Horace et de Virgile, M. de Nivernois fut envoyé à Berlin, et chargé d'une mission assez difficile. Quoique le but de son voyage ne put être rempli, le grand Frédéric, qui savait apprécier les hommes, et qui aimait la littérature, l'accueillit de la manière la plus distinguée. En 1762 il fut choisi pour traiter de la paix avec l'Angleterre, et se rendit à Londres. Cette négociation était fort épineuse. La France, à cette époque malheureuse, vaincue par-tout, ayant affaire à un ennemi enorgueilli par de perpétuelles victoires, et dont les prétentions étaient sans bornes, il fallait qu'un négo-

ciateur déployât un grand talent, une grande constance, et sur-tout infiniment d'adresse. L'estime personnelle dont jouissait M. de Nivernois, son esprit conciliant, sa conduite sage et prudente, le firent triompher de tous les obstacles. Il parvint à ameuer sa négociation à une heureuse fin, obtint des conditions qui, toute désavantageuses qu'elles paraissaient, auraient pu l'être encore davantage, et mérita la reconnaissance de la France entière, en lui procurant les douceurs de la paix, dont elle avait le plus grand besoin.

Devenu libre, après la conclusion de la paix, M. de Nivernois se délassa de ses travaux diplomatiques dans le commerce des muses et dans la société des gens de lettres. La littérature, qui jusqu'alors n'avait été pour lui qu'un amusement, devint son occupation favorite. Reçu à l'académie française et à celle des inscriptions, on le chargea plusieurs fois de répondre aux discours des récipiendaires; il montra dans ses réponses une grace, une élégance, une délicatesse particulières. Imitateur de Lucien, il nous a laissé des dialogues qui présentent des aperçus fins et des approchemens heureux. On lit, avec non moins d'intérêt ses réflexions sur le génie d'Horace et de Boileau, sur le caractère d'Alexandre et de Charles XII. Des morceaux traduits d'Ovide, de Virgile, de Pope et de l'Arioste; des imitations d'Horace, d'Anacréon, de Tibulle, et de Properce; beaucoup de contes, de cantates, d'épigrammes et d'élégies, versifiés avec autant d'es-

prit que de goût, annoncent dans M. de Nivernois un auteur fécond, facile, nourri de l'étude des anciens, et excellent littérateur. De tous ses ouvrages, cependant, son recueil de fables semble être celui qui a réuni le plus de suffrages, et pour lequel il avait lui-même le plus de prédilection. Ses apologues, saus avoir la naïveté de ceux de la Fontaine, ont toujours un but très-moral, et une tournure qui les fait distinguer.

Bienfaisant et sensible, M. de Nivernois connut le charme de l'amitié, et fut digne d'en goûter les délices. Constant dans ses attachemens, parce qu'il sut choisir ses amis, les convenances de l'esprit et du cœur suffirent pour le fixer. Le célèbre auteur du *Voyage du jeune Anacharsis* fut un de ceux auquel il témoigna le plus d'affection; et lorsqu'il le perdit, pour alléger sa douleur, il s'empressa de payer un tribut à sa mémoire. Aussi adroit à dérober la connaissance de ses bienfaits, que d'autres le sont à les publier, c'était dans le silence qu'il se plaisait à les répandre. Sa carrière ne fut pas toujours heureuse: il fut privé d'un gendre qui lui tenait lieu de fils; ce coup lui parut d'autant plus sensible, que M. de Gisors, tué à la journée de Crevelt, donnait les plus grandes espérances. M. de Nivernois, atteint, comme beaucoup d'autres de son rang, par les persécutions révolutionnaires, fut incarcéré; mais l'estime publique qu'il avait si bien méritée, et cette sécurité partage des ames purcs, qui se peignait jusque dans ses traits, surent imposer le respect

aux scélérats. Echappé enfin à ces dangers, rendu à ses foyers après le 9 thermidor, il jouit peu de cet instant de calme, et n'eut pas le bonheur d'être témoin du parfait rétablissement de l'ordre. Il termina sa carrière en 1798, à l'âge de 82. Sa fin fut celle d'un sage. Le jour même de sa mort il adressa des vers à son médecin. Les œuvres de M. de Nivernois ont été recueillies, de son vivant, en huit volumes in-8°. Il en a soigné lui-même l'édition, qui a été donnée par Didot aîné.

N. P.

L'ABBÉ MILLET.

BIBLIOTECA NAZIONALE MILITARE - NAPOLI

De la Tour pinx.t *Tardon direx.t*

L'ABBÉ NOLLET.

Jean-Antoine Nollet naquit près de Noyon, en 1700, de pauvres parens, dont sans doute il eût partagé la destinée si le curé de la paroise ne se fût chargé de son éducation. L'élève répondit aux soins de son protecteur et fit d'excellentes études. Son goût pour la physique s'était déclaré de bonne heure. Il s'y livra avec ardeur, et ne tarda pas à partager les travaux et les recherches de Réaumur et de Dufay. Ce dernier, l'apôtre de l'électricité, lui laissa en mourant le soin de faire connaître ce phénomène, et cette nouveauté étendit sa réputation. Le roi de Sardaigne appela Nollet auprès de sa personne, en 1739, pour donner au duc de Savoie des leçons de physique expérimentale. Ce savant avait déja parcouru une grande partie de l'Europe, et avait reçu par-tout l'accueil le plus distingué. Il revint jouir dans sa patrie d'une existence heureuse et honorable. Le roi fonda en sa faveur, en 1753, une chaire de physique à l'université de Paris. Il eut l'honneur d'y détrôner l'ancien système, auquel on tenait plus par habitude que par conviction.

Quelques années auparavant, il avait été appelé à Versailles pour faire devant les jeunes princes un cours de physique expérimentale. Par la suite, il fut chargé d'en donner des leçons aux élèves de l'artillerie à la Fère, et à ceux du génie à Mézières. Il mourut en 1770, pensionnaire de l'académie des

sciences, chéri de tous ceux qui le connaissaient, et emportant avec lui la réputation d'un savant laborieux, et sur-tout d'un homme bienfaisant et d'un véritable philosophe.

C'est à tort qu'on a regardé l'abbé Nollet comme le père de la physique expérimentale en France : on ne doit pas ravir cet honneur à Pierre Polinière, qui le premier fit des expériences publiques à Paris. L'abbé Nollet, doué d'une élocution plus facile que son prédécesseur, a su donner à ses démonstrations plus de charme et d'intérêt, et il a fait faire de grands progrès à la science. On a de lui d'excellens Mémoires sur *les Phénomènes électriques* et *sur l'Ouïe des Poissons*. Mais l'ouvrage qui le recommande plus particulièrement au monde savant est sans contredit ses *Leçons de Physique expérimentale*, dont la dernière édition est en 6 volumes *in*-12.

PH.....E

NORDEN.

N. pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO

NORDEN.

Frédéric Louis Norden naquit à Gluckstadt, le 22 octobre 1708. Son père, lieutenant-colonel, prit un soin particulier de son éducation, et le jeune Norden se fit distinguer par ses progrès rapides dans l'étude des langues, des mathématiques et du dessin. La mort de son père ne mit aucun obstacle à sa fortune. Son talent devint son appui. Le roi de Danemarck ayant fait remettre au chevalier Delerche des cartes de géographie pour être retouchées, Norden fut chargé de ce travail, qui le fit connaître de Chrétien VI. Ce Prince résolut de le faire voyager; et l'amirauté lui enjoignit de s'attacher particulièrement à l'art de la construction des vaisseaux. Dans le dessein de remplir ses instructions, Norden visita d'abord la Hollande, et vint chercher à Sardam des souvenirs et des modèles. Il y fit connaissance avec Jean de Ryter, graveur célèbre, qui se fit un plaisir de lui apprendre son art. De là, traversant la France, jusqu'à Marseille, il s'embarqua pour Livourne, d'où il adressa à l'amirauté de Copenhague, des modèles de tous les genres de bâtimens qui naviguent sur la Méditerranée. Joignant aux travaux de son état l'étude des antiquités, il séjourna trois ans en Italie, parmi les ruines de cette vieille contrée. Il la quitta pour le berceau des arts. C'est à Florence qu'il reçut

l'ordre de passer en Egypte, et d'entreprendre de nouvelles découvertes sur la géographie et les antiquités de ce pays célèbre. Norden débarqua à Alexandrie, visita ce qu'il y avait de plus curieux aux environs de cette ville, se dirigea vers le Caire, y séjourna quatre mois, examina les Pyramides, remonta le Nil, s'arrêta à Girge, capitale de la haute Egypte; puis, poursuivant sa navigation, aborda à Essouaen ou Syène, et se fit conduire enfin à la première cataracte du fleuve; mais il n'alla que jusqu'à Derri en Nubie, où des obstacles insurmontables l'empêchèrent d'avancer plus loin; alors reprenant la route du Caire, toujours en naviguant sur le Nil, il revint dans la basse Egypte, où il rectifia ses observations et en fit de nouvelles; enfin s'étant embarqué à Alexandrie, il revint en Europe, au mois de février 1738. A son retour, il fut nommé capitaine de vaisseaux; mais à peine fut-il promu à ce grade, que saisissant l'occasion d'augmenter ses connaissances comme marin, il partit, avec le jeune *Danneskiold*, pour servir, en qualité de volontaire, sur les vaisseaux de la Grande-Bretagne. Cette puissance venant de déclarer la guerre à l'Espagne, ils assistèrent à plusieurs expéditions importantes, entre autres au siége de Carthagène, sous les ordres de l'amiral *Vernon*. L'expédition terminée, ils revinrent à Londres, où Norden, accueilli de la manière la plus distinguée, fut reçu membre de l'Académie

des sciences. Attaqué de la consomption, il crut que le changement de climat rétablirait sa santé; il partit pour parcourir la France. Arrivé à Paris, une nouvelle attaque de la maladie qu'il avait éprouvée en Angleterre, l'enleva dans cette ville le 22 septembre 1742. Les regrets sincères de plusieurs étrangers recommandables, et de tous les amis des sciences, le suivirent au tombeau; et sa patrie le mettra toujours au nombre des hommes qui lui ont fait le plus d'honneur.

Norden est le premier Européen qui ait entrepris un voyage pittoresque de la haute et basse Egypte. Avant lui, cependant, le jésuite Sicard, occupé d'un ouvrage du même genre, avait recueilli un grand nombre de matériaux, qui ont disparu. Il n'est resté que le plan de son ouvrage. On peut donc regarder Norden comme celui qui a imaginé de donner ces élévations, ces coupes géométrales, et tous ces détails qui semblent nous révéler le secret de l'architecture. Le texte de ses relations offre de précieux éclaircissemens sur les descriptions, que les anciens nous ont transmises, des nombreux et immortels monumens de l'Egypte. Sa carte du Nil, qui occupe vingt-neuf planches, lui assure la réputation d'un excellent géographe et d'un habile mathématicien. Il s'y est pourtant glissé quelques erreurs, que la nature d'une notice ne permet pas de relever, mais que l'on peut voir rectifiées, dans les excellentes notes, dont M. Lan-

glès a accompagné l'édition qu'il a donnée de cet ouvrage. Pendant sa première campagne, Norden composa ses Remarques sur la Pyramidographie de John Greaves, où il releva, avec raison, les nombreuses erreurs de cet écrivain. A son retour en Angleterre, il adressa à la Société Royale une Dissertation sur les Ruines de Thèbes; dissertation qu'on lit dans le second volume de son Voyage, et qui lui mérita les éloges unanimes des savans. Il travaillait, sans relâche, à la publication de ce Voyage, lorsqu'il fut surpris par la mort. L'Académie de Copenhague reçut, alors, de Frédéric V l'ordre de travailler à le mettre en état de paraître. Le texte de Norden fut religieusement conservé: seulement, on acheva de mettre en français les mémoires qu'il n'avait pas eu le temps de traduire; et le célèbre *Marc de Nuremberg*, ami de l'auteur, se chargea de la gravure des dessins, qui, faits sur les lieux mêmes, rendent cet ouvrage extrêmement précieux, et le doivent faire préférer généralement à tout ce qui a été publié, jusqu'à ce jour, sur le même sujet.

Ph. L. R.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

NUMA.

Landon direx.t

NUMA.

Lorsque dans l'admirable sixième livre de l'Enéïde, Virgile peint, avec autant de grandeur que de grâces, les hommes qui ont illustré sa patrie, il n'oublie pas de donner à Numa l'éloge qui lui convient le mieux :

Quis procul ille autem ramis insignis olivæ,
Sacra ferens? nosco crines incanaque menta
Regis Romani, primam qui legibus urbem
Fundabit....

Après la mort du fondateur de Rome, le peuple choisit pour lui succéder Numa Pompilius, sabin d'origine, et gendre de Tatius, dont Romulus s'était débarrassé par un assassinat. Numa, alors âgé de 42 ans, vivait paisiblement à la campagne, près de la petite ville de Cures. Il refusa d'abord de commander à une nation farouche et presque sauvage : enfin, il s'y détermina, dans l'espoir d'adoucir ses mœurs, en lui faisant porter le joug salutaire des loix. Pour anéantir les germes de dissention qui subsistaient encore entre les Romains et les Sabins, il partagea les citoyens par tribus, selon les professions et sans distinction d'origine. Il régla le culte public, institua les pontifes; et si, comme quelques auteurs l'ont prétendu, l'établissement des Vestales fut l'ouvrage de son prédécesseur, du moins Numa donna-t-il à cet ordre

une forme plus fixe, et qui se conserva aussi longtemps que l'ancienne religion des Romains. Numa fut, dit-on aussi, le premier qui forma le calendrier de 365 jours; approchant ainsi de la véritable mesure du temps, d'aussi près qu'il était possible dans un siécle d'ignorance.

Pour rendre ses institutions plus respectables au peuple, Numa se servit d'un stratagème, employé par plus d'un législateur. Il feignit de tenir les loix d'une Divinité; et il se rendait souvent seul près d'une source, peu éloignée de Rome, sous prétexte d'y consulter la nymphe *Egérie*.

Chef d'une peuplade pour qui la guerre et la rapine semblaient un besoin, Numa sut vivre en paix avec tous ses voisins, pendant un règne de 42 années. On rapporte sa mort à l'an 672 avant J. C. Il fut enterré au bas du mont Janicule. Après un espace de 530 ans, ses livres que l'on avait enfermés dans son tombeau furent trouvés intacts et brûlés par ordre du Sénat, comme contraires à la religion. On a formé sur ce fait des conjectures dont il est impossible d'apprécier la justesse. On croit, et c'est le sentiment le plus probable, que Numa n'admettait qu'un culte très-simple, absolument opposé aux idées du Polythéisme établi à Rome, lorsque ses livres furent déterrés.

D. D.

OLIVARES.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

P. P. Rubens pinx.t *Landon direx.t*

OLIVARÈS.

Ce ministre est connu sous le titre de *Comte-Duc*, parce qu'il possédait le comté d'Olivarès et le duché de San-Lucar. Il se nommait Gaspard de Guzman, et était sorti d'une des plus illustres familles d'Espagne. On l'appela le Richelieu de cette contrée, non qu'il égalât le génie du fameux cardinal qui, dans le cours d'une longue administration, fut le véritable roi de la France; mais parce qu'il fut son antagoniste, et qu'il jouit comme lui d'un pouvoir absolu.

Philippe IV, prince faible, et ami des plaisirs, laissait le duc d'Usède porter le poids de sa couronne, lorsque le duc d'Olivarès, en servant les amours du prince, parvint à faire disgracier ce ministre et à occuper sa place. Il débuta par des règlemens utiles: il encouragea le commerce et l'industrie: il détruisit quelques abus; enfin il paraissait vouloir rendre à l'Espagne, déja bien déchue, une partie de l'éclat dont elle avait brillé sous Charles-Quint et sous Philippe II. Mais l'ambition et le despotisme de Comte-Duc produisirent les événemens désastreux qui signalèrent son ministère. On en compte trois principaux: la guerre contre la France, le soulèvement de la Catalogne et la révolution de Portugal.

Louis XIII et Philippe IV n'avaient aucune

raison d'être ennemis. Les démêlés qui coûtèrent tant de sang à leurs peuples vinrent de leurs ministres. On assure qu'Olivarès se décida à la guerre, parce que sa fierté fut blessée du ton de hauteur que Richelieu prenait avec lui ; et qu'il ne lui pardonna jamais d'avoir terminé une lettre qu'il lui écrivait par les mots « votre bien affectionné servi- « teur. » Joignant à la voie des armes les ruses de la politique, il essaya de faire disgracier Richelieu, et signa même un traité avec un des émissaires de Gaston, duc d'Orléans. Mais tous ses projets furent déjoués ; et la France, après des succès constans et décisifs, abaissa de plus en plus la nation rivale.

La Catalogne, province belliqueuse, jouissait de plusieurs priviléges importans. Olivarès, décidé à les lui ôter, traita ce pays avec une dureté qui acheva d'aliéner les esprits. Les Catalans coururent aux armes ; et la Cour, après quelques attaques infructueuses, fut obligée de se prêter à des transactions qui montraient sa faiblesse, et étaient d'un dangereux exemple pour le reste du royaume.

L'affaire du Portugal se termina d'une manière encore plus désastreuse. Ce pays, passé sous la domination de l'Espagne, regrettait son indépendance, et se préparait depuis quelque temps à la recouvrer. L'an 1640, il jugea l'occasion favorable. En un seul jour, tous ceux qui gou-

vernaient au nom de l'Espagne ou qui étaient attachés à sa cause furent arrêtés dans Lisbonne. On proclama roi le duc de Bragance qui n'avait pris aucune part à la révolution, mais qui était le plus puissant seigneur du pays, et le descendant des anciens souverains. Le reste du royaume ne tarda pas à suivre l'impulsion donnée par la capitale.

Les historiens ont fait remarquer le parti que prit le duc d'Olivarès pour apprendre cet événement à Philippe IV. Sa conduite fut en effet alors un modèle achevé de l'impudeur avec laquelle les courtisans déguisent si souvent la vérité aux rois. « Sire, lui dit-il en l'abordant, je viens « féliciter votre Majesté : la tête a tourné au « duc de Bragance ; il vient de se faire couronner « en Portugal, et, par ce moyen, ses biens im- « menses vous appartiennent. » Philippe n'était pas assez dépourvu de jugement pour donner dans un piége aussi grossier. Il sentit toute l'étendue de la perte qu'il faisait, et rejeta les singulières félicitations de son ministre. La guerre eut lieu : les Portugais se défendirent avec courage ; et les Espagnols, battus sur terre par les Français, et sur mer par les Hollandais qui avaient fait alliance avec le Portugal, furent obligés de reconnaître l'indépendance de ce royaume.

Tant de mauvais succès, et l'influence funeste qu'ils avaient sur la situation intérieure de l'Es-

pagne, excitèrent les murmures du peuple. Les ennemis nombreux que le Ministre s'était faits, par sa place et par son caractère, ne manquèrent pas de porter ces plaintes aux oreilles du Roi; enfin, après une administration de 22 années, Olivarès fut disgracié. Il essaya de se justifier, et composa un mémoire à ce sujet; mais, comme il y chargeait d'accusations graves plusieurs personnages en crédit, sa situation n'en devint que plus défavorable. Le Roi lui ordonna de se retirer à Toro où il mourut de chagrin, peu de mois après sa disgrace, l'an 1643. Quelques partisans qui lui restaient encore prétendirent que cette disgrace avait été à la fois injuste et impolitique; en ce qu'on le forçait de renoncer aux affaires, lorsque, délivré d'un adversaire tel que Richelieu, mort six semaines avant le renvoi du Comte-Duc, celui-ci se voyait en état de tout réparer.

Olivarès fut marié trois fois, et ne laissa point d'enfans.

D. D.

L'ABBÉ D'OLIVET.

Restout del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

D'OLIVET.

Joseph Thoulier d'Olivet, né à Salins le 30 mars 1682, entra de bonne heure dans la société des jésuites, et en sortit à l'âge de trente-trois ans, c'est-à-dire au moment de faire ses derniers vœux. On attribua sa sortie à la passion qu'il avait conçue pour Cicéron. Il craignit, dit-on, que ses supérieurs, disposant de lui pour quelque fonction relative à l'enseignement ou à la religion, ne le détournassent du culte exclusif qu'il avait voué à ce grand orateur. Rendu à lui même, il put s'y livrer sans contrainte et sans partage. Il traduisit, conjointement avec le président Bouhier, autre adorateur de l'antiquité et en particulier de Cicéron, les *Entretiens sur la nature des Dieux*, les *Tusculanes* et les *Catilinaires*, auxquelles ils joignirent, comme objet de comparaison, les *Philippiques* de Démosthènes. D'Olivet fit ensuite un choix des maximes morales et philosophiques de son auteur chéri, et le publia, en latin et en français, sous le titre de *Pensées de Cicéron*. Le gouvernement anglais voulut faire tourner à son profit et à sa gloire cet amour connu de d'Olivet pour l'orateur romain; il lui demanda une édition des Œuvres de Cicéron pour l'éducation du duc de Cumberland. Le gouvernement français, moins honteux de s'être laissé prévenir que jaloux d'enlever aux Anglais le fruit d'une pensée honorable, exigea de d'Olivet qu'il destinât au fils du roi de France l'ouvrage qui avait

été demandé pour le fils du roi d'Angleterre. D'Olivet, après plusieurs années d'un travail continu, publia son édition de Cicéron, la plus correcte et la plus belle qui eût encore paru : le texte, soigneusement épuré, y est éclairci par des notes judicieusement choisies dans le fatras des nombreux commentateurs. Une modique pension de 1500 livres sur la cassette fut la récompense de tant de soins; mais d'Olivet jouissait d'un prix bien plus doux, et qu'il ne devait qu'à lui-même : il avait enfin élevé à son cher Cicéron un monument digne de lui.

Ses traductions, froides et sans couleur, mais fidèles et correctement écrites, comme on devait s'y attendre de la part d'un si grand admirateur de Cicéron et d'un grammérien si exact, lui avaient ouvert les portes de l'académie française. Une connaissance approfondie des principes et des usages de notre langue le rendit l'un des membres les plus utiles de cette compagnie, qui fut, après Cicéron, ce qu'il aimait et respectait le plus au monde. Il lui donna des preuves multipliées de son zèle. Il continua son histoire commencée par Pélisson ; il publia un recueil des poésies latines composées par des académiciens français, recueil où il figure lui-même avantageusement ; enfin il rassembla dans un volume, sous le titre d'*Opuscules*, différentes dissertations faites a l'académie sur quelques-unes des principales difficultés de notre langue. Il lui aurait suffi, pour payer noblement sa dette d'académicien, de composer son excellent traité de *Prosodie fran-*

çaise, et ses *Remarques de grammaire sur Racine*. Son admiration pour ce grand poète n'était pas suspecte; mais son rigorisme grammatical ne lui permit pas d'excuser, encore moins d'approuver en lui, certaines fautes heureuses qu'il faudrait regretter de n'y point trouver, puisqu'elles sont quelquefois le principe des plus grandes beautés. Desfontaines l'en punit grossièrement dans son *Racine vengé*. D'Olivet, qui vit dans ce libelle beaucoup moins l'intention de défendre un illustre mort que celle d'attaquer et d'outrager un vivant, eut la faiblesse de ne point mépriser de méprisables injures, et le tort plus grand d'y répondre par d'autres injures qui, pour être en vers latins à la manière de Catulle, n'en étaient pas de meilleure compagnie.

L'abbé d'Olivet avait la probité et le désintéressement d'un véritable homme de lettres. On l'avait vu, lorsqu'il n'était encore que jésuite, refuser de se charger de l'éducation du prince des Asturies, pour rester dans sa patrie, au sein de la médiocrité, de l'étude et de l'amitié. Il avait des dehors presque repoussans, un peu de dureté et de despotisme dans la discusion. Ses ennemis l'ont accusé d'égoïsme et de fausseté; il paraît certain qu'il lui arriva plusieurs fois, pour traverser l'élection d'académiciens dont il n'approuvait point les principes, d'employer des moyens peu délicats, et même frauduleux. Duclos disait de lui : *C'est un si grand coquin, que quoique je le lui dise à lui-même, il ne m'en veut pas plus qu'à un autre.* Il serait injuste de juger l'abbé

d'Olivet d'après un propos où l'accent de la haine se fait si fortement sentir. On a peut-être donné de son caractère une idée plus exacte, quoique toujours peu favorable, dans une épigramme qui finit ainsi :

> Jamais il n'aima personne;
> Personne aussi ne l'aima.

L'abbé d'Olivet eut cependant des amis fort distingués, entre lesquels il faut citer Boileau, dont la mémoire lui fut toujours chère, et dont il citait souvent les décisions en disciple affectueux et reconnaissant. D'Olivet mourut avec beaucoup de courage et de calme, le 8 octobre 1768. Il avait alors quatre-vingt-six ans. A.

LE DUC D'ORLÉANS.

Reynolds pinx.t *Landon direx.t*

NAPOLI

LE DUC D'ORLÉANS.

C'est toujours avec quelque regret que l'on voit mettre au nombre des personnages fameux ceux qui, privés de talens et de vertus, n'ont pu s'acquérir que la célébrité du crime, sur-tout lorsque placés dans un rang éminent, ils se sont particulièrement distingués par la bassesse de leurs sentimens et de leur conduite. Cependant ce n'est point un exemple inutile à présenter que celui d'un prince victime de son immoralité, et qui, du comble des grandeurs et de la fortune, a été conduit à la mort par ses propres forfaits.

Louis-Joseph-Philippe d'Orléans, premier prince du sang de France, était né à Saint-Cloud en 1747. Connu du vivant de son père sous le titre de duc de Chartres, il se signala par un amour déréglé du plaisir, et les plus dangereuses liaisons en devinrent la suite. Prompt à saisir les paradoxes spécieux par lesquels l'inconduite a su, particulièrement dans ce siècle, se colorer d'une apparence philosophique, il affecta de bonne heure le mépris le plus absolu pour l'opinion publique. Cependant une taille avantageuse, des manières agréables, beaucoup d'adresse dans les exercices du corps, et peut-être même la légèreté de ses principes, lui donnaient droit à cette vogue qu'obtiennent facilement les avantages extérieurs, et qui aurait été très-prononcée en sa faveur s'il eût su la soutenir par quelque peu de cette vail-

lance que les Français veulent trouver dans leurs princes. Mais ayant voulu mériter par une campagne navale la survivance de la charge de grand-amiral, dont le duc de Penthièvre son beau-père était revêtu, la conduite qu'il tint au combat d'Ouessant, en 1778, devint pour lui une source de ridicule, et même de honte. En butte aux railleries de la ville, aux épigrammes de la cour, il regarda comme la plus sanglante de toutes sa nomination à la charge de colonel-général des hussards, qui lui fut donnée en récompense de ses services sur mer.

Mécontent de la cour, le duc d'Orléans sembla s'étudier à l'humilier par une conduite indigne de sa naissance. On le vit, transformant le palais de ses pères en un lieu de trafic et de licence, se livrer aux spéculations d'une cupidité honteuse, braver dans l'éducation des princes ses enfans tous les principes, tous les usages établis, et la décence même, chercher dans une ascension aérostatique une gloire peu convenable à son rang: épreuve dont la malignité du public ne lui accorda même pas d'être heureusement sorti.

Soit excès d'indulgence, soit dédain, la cour semblait indifférente à ses démarches; mais en s'opposant dans les assemblées du parlement aux édits du conseil, il força Louis XVI à l'exiler, et le peuple, séduit, crut voir en lui le défenseur de ses droits. Cependant quelques graves que fussent les sujets de mécontentement qu'il avait donnés au roi, à la mort du duc d'Orléans en 1787, la maison et les

honneurs attribués au premier prince du sang furent conservés à son fils. Mais celui-ci, peu sensible à cette grace, ne songea qu'à tirer parti des circonstances, qui ne tardèrent pas à présenter un vaste champ aux projets de vengeance que ce malheureux prince nourrissait contre sa famille. On dit qu'ayant appris qu'on le surnommait à Versailles *le Bourbeux Bourbon*, il s'écria : *Si je suis dans la bourbe, je la laverai avec des flots de sang.*

Lors de la convocation des états-généraux, il mit tout en œuvre pour remplir cette assemblée de ses partisans et de ses créatures; il se fit nommer lui-même député dans une ville de son apanage, et lorsque le tiers-état se fut séparé des deux autres ordres, il se hâta de se réunir à lui avec ceux des nobles qui s'étaient attachés à son parti. On entendit dès-lors ses affidés annoncer hautement le projet de le faire nommer lieutenant-général du royaume, après avoir prononcé l'interdiction de Louis XVI.

Formellement accusé, par suite des informations faites par les magistrats du Châtelet, d'avoir été l'auteur de l'insurrection du 6 octobre, il fut acquitté par l'assemblée, mais non par l'opinion publique, et exilé par le roi. Mais lorsqu'après un séjour de huit mois en Angleterre il eut obtenu du faible monarque la permission de revenir en France, on le vit reprendre des projets que son absence n'avait fait que suspendre. Il signala d'abord son patriotisme en préférant le titre de citoyen français à la qualité de prince du sang; et bientôt devenu l'esclave d'une

faction dont il se flattait d'être le chef, il ouvrit ses trésors, soudoya la populace, se fit nommer membre de la convention, changea son nom en celui d'*Egalité*, et mit le comble à l'indignation publique, et même à celle de ses complices, en votant hautement la mort du roi, son bienfaiteur, son parent, et le chef de sa famille.

Peu de temps après, ceux que le duc d'Orléans regardait comme ses instrumens tandis qu'il leur en servait lui-même, résolurent de s'en défaire, parce qu'il avait cessé de leur être utile. Ils le firent arrêter, et le traduisirent à son tour devant le tribunal révolutionaire, où, victime de son propre ouvrage, il fut jugé et condamné par ses complices. La sentence fut exécutée à Paris le 6 novembre 1793, au milieu des huées et des insultes de cette populace que son or avait soulevée. Il était alors âgé de quarante-six ans. Ses traits, réguliers dans sa jeunesse, étaient presque défigurés par un coloris ardent, suite ordinaire d'une vie déréglée. Il était ignorant, crédule, et évidemment au-dessous du rôle qu'il avait prétendu jouer. On dit qu'il était facile dans son intérieur, bon pour ses serviteurs au point de s'être un jour jeté dans l'eau pour en retirer un qui était pret à périr. Il montra de la fermeté dans ses derniers momens, mais combien devaient être amères alors les réflexions de ce prince, déplorable exemple des conséquences de l'ambition et de l'oubli de tous les principes.

A. F.

D'OSSAT.

BIBLIOTECA NAZIONALE

Edelinck del.t *Landon direx.t*

LE CARDINAL D'OSSAT.

Il est rare que les hommes d'une naissance obscure s'élèvent dans les monarchies. Il paraît cependant de loin en loin quelques hommes que d'heureuses circonstances vengent de barbares préjugés, et ceux-ci ne manquent presque jamais de justifier par leur conduite les auteurs de leur élévation. Tel fut Armand Ossat, né de pauvres paysans d'un petit village du comté d'Armagnac; il n'avait que neuf ans lorsqu'il se trouva privé de leur appui. De brillans progrès dans ses études le rendirent professeur habile à l'âge où les esprits ordinaires ont besoin du secours des autres. La philosophie, les humanités, les mathématiques exercèrent son intelligence. Il apprit le droit sous le célèbre Cujas, et se distingua dans la carrière du barreau. Ce n'était point encore l'époque de l'éloquence, et l'Eglise offrait alors une perspective plus brillante aux talens et à l'ambition. Paul de Foix, archevêque de Toulouse, ayant été nommé par Henri III ambassadeur à Rome, s'attacha d'Ossat en qualité de secrétaire. La protection de ce Prélat ne lui fut point infructueuse; il fut chargé de remplir après sa mort l'honorable mission qui lui avait été confiée; elle devenait délicate à cette époque : Henri IV avait triomphé de la Ligue, mais, aux yeux d'une partie de la nation, c'était

un prince hérétique; le fanatisme pouvait ranimer les factions éteintes, et Rome seule semblait avoir le droit exclusif d'assurer la paix à la France. D'Ossat prépara l'esprit de Clément VIII à cette grande négociation; il fut secondé par le cardinal du Perron, autre homme d'un mérite éminent.

D'Ossat rendit encore beaucoup d'autres services au roi; il en fut récompensé par l'évêché de Rennes et par le chapeau de cardinal. Il mourut à Rome le 13 mars 1604, âgé de 67 ans, et fut enterré dans l'église de S. Louis. Le Père Tarquin Galluci fit son oraison funèbre. Il y louait l'illustre Cardinal d'avoir uni les talens d'un habile politique à la piété la plus solide et la plus sincère. Cette alliance est bien difficile: le politique a souvent besoin d'employer des moyens que l'homme religieux réprouve; la finesse, la dissimulation sont utiles au Négociateur; elles sont odieuses au Chrétien. Un panégyrique n'est point une histoire, et l'Orateur qui louait un cardinal devait nécessairement parler de sa piété; il est toujours certain que le cardinal d'Ossat ne fut pas moins honnête homme que grand politique. Il a laissé quelques ouvrages, entre autres des Lettres très-curieuses; elles ont été publiées par Amelot de la Houssaye.

L....e

OTHON LE GRAND.

P.E. pinx.t *Landon direx.t*

OTHON LE GRAND.

L'histoire nous a conservé peu de détails sur les premières années de la vie d'Othon, surnommé le Grand, né en 912, duc de Saxe, troisième roi ou empereur de Germanie depuis Conrad Ier; mais sa conduite sur le trône, la tendresse éclairée de Henri l'Oiseleur, son père, font présumer que son enfance fut heureusement cultivée, du moins quant à ce qui tient à la politique et aux armes; car c'était à ces deux points que se bornait alors l'éducation de la plupart des princes. Les grands de la Germanie remplirent la promesse qu'ils avaient faite à Henri de reconnaître Othon pour son successeur, malgré les intrigues de sa mère Mathilde, qui prétendait placer sur le trône son autre fils Henri, surnommé le Querelleur; elle alléguait pour raison de cette préférence, qu'elle était accouchée d'Othon dans le temps que son mari n'était que duc de Saxe, au lieu qu'il était roi de Germanie à la naissance du jeune Henri. Le couronnement d'Othon se fit à Aix-la-Chapelle, capitale de cette monarchie depuis Charlemagne. Les archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne se disputèrent l'honneur de le sacrer: celui de Mayence fut préféré, par égard, disent les historiens du temps, pour la sainteté de ses mœurs. Le jeune monarque prit alors, au lieu du titre de roi, celui d'empereur, qu'il conserva toujours depuis. Après la cérémonie du sacre, il

dîna en public, et fut servi par les ducs d'Allemagne.

Pour bien gouverner, Othon n'avait pas besoin d'être encouragé par l'exemple de ses aïeux, au nombre desquels on place le fameux Witikind. Il avait dans son cœur le germe de toutes les vertus qui font les grands et les bons monarques, et l'âge ne fit que développer ces dons de la nature.

La seconde année de son règne fut troublée par la révolte de son frère aîné Tancmar, soutenu par Eberhard, duc de Franconie, et par Henri, frère puîné d'Othon. Tancmar fut tué en 939. Eberhard, la même année, périt à Andernach, et Henri se reconcilia avec Othon, qui lui céda le duché de Lorraine. A cette guerre glorieuse pour l'empereur, succéda la guerre de Hongrie, qui se termina par une victoire signalée sur les peuples de ce pays. Othon vengea ensuite sur les danois le massacre qu'ils avaient fait d'une garnison que l'empereur entretenait dans le duché de Slesswink. Il étendit ses conquêtes jusqu'au détroit qui, depuis, a porté le nom d'Ottensund, et fonda dans le pays trois évêchés soumis à la métropole de Hambourg. Dans le même temps, Othon retenait dans le devoir les peuples de Lorraine, pacifiait la Souabe et la Bavière révoltées, et entretenait en France des divisions plus ou moins grandes, suivant que les intérêts de sa politique l'exigeaient. Juste envers les princes qui relevaient de sa couronne, Othon vengea la mort de Vinceslas, duc de Bohême, assassiné par Boleslas son frère,

qui s'était emparé de son duché. L'empereur cita d'abord le coupable à son tribunal; mais Boleslas, trouvant l'impunité dans la révolte, s'arme pour soutenir son usurpation. Othon marche contre lui. Après l'avoir vaincu, il l'oblige de se rendre à discrétion, lui pardonne, et resserrant les chaînes des Bohémiens, il les soumet au gouvernement de la Bavière, en exigeant d'eux un tribut annuel.

Tant de victoires le rendirent l'arbitre de toute l'Allemagne, et lui donnèrent une grande influence sur les états voisins. Les guerres d'Italie vinrent bientôt lui ouvrir une nouvelle carrière.

Adélaïde, veuve de Lothaire II, fils de Hugues, ayant accusé Bérenger II, qui s'était emparé des états de son mari, de l'avoir fait empoisonner, celui-ci la fit enfermer à Pavie, d'où elle implora la protection de l'empereur des Germains. Othon avait promis précédemment des secours à Bérenger; mais le trône d'Italie excitant son ambition, il passe les Alpes, disperse les troupes de l'usurpateur, s'empare de Pavie, et épouse Adélaïde. C'était une princesse d'une rare beauté; et quelques auteurs ont prétendu que Hugues, son beau-père, avait assouvi par la violence la passion qu'il ressentait pour elle.

Othon n'ayant pu marcher jusqu'à Rome, objet de ses desirs, se contenta du titre de roi des Lombards, et revint en Germanie dissiper quelques révoltes qui avaient éclaté pendant son absence. Il pardonna à Bérenger, et lui donna l'investiture du royaume d'Italie, en prenant toutefois la précaution

de retenir plusieurs villes importantes, comme Aquilée et Véronne, afin de pouvoir aller le punir, s'il aspirait de nouveau à l'indépendance.

Cette précaution fut sage; Bérenger ne tarda pas à remplir tellement l'Italie de meurtres et de ravages, que le pape et les chefs des états de ce royaume envoyèrent des députés à Othon pour réclamer son assistance contre les fureurs de Bérenger et du comte Adalbert son fils, en le pressant d'accepter le titre de roi des Romains. Othon n'eut garde de les refuser. Il descendit en Italie avec une armée formidable, poursuivit Bérenger, le déposa, et se fit sacrer et couronner à sa place, par l'archevêque Walbert. Cette cérémonie terminée, Othon se rendit à Rome, avec la reine Adélaïde sa femme, et y reçut, conjointement avec elle, la couronne impériale des mains du pape Jean XII. Ce pape s'apercevant bientôt qu'il s'était donné un maître au lieu d'un protecteur, se déclara contre son nouveau souverain, fit soulever quelques provinces, et appela Adalbert à Rome, pour le mettre à la tête des rebelles. Othon marcha contre eux; le pape se sauva, et les Romains effrayés, prêtant à l'empereur un nouveau serment de fidélité, s'engagèrent formellement à ne plus élire de pape sans le consentement de l'empereur Othon. Un concile convoqué par lui déposa le pape Jean XII, comme coupable de sacrilège, et nomma Léon VIII à sa place. Pendant ce temps, Bérenger, assiégé à Montefeltro, se vit contraint de se rendre prisonnier avec sa femme Willa. Ils furent envoyés en exil à

Bamberg, où Bérenger mourut en 966. Les Romains oublièrent bientôt les sermens faits à Othon. Jean XII eut le conrage de les faire soulever, et, opposant concile à concile, on déposa Léon VIII, et on ordonna que jamais l'inférieur ne pourrait ôter le rang à son supérieur.

Cependant l'empereur retourne à Rome, force cette ville, à se soumettre, et convoque un nonveau concile. Léon VIII, qui le présidait, et les pères qui le composaient, accordent et confirment à perpétuité, à Othon et à ses successeurs, le droit de disposer du saint-siége, de faire introniser les nouveaux pontifs, et d'investir les archevêques et évêques de leurs royaumes, déclarant nulles toutes élections faites sans le consentement du prince; telle est la substance de cette loi fondamentale qui assurait au roi d'Allemagne la dignité impériale, la couronne d'Italie, la souveraineté de la ville de Rome, et une autorité presque illimitée sur le saint-siége.

Les Romains se révoltèrent une troisième fois, mais toujours sans succès. Ils s'étaient déclarés contre Jean XIII, successeur de Léon VIII, et élu sous les anspices d'Othon; et avaient mis à leur tête le comte Adalbert; mais l'empereur n'eut qu'à se montrer pour répandre l'effroi parmi les rebelles; Adalbert fut vaincu, et le pape Jean XIII rétabli.

La réunion de la Pouille et de la Calabre à l'empire d'Othon fut le dernier événement mémorable de ce régne glorieux. Ce prince les conquit pour venger le massacre de ses ambassadeurs, ordonné

par Nicéphore, empereur d'orient. Othon se proposait de conquérir la Sicile sur les Sarrazins, qui l'occupaient alors; mais ses affaires le rappelèrent en Germanie, où il mourut, l'an 973, à l'âge de soixante ans. Son corps fut porté dans l'église de Magdebourg.

On a comparé Othon à Charlemagne; tous deux furent des héros, mais peut-être Othon surpassa-t-il Charles, sous le rapport des vertus privées; la politique détermina toutes les actions de celui-ci; Othon se livra quelquefois au penchant d'un cœur généreux. Le massacre des Saxons accuse d'inhumanité le monarque français; aucune tache semblable ne souille la vie de l'empereur des germains. Il fut sévère sans être cruel, grand sans faste, brave sans témérité, et libéral sans profusion.

L'Allemagne, qui fait remonter son droit public jusqu'aux empereurs français, doit plutôt en rapporter l'origine au règne d'Othon. Ce monarque rétablit les comtes palatins, juges supérieurs, qui rendaient la justice au nom du prince; il abaissa les grands vassaux, déja trop puissans, augmenta les priviléges du clergé pour balancer ceux de la noblesse; et pour limiter le pouvoir du clergé, il créa des avoués dont l'avis rendait nul celui des évêques.

Les beaux arts et les sciences fleurirent dans la cour d'Othon tant que son frère Brunon vécut: ce prélat tenait dans son palais une espèce d'académie, aux séances de laquelle l'empereur assistait, quoiqu'il ne sût pas lire; Othon avait même eu dessein d'apprendre la langue latine. Il eut pour successeur son fils Othon II, surnommé le Sanguinaire. De L.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

OTTWAY.

Il y a peu de noms plus famenx dans les fastes dramatiques d'Angleterre que celui de Thomas Ottway, né à Trottin, dans le comté de Sussex, en 1651, et mort à Londres en 1685, à l'âge de trente-quatre ans.

Les Anglais l'appellent leur *Racine;* mais j'en demande pardon à ceux qui lui font cet honneur, je ne crois pas qu'Ottway le mérite. De l'aveu de Johnson, il est négligé dans sa versification; son style n'a trop souvent ni grace, ni élégance, ni pureté; et il doit ses beautés moins à l'art qu'à la nature. Il n'y a pas dans tout cela de traits de ressemblance avec Racine, le poète le plus pur et le plus élégant qui ait honoré la scène.

Ottway fut quelque temps acteur avant d'être auteur. A vingt-cinq ans il fit jouer sa tragédie d'*Alcibiade*, et deux ans après il donna *Titus* et *Bérénice* et *les Fourberies de Scapin*, deux pièces traduites du français. J'ignore si sa comédie de l'*Amitié à la mode*, qui parut en 1678, eut un grand succès; ce qu'il y a de certain, c'est que lorsqu'elle fut reprise à Drury-Lane, en 1749, elle fut très-mal reçue de la bonne compagnie, justement révoltée de l'obscénité et de l'immoralité qui régnaient dans cet ouvrage. La tragédie de *Don Carlos* fut parfaitement accueillie dans sa nouveauté; mais les deux pièces qui firent la réputation d'Ott-

way, que l'on revoit toujours avec plaisir, et qui semblent même les pièces favorites du public, sont *l'Orphelin*, et *Venise sauvée*. Dans la première, qui est une véritable tragédie bourgeoise, on trouve des traits de sentiment si vrais, les effets de l'amour si bien peints, tant d'intérêt enfin, qu'on pardonne facilement les défauts que la critique a relevés dans le style et la marche de cette pièce. Dans la seconde, le chef-d'œuvre de l'auteur, on remarque au contraire que la versification est plus soignée, que les peintures ont plus de force, que le coloris a plus de vigueur, qu'enfin le style a plus d'énergie. Le défaut de morale peut être reproché avec raison à cette belle tragédie, dont le public, dit Johnson, apprécie parfaitement les vices et les beautés, et qu'il regarde comme l'ouvrage d'un homme peu zélé pour les intérêts de la vertu, mais capable de concevoir et de peindre avec force des situations neuves.

Ottway vécut et mourut pauvre. Il paraît par plusieurs passages de ses écrits, qu'il était un zélé royaliste. Une satyre, une héroïde, et une dixaine de pièces de vers, composent les poésies détachées de cet auteur.

Ph. L. R.

OVIDE.

NAPOLI

Landon direxit

OVIDE.

Publius Ovidius Naso naquit à Sulmone, ville de l'Abruzze citérieure, dans le pays des Péligniens, l'an 711e de la fondation de Rome, et le 43e avant J. C., sous le consulat d'Hirtius et de Pansa. Il était de famille équestre. Ses parens, qui le destinaient au barreau, l'envoyèrent à Rome, où il étudia la grammaire et la réthorique sous les maîtres les plus habiles. Son esprit était trop prompt et trop facile pour qu'il ne fît pas, même sans travail, de très-rapides progrès. A l'âge de seize ans il partit pour Athènes, se rendit la langue des Grecs familière, et se pénétra des beautés de leur littérature. De retour à Rome, il se livra, par condescendance pour les desirs de son père, aux exercices préparatoires du barreau, déclama avec succès dans les écoles, et bientôt après se chargea de plusieurs causes réelles qu'il eut le bonheur de gagner. Sa nouvelle profession ne lui en devint pas plus chère. Son penchant pour la poésie, qui s'était montré dès ses premières années, et que les avis paternels avaient eu bien de la peine à réprimer, acquit de jour en jour de nouvelles forces, et devint insurmontable. Son père étant mort, il put s'y livrer sans réserve comme sans obstacle. Il lut au peuple, suivant l'usage du temps, des vers qui furent fort applaudis : son nom devint célèbre dans Rome. Il rechercha la société des hommes qui brillaient alors

dans les lettres, et il fut lui-même recherché par ceux qui débutaient dans cette carrière. Macer, Bassus, Ponticus, Properce, Gallus, Tibulle et Horace, étaient ses amis. Il ne fit que voir Virgile. Auguste, protecteur des lettres, moitié par goût, moitié par politique, se fit présenter Ovide et lui fit l'accueil le plus flatteur : il l'éleva même à certains emplois honorables qui apparemment ne devaient pas dérober beaucoup de temps à la poésie, autrement Ovide ne les eût pas acceptés.

Il avait été marié fort jeune une pemière fois. La femme qu'il avait épousée n'était pas de son choix et ne lui plaisait pas : il la répudia pour en prendre une autre, qui eut le même sort. Il en prit une troisième, qu'il garda, et à laquelle il resta tendrement attaché.

Ovide était heureux. Les agrémens de sa personne et de son esprit ; le charme de ses ouvrages, tous consacrés à l'amour, le faisaient aimer des femmes, qu'il adorait. La sûreté de son commerce, son caractère exempt d'orgueil et d'envie le faisaient estimer et chérir des hommes. Il composait sans cesse des vers, c'était sa plus douce jouissance, et il allait ainsi à la gloire par le plaisir. Il avait atteint, au milieu de toutes les voluptés, la cinquantième année de son âge, lorsqu'un événement, dont les causes sont encore un mystère, vint le plonger dans une infortune qui dura autant que sa vie. Auguste le relégua à Tomes, ville de la Scythie d'Europe, sur les bords du Pont-Euxin. Un

nombre infini de savans et de critiques, parmi lesquels il faut compter Voltaire, se sont épuisés en conjectures sur ce qui avait pu porter Auguste à cet acte de riguenr, ou plutôt de tyrannie. Ovide lui-même nous apprend que sa disgrace eut deux causes, *ses vers et une erreur* (*carmen et error*). Le premier de ces motifs n'en pouvait pas être un. Quelle apparence qu'Auguste ait été si fort scandalisé des vers de *l'Art d'aimer*, où il ne se trouve pas une seule expression trop libre, lui qui continua toujours sa faveur à Horace, dont les poésies sont fréquemment souillées par les termes les plus obscènes? Le véritable grief d'Auguste était donc cette erreur dont Ovide parle. Mais quelle était cette erreur? Ovide dit souvent que ses yeux ont été coupables, qu'ils ont vu ce qu'ils ne devaient pas voir; mais qu'ont-ils vu, ces yeux? voilà ce qu'il ne dit pas, ce qu'on ne sait pas, et ce qu'on ne saura probablement jamais. L'opinion la plus vraisemblable est qu'Ovide fut témoin, par hasard ou autrement, d'une aventure honteuse pour la famille impériale, et que peut être surprit-il Auguste en inceste avec sa fille Julie, ainsi que l'a avancé un écrivain presque contemporain. Quoi qu'il en soit, Ovide, exilé dans une terre barbare, sous un ciel rigoureux, eut le tort de ne supporter son malheur ni avec assez de courage ni avec assez de dignité. Il composa des élégies, où il se répandit en lamentations sans fin; et ce qui est bien pire encore, où il prodigua à son oppresseur les plus basses flatteries. Auguste mort,

il lui éleva un autel où il allait sacrifier tous les jours. Il continua ses adulations à Tibère, qui n'y fut pas plus sensible. Il mourut dans le lieu de son exil, après y avoir passé dix années, âgé d'environ soixante ans, vers l'an de Rome 770. Il s'était fait aimer, par sa douceur, de ses nouveaux compatriotes, qui l'avaient couronné de lauriers, et lui avaient accordé des priviléges flatteurs. Il avait appris leur langue, et composé en vers gètes un panégyrique d'Auguste.

Ovide est peut-être le plus bel esprit de l'ancienne Rome. Il n'a point la pureté de goût de Virgile ni d'Horace; il s'abandonne trop à sa facilité, il abuse des ressources de son esprit pour présenter la même idée sous plusieurs formes; il prodigue dans la plupart de ses descriptions, un luxe de circonstances et d'images qui les rend fatigantes; sa finesse dégénère quelquefois en subtilité, et même en jeux de mots; mais par combien de qualités brillantes ne rachète-t-il pas ces défauts, ou plutôt ces défauts eux-mêmes ne sont-ils pas l'abus et en même temps la preuve des plus rares qualités? *Les Métamorphoses* sont le chef-d'œuvre d'Ovide. On a toujours admiré l'art infini avec lequel il a su lier entre elles une foule d'aventures qui n'avaient souvent aucun rapport, ni prochain ni éloigné. L'exécution du poëme n'est pas moins étonnante que la contexture. Jamais l'imagination et l'esprit n'ont déployé plus de richesses. Il est à remarquer qu'Ovide jeta au feu ses *Métamorphoses*,

comme Virgile y avait voulu jeter son *Enéide*, et qu'ainsi il n'a pas tenu à ces deux grands poètes que leurs plus beaux ouvrages ne fussent perdus pour leur gloire et pour nos plaisirs.

Les élégies amoureuses d'Ovide, connues sous le nom d'*Amours*, sont l'ouvrage de sa jeunesse: aussi ont-elles, comme le remarque Laharpe, tout l'éclat, toute la fraîcheur de l'âge où elles furent composées. Il y a plus de sensibilité dans celles de Tibulle, plus de passion dans celles de Properce; mais Ovide l'emporte par la grace et la facilité.

L'Art d'aimer, qui serait mieux nommé *l'Art de plaire*, n'est qu'un froid tissu des préceptes qu'il faut suivre pour séduire une femme. L'amour et l'amabilité sont les vrais moyens de plaire, et le poëme d'Ovide ne les donnera point à ceux qui ne les auront pas. Malheureusement ce poëme n'est pas seulement inutile: tout l'esprit d'Ovide n'a pas empêché qu'il ne fût ennuyeux.

Ses *Héroïdes* ont, avec les mêmes beautés, les mêmes défauts que tous ses autres ouvrages, et elles ont de plus un défaut qui leur est particulier: c'est de se ressembler toutes par le sujet. Dans toutes c'est une maîtresse abandonnée, qui se plaint de l'infidélité de son amant. Tout ce que le talent pouvait faire pour varier ce fonds monotone et uniforme, Ovide l'a fait; mais ce n'est point assez que l'auteur étonne, il faut que l'ouvrage intéresse.

Les Fastes, dont nous n'avons que six livres, et qui devaient en avoir douze, sont une description des

usages et des solemnités de chaque mois de l'année romaine. C'est un des écrits les plus précieux pour ceux qui aiment à fouiller les ruines de l'antiquité. Comme poëme, *les Fastes* sont bien inférieurs aux *Métamorphoses*. Les uns sont aux autres, dit Laharpe, ce qu'un dessin est à un tableau.

Nous ne parlerons point des *Elégies* qu'Ovide a écrites pendant son exil. Elles font tort à son caractère, et ne font pas toujours honneur à son talent.

Un des traits les plus honorables pour sa mémoire, c'est qu'il ne lança jamais une épigramme contre personne, qu'au contraire, il fit en toute occasion l'éloge des poètes de son temps dont il lui aurait été le plus permis d'être jaloux : quelques-uns d'entre eux ne nous sont connus que par les vers où Ovide les a loués. Il a fait sur la mort de Tibulle une élégie remplie de sensibilité. Celui qui en mettait trop peu dans les plaintes de la nature offensée ou de l'amour outragé, en a trouvé assez dans son cœur pour pleurer la perte d'un poète son rival, et nous faire partager ses regrets. A.

OXENSTIERN.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

Mierevelde pinx.t *Landon direx.t*

OXENSTIERN.

Peu de ministres eurent une carrière aussi difficile à parcourir que ce grand homme. La gloire du prince qu'il servait devint, lorsqu'il cessa de vivre, un fardeau honorable, mais pénible, mais capable d'accabler l'homme d'état qui n'eut pas joint une grande force de tête à une grande activité d'esprit, un tendre attachement pour la mémoire de son roi à un patriotisme courageux et inébranlable.

La mort prématurée de Gustave Adolphe enchaîna tout-à-coup les brillantes destinées des Suédois. Les alliés se réfroidirent ou changèrent de parti, les ennemis équivoques se montrèrent des ennemis déclarés; les soldats, qui souffraient avec joie toutes les privations lorsqu'ils avaient un héros à leur tête, devinrent d'insolens factieux sous des chefs moins imposans: les lieutenans de Gustave, comme ceux d'Alexandre, qui adoraient le joug lorsque son auguste ascendant comprimait leurs passions ambitieuses, se disputaient sur son cercueil un héritage auquel ils se croyaient des droits. La nation, épuisée d'hommes, d'argent, était fatiguée de sa gloire, et versait des larmes de douleur sur des triomphes désastreux. Tout le fardeau des affaires tombait sur Axel Oxenstiern; ami de

Gustave, confident de sa pensée, c'était à lui qu'il appartenait de maintenir son ouvrage. Il ne s'était point borné aux travaux du cabinet et aux négociations; il avait mené au roi, près de Nuremberg, une armée de 50,000 hommes, formée des garnisons de la basse Saxe et de la Thuringe; il avait aidé le monarque de ses conseils au milieu des camps. Les domaines de l'archevêque de Mayence avaient été destinés à Oxenstiern par Gustave dans un temps où plus généreux que politique il laissait entrevoir, par le partage qu'il faisait de ses conquêtes, qu'il ne se contenterait point de l'honneur d'avoir défendu les libertés de l'Allemagne.

Oxenstiern ne se laissa point abattre par le coup fatal que la mort de Gustave portait à la Suède; il ranima le courage du Sénat; il sut contenir le parti qui soutenait les prétentions de Ladislas, roi de Pologne au trône de Suède; il rétablit la bonne intelligence avec la Russie; il fit tomber les armes des mains du roi de Danemarck, en promettant d'unir Christine à l'héritier présomptif de sa couronne. La France, la Hollande, l'Angleterre prévinrent les vœux du directeur général de la Suède, car c'était le titre dont l'avait revêtu la confiance du Sénat, en l'investissant d'une dictature que les circonstances rendaient indispensable. Il ne fut point entièrement heureux en Allemagne, ayant à né-

gocier avec des villes libres, avec des princes divisés d'intérêt, la lenteur des formes républicaines irrita son esprit impatient de toute contradiction; l'argent surtout était difficile à obtenir de peuples fatigués et même épuisés par les ravages des troupes ennemies; mais il reçut de la confédération le pouvoir le plus flatteur pour un ambitieux, celui de diriger toutes les opérations militaires. Le Ministre suédois fut obligé d'imiter la politique de Gustave, et de satisfaire la cupidité de princes allemands qui, par les récompenses, qu'ils exigeaient, deshonoraient la belle cause qui leur avait mis les armes à la main; ce qui lui fit dire: « Qu'on « écrive dans nos archives, pour en conserver la « mémoire éternelle, qu'un Prince de l'Empire « Germanique demanda de pareilles choses à un « Gentilhomme suédois, et que le Suédois les « accorda à un Prince de l'Empire Germanique « sur le territoire germanique. »

Ce fut par des concessions semblables qu'il reconquit à la Suède l'attachement de l'ambitieux duc Bernard de Veimar. Pour le rendre fidèle soldat, il fallut en faire un prince puissant. Oxenstiern n'accepta point les offres de service qui lui furent faites par Wallenstein, qui eut la gloire de faire trembler l'empereur Ferdinand, conçut les projets les plus vastes, mais ne sut point saisir l'instant favorable à leur exécution.

La conduite de ce Sujet superbe, qui voulait faire acheter si chèrement à l'Autriche les services qu'il lui avait rendus, ne parut point au Ministre suédois assez franchement audacieuse pour interdire au rebelle tout accommodement avec le Monarque outragé; ce ne fut que lorsqu'il lui vit déployer l'étendard de la révolte, qu'il lui offrit des secours; mais il n'était plus temps; la main d'un perfide délivrait l'Empereur d'un dangereux ennemi.

La défaite de Nordlinghen semblait devoir porter un coup mortel aux armes suédoises: elles avaient perdu, en un seul jour, toute leur supériorité; l'effroi, la division accablaient le parti protestant: l'abus de la victoire, le fanatisme atroce des Catholiques, l'impitoyable dureté de l'Empereur, qui ne voyait dans les vaincus que des rebelles à exterminer, firent naître le désespoir, et le désespoir ranima le courage. Le malheur fait connaître les vrais amis, cette vérité s'applique aux Etats comme aux particuliers: Oxenstiern perdit ses alliés d'Allemagne en cessant d'être heureux. La Hollande, l'Angleterre, Venise lui fournirent des armes et de l'argent; et, malgré le prix dont il fallait acheter le secours de la France, les circonstances ne permettaient point de négliger un si puissant auxiliaire, surtout au moment où l'électeur de Saxe, en se

réconciliant avec l'Empereur, sacrifiait bassement à un sordide intérêt son honneur, sa religion, ses alliés et la constitution germanique.

Depuis que les Suédois avaient perdu le prestige de grandeur qui soutient l'enthousiasme des peuples au milieu des plus violentes calamités, les Protestans n'ayant plus l'espoir de se relever ne regardaient la guerre que comme utile à Oxenstiern et à Richelieu; ils pensaient que tout le sang que l'on continuerait à verser ne servirait qu'à l'ambition de ces deux ministres-rois; et le traité d'Espagne, en réunissant tous les partis sous l'autorité impériale, devait diriger toutes leurs forces contre la France et la Suède. L'accession des Etats évangéliques à cette paix les rendait coupables d'une monstrueuse ingratitude; ils avaient invoqué les armes suédoises; ils avaient regardé Gustave comme un libérateur, et ils allaient bannir honteusement de l'Allemagne les braves qui avaient tout sacrifié pour eux. On leur offrait, pour toute indemnité, la somme de deux millions et demi de florins. « Les élec-« teurs de Bavière et de Saxe, dit Oxenstiern, « se font payer, avec des provinces impor-« tantes, l'appui qu'ils prêtent à l'Empereur, « et qu'ils lui doivent comme vassaux; et nous « Suédois, qui avons sacrifié notre roi pour « l'Allemagne, on veut nous renvoyer avec la

« misérable somme de deux millions et demi de « florins. »

Jamais le génie vigoureux et inépuisable d'Oxenstiern n'eut autant d'obstacles à vaincre qu'en 1635. Presque tous les alliés de la Suède avaient cédé à l'Empereur, ou par des traités ou par la force des armes; l'armistice avec la Pologne était prête à expirer; le découragement commençait à frapper les armées suédoises; l'habile Ministre ranima l'honneur national, sut employer et récompenser des hommes intrépides; il tira parti de la politique de la France, et, après avoir fait essuyer à l'Empire de nouveaux revers et de nouvelles humiliations, il obtint enfin une paix honorable.

L'agrandissement que le génie de Gustave, et la fermeté d'Oxenstiern procurèrent à la Suède allaient se perdre peu de temps après. On la forçait même au sacrifice de ses anciennes provinces, lorsque Louis XIV la sauva en portant la guerre dans la basse Allemagne; mais elle ne se montra point reconnaissante lorsque ce Prince expiait par les plus grands malheurs les abus d'une longue prospérité; elle se contenta de lui offrir une médiation partiale et favorable à ses ennemis.

Oxenstiern fut un des cinq tuteurs de cette fameuse Christine qui abandonna le trône par

vanité, et se fit savante par désœuvrement. Le génie de ce ministre se peint par ses actions : occupant le plus brillant emploi dans un pays où le despotisme avait prévalu, avait rendu les formes antiques, illusoires; ami et conseiller d'un roi soldat, il contracta cette hauteur de caractère qui ne souffre aucune contradiction. Elle le servit dans des circonstances où l'esprit de conciliation eut passé pour faiblesse, où il fallait faire croire par la fierté de ses discours à l'étendue de ses moyens. Contemporain et rival de gloire de Richelieu, il contribua comme lui à l'agrandissement de son pays, à l'humiliation de l'Allemagne; mais l'un fut l'admirateur et le serviteur d'un grand prince, l'autre fut le maître et le tyran d'un monarque sans caractère et sans génie. Oxenstiern captiva les Suédois par l'ascendant de sa supériorité sans violence, sans effusion de sang; Richelieu dompta une fière noblesse par les échafauds et les supplices. L'un, en survivant à son prince, eut le fruit de ses conquêtes à recueillir; l'autre, en délivrant par sa mort un pusillanime monarque d'une odieuse tutelle, laissa la gloire à son successeur de compléter ses vastes projets.

Oxenstiern cultivait les lettres : on lui attribue le second volume de l'Histoire de Suède en

Allemand. Son fils, nommé Jean, fut ambassadeur plénipotentiaire de Westphalie avec Jean Alder Salvien. Ce partage d'autorité nuisit aux négociations; Salvien était le favori de Christine qui détestait le Chancelier et toute sa famille. Malgré le désintéressement, le talent, le patriotisme que fit éclater Oxenstiern, la vindicative reine le laissa sans emploi. Ainsi la réputation des pères nuit quelquefois à la fortune des enfans.

Axel Oxenstiern, né en 1583, mourut en 1654, âgé de 71 ans.

L....e

PARACELSE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

C. del.t Landon direx.t

PARACELSE.

Aurèle-Philippe-Théophraste Paracelse-Bombast de Hohenheim, naquit en 1493, à Einsidlein, petit bourg de la Suisse. Son père, fils naturel d'un grand-maître de l'ordre teutonique et médecin habile, lui donna les premiers élémens des sciences, et, sous sa direction, il se livra avec une ardeur peu commune, à l'étude de la médecine et de la chirurgie; mais bientôt, entraîné par son génie fougueux et par un penchant irrésistible pour l'alchymie, il quitta la maison paternelle, et alla suivre les leçons de ceux qui passaient pour les prodiges du siècle dans les secrets chymiques. Il ne tarda pas à s'en séparer, poussé, dit-il, par le desir de pénétrer plus profondément dans la science des adeptes. Il visita les principales écoles de l'Europe, et non content de converser avec les savans, avide de connaissances de tous les genres, il demandait par-tout et à tout le monde des secrets et des remèdes. Il alla jusqu'aux frontières de la Moscovie et de la petite Tartarie : là, ayant été fait prisonnier, il fut conduit à Constantinople, d'où il affirme qu'il rapporta le secret de la pierre philosophale. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans ses voyages, et en Hongrie sur-tout, il acquit la connaissance pratique des métaux, et fut initié à la chymie métallurgique, de laquelle il a heureusement emprunté plusieurs médicamens.

De retour en Suisse, il exerça indistinctement la médecine et la chirurgie, dont il rejetait néanmoins la plupart des opérations. Sa conduite bizarre, ses querelles avec les médecins, des guérisons empyriques, et quelques ouvrages incompréhensibles, lui firent une réputation si éclatante, que les magistrats de Bâle créèrent pour lui, en 1527, dans leur université, une chaire de philosophie et de médecine, avec des émolumens considérables.

Pour attirer la foule, Paracelse se servit dans ses leçons de sa langue maternelle, contre l'usage reçu d'enseigner en latin, et dès la première séance il fit brûler les œuvres de Galien et d'Avicenne, se proclamant hautement le roi des médecins anciens et modernes, et n'épargnant dans ses déclamations emphatiques qu'Hippocrate et ses écrits.

Ses premières leçons, remplies de promesses brillantes, avaient excité la curiosité et l'enthousiasme, mais bientôt ses disciples, las de ne pas le comprendre, l'abandonnèrent presque tous, et devinrent même ses détracteurs. Malgré cette désertion, sa réputation s'accrut, et quelques cures, dues à une hardiesse heureuse, contribuèrent à étendre sa renommée en Europe. En 1528, il fut obligé de quitter Bâle, et passa en Alsace, suivi d'un seul disciple, qui, fatigué de ne rien apprendre, et épouvanté des désordres et des impiétés de son maître, l'abandonna au bout de deux ans.

Paracelse, en sortant de l'Alsace, parcourut les diverses contrées de l'Allemagne, se livrant à la

débauche, presque continuellement ivre, passant les nuits à boire, et dans le peu de momens lucides qui lui restaient, dictant quelques chapitres de ses ouvrages. Enfin, après une maladie de quelques jours, il mourut dans une auberge à Saltzbourg, en 1541, au moment où il se flattait, à l'aide de son élixir de propriété, de vivre aussi long-temps que les plus vieux patriarches.

Les trois grandes prétentions de Paracelse étaient de faire de l'or, de guérir toutes les maladies par un seul remède, et de rendre les hommes immortels. Il prétendait encore faire naître et développer artificiellement un enfant dans un bocal. Il expliquait tout dans la nature par ses trois élémens, le mercure, le sel et le soufre; il comparait sans cesse le corps humain, qu'il appelait *un petit monde*, à la grande machine de l'univers; et fondant les points essentiels de sa doctrine sur une analogie illusoire, il prétendait *que les différences qui se rencontrent dans la couleur, la figure et les autres caractères extérieurs des animaux, des végétaux, des minéraux, ou de leurs parties, sont autant de signes indicateurs des qualités que chacun de ces êtres ou de ces substances possède pour la guérison de telle ou telle maladie.*

Paracelse fut un vrai modèle d'orgueil, de démence, d'audace; le prototype des charlatans. Alchymiste, astrologue, magicien, médecin, chirurgien, il voulut, à quelque prix que ce fût,

être chef de secte, et il le devint de la secte chymique, qui transportant dans l'économie animale les opérations de ses fourneaux, ne vit plus dans le corps humain que des soufres et des sels, des acides et des alkalis.

Cependant une entière équité ne permet pas de méconnaître les services importans que Paracelse a rendus à la médecine, en introduisant dans la pratique l'usage interne des substances minérales, en tentant l'essai de nouveaux remèdes, en maniant avec autant de bonheur que de hardiesse, ceux qui étaient déja connus. Il a le mérite d'avoir entrevu l'insuffisance de ce qui existait, et la nécessité d'une réforme en médecine ; et tout en blâmant son caractère indomptable et ses conceptions extravagantes, on est forcé de lui trouver une *sagacité originale*, qui, sans être le génie, conduit à certaines découvertes auxquelles une raison plus sévère et une méthode sage ne conduiraient peut-être pas.

Plusieurs de ses ouvrages n'ont point vu le jour. Ceux qu'on possède ont été publiés par lui ou par ses disciples. La seule édition complète est celle de Genève, 1658, en 3 vol. in-f°.

B.s.

AMBROISE PARÉ.

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE VITTORIO EMANUELE

N. pinx.t — Landon direx.t

AMBROISE PARÉ.

Ambroise Paré, chirurgien, ou, comme il s'intitulait lui-même, Barbier des rois Henri II, François II, et Charles IX, naquit à Laval, vers le commencement du seizième siècle, et mourut à Paris le 22 décembre 1590. Il était protestant, et aurait péri le jour de la Saint-Barthélemi, si Charles IX qui l'aimait ne l'eût expressément retenu au Louvre. C'est un des premiers et des meilleurs écrivains français sur la chirurgie, et ses talens pour son art sont d'autant plus remarquables qu'il n'avait point eu d'éducation première, et qu'il ignora toujours le latin. La pratique et surtout celle des armées fut son principal maître; mais, lorsqu'il voulut écrire, il fut obligé de s'aider des secours de quelques jeunes médecins.

Les ouvrages d'Ambroise Paré, imprimés à Paris en 1561, forment un volume in-folio divisé en 28 livres, avec beaucoup de figures dont celles qui concernent l'anatomie sont pour la plupart empruntées de Vesale.

Les Préceptes chirurgicaux d'Ambroise Paré sont généralement reconnus comme très-sages et fondés sur une expérience très-étendue. Son vingt-quatrième Livre, qui traite des Monstres,

est assez ridicule et en offre plusieurs de fabuleux.

Guillemeau a traduit les Œuvres d'Ambroise Paré en latin; il y en a plusieurs traductions en langues étrangères. Les médecins de son temps et surtout Riolan en ont dit trop de mal par esprit de parti.

C. V.

LE DUC DE PARME.

Vander-Hurst pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

LE DUC DE PARME.

Alexandre Farnèse, duc de Parme, arrière petit-fils du pape Paul III, et par sa mère, petit-fils de Charles-Quint, doit principalement sa réputation à ses grands talens militaires. Mais il y joignit ce qui est plus rare encore, des qualités du cœur qui le firent estimer même de ses ennemis, une politique sage, une prudence consommée, de la sagacité dans les affaires, et beaucoup d'adresse à manier les esprits. Il était né en 1546. Sa jeunesse n'annonça pas ce qu'il devait être un jour. Ses talens commencèrent à se déployer dans la guerre contre les Turcs; il se distingua à la bataille de Lépante, et parut digne du commandement, dès qu'on l'eut remis entre ses mains. Après avoir suivi don Juan d'Autriche dans les Pays-Bas, il lui succéda, en 1578, comme gouverneur de ces provinces. Le duc de Parme, actif, vigilant, infatigable comme général, insinuant et souple comme négociateur, s'attacha à réparer les imprudences de son prédécesseur. Il réconcilia les provinces catholiques avec les Espagnols, gagna les états, chassa les Français des Pays-Bas, prit Mastricht, Nimègue, Breda, Anvers, et força le prince d'Orange et Maurice, son fils, à se retirer dans la Hollande, et à s'y défendre. Il remit ainsi sous l'obéissance de l'Es-

pagne une partie des Pays-Bas ; et peut-être les eût-il entièrement soumis, si Philippe II eût mieux suivi ses conseils. Au milieu de tant de grandes actions, on est fâché de ne pouvoir douter qu'il ait été informé de l'attentat qui termina les jours du prince d'Orange, et qu'il l'ait approuvé. Deux expéditions ont jeté un éclat particulier sur la carrière militaire du duc de Parme ; ce sont celles qu'il fit en France, en 1590 et 1592, pour soutenir le parti de la ligue contre les armes de Henri IV. Dans l'une et l'autre, il exécuta ses desseins avec la plus rare prudence, et contint ou trompa, par des manœuvres savantes, son bouillant adversaire. La seconde est surtout remarquable par l'habileté avec laquelle, blessé et mourant, il échappa à l'armée qui le tenait bloqué dans son camp, et se retira à Arras où il termina sa carrière. Après la journée d'Aumale, il s'excusait de n'avoir pas profité de la témérité du roi, en disant : *J'ai cru avoir affaire à un général, et non à un carabin.* Henri IV, piqué de ce jugement, répondit : *Il est bien aisé au duc de Parme d'être prudent ; il ne risque que de ne pas faire des conquêtes dont il peut se passer : au lieu que moi, je défends ma couronne.*

LE PARMESAN.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Le Parmesan pinx.t *Landon direx.t*

LE PARMESAN.

Le Parmesan naquit peintre : il ne laissa pas douter un moment de sa vocation, et il avait à peine 16 ans que l'on considérait déja ses ouvravrages, comme ceux d'un maître. Les Mazzuoli, ses oncles, cultivèrent son talent précoce que la vue des ouvrages de Raphaël perfectionna au point qu'on disait de lui qu'il avait hérité du génie de ce prince de la peinture. Cet éloge était exagéré, sans contredit. Le Parmesan ne brille que par un sentiment de douceur et de grâce ; encore s'aperçoit-on souvent qu'il est affecté. Les attitudes de ses figures sont heureuses, ses airs de têtes sont charmans, et ses draperies de la plus grande légèreté ; sa touche est pleine de délicatesse, son ton suave et séduisant ; et, quant à son dessin, il n'a que les défauts qui tiennent à la manière qu'il s'était faite. Comme l'a bien dit Reynolds, le Parmesan crut que la grâce qui, par fois est unie à l'incorrection, en était une conséquence : d'après ce faux principe, il donna à ses figures des formes idéales qui s'éloignent du vrai beau, et qui nuisent même à ce que ces figures ont de gracieux. L'examen des ouvrages du Parmesan prouve que c'est pour avoir trop négligé l'étude de la nature, qu'il n'atteignit point au rang où devait l'élever son génie heureux et facile.

Le pape Clément VII employa ses talens, et Charles-Quint, dont il avait fait le portrait de mémoire, le combla d'éloges. Parme, Bologne, Rome le possédèrent tour-à-tour, et partout il ne trouva que des admirateurs. Lors du sac de Rome par l'armée du connétable de Bourbon, le Parmesan travaillait tranquillement dans son atelier: des soldats, qui y pénétrèrent dans l'espoir du pillage, en furent si surpris, qu'ils se contentèrent de lui demander quelques dessins et de lui faire faire, sur le simple récit, le portrait de Bourbon, tué en montant à l'assaut. Une troupe d'autres soldats fut plus avide, et le Parmesan se vit contraint de racheter sa liberté par une forte rançon.

Le Parmesan se plaisait à graver, et les Italiens le regardent comme l'inventeur de la gravure à l'eau forte. Il avait aussi le goût de la musique; mais ce qui doit étonner, c'est que l'alchimie fut sa passion dominante. La recherche funeste et ridicule de la pierre philosophale le fit tomber dans l'indigence, et, bientôt un noir chagrin s'emparant de lui, il y succomba à l'âge de 36 ans.

Son nom était François Mazzuoli; il dut à la ville de Parme, où il naquit en 1504, le surnom qu'il a illustré.

Les dessins de ce maître sont très-recherchés.

L.

PARNELL.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO E... NAPOLI

C. é. del.t Landon direx.t

PARNELL.

La vie de Parnell a été écrite en anglais, par les docteurs Johnson et Goldsmith; on a cru ne pouvoir rien faire de mieux que d'abréger leur travail.

Parnell naquit à Dublin, en 1679, d'une famille ancienne. D'excellentes études et d'excellens protecteurs lui ouvrirent la carrière des dignités ecclésiastiques. Dans sa jeunesse, il unit sa destinée à celle d'une femme belle et pleine de talens qu'il aima toujours et dont il fut tendrement aimé. Parnell avait dans l'esprit cette ingénieuse facilité, et cette grace piquante qui donnent tant de charmes à ses poésies légères. Il portait dans la conversation cette finesse, cette urbanité et cette fleur de politesse qui en font les délices. Il fut recherché des sociétés les plus distinguées, et quoiqu'il eût quitté le parti des whigs pour celui des torys, il n'en vécut pas moins dans l'intimité des chefs opposés. Riche, libéral, homme du monde, et auteur par délassement, il pouvait dire que le plaisir l'avait conduit à la gloire. Il vécut sept années dans cette heureuse position; et sans la perte de ceux qu'il chérissait, il aurait ignoré le malheur. La mort de sa femme, qui fut suivie de celle de son fils, détruisit son heureuse existence. En vain, pendant les cinq années qu'il leur survécut, son enjouement naturel s'efforça de lutter contre sa mélancolie, il succomba à Chester, en 1717, à l'âge de trente-huit ans.

L'Hermite, est de tous les ouvrages de Parnell, celui qui a le plus contribué à sa réputation. Le style en est quelquefois un peu recherché, mais les images en sont si séduisantes, le coloris si frais, et les détails si gracieux, que c'est un des petits poëmes anglais qu'on lit avec le plus de plaisir. *Hésiode*, ou *l'Elévation d'une Femme*, à peu près le même sujet que le conte de Voltaire intitulé *Pandore*, a mérité les éloges de Goldsmith, qui fait aussi le plus grand cas de sa traduction du *Pervigilium Veneris* (*la Veillée de Vénus*). Quant à celle de la bataille des rats et des souris d'Homère, le même critique remarque que les noms grecs font un très-mauvais effet en anglais.

L'esprit de Parnell, dit Johnson, n'était ni très-étendu ni très-fécond ; il a plus emprunté qu'il n'a imaginé, et son mérite est dans la facile douceur de sa diction.

PH. L. R.

PASCAL.
Edelinck del.
Landon direx.
NAPOLI

PASCAL.

Quand on porte ses regards sur cette foule d'écrivains illustres qui concoururent à la gloire du grand siécle de Louis XIV, Pascal se présente dans les premiers rangs. Ce savant célèbre sut réunir deux choses presque toujours séparées, le génie de la science et le talent d'écrire. Il naquit, en quelque sorte, ce que les autres deviennent avec le temps et à force d'art et de travail. A 12 ans, il avait deviné, par la seule force de son génie, la science des mathématiques. A 16, il avait publié, sur les sections coniques, un traité qui faisait l'étonnement de Descartes lui-même. A 19, il avait inventé la machine arithmétique. A 23, il avait fixé, d'une manière immuable, les opinions encore flottantes des savans, touchant la pesanteur de l'air. Malheureusement la faiblesse de son corps ne suffisait pas à l'activité de son esprit, et déja il ne pouvait plus se livrer au travail et à la méditation que par intervalle, lorsqu'il fut enlevé aux sciences par un événement qu'il regarda comme un avertissement du ciel. Il se promenait dans sa voiture, près du pont de Neuilly. Ses chevaux s'emportent; les deux premiers se précipitent dans la rivière; heureusement les traits cassent, et les deux autres avec la voiture s'arrêtent sur le bord

du précipice. Cette secousse était trop forte pour la frêle constitution de Pascal. On le ramena chez lui sans connaissance ; et ce fut depuis ce moment que souvent il croyait voir un abyme à son côté gauche. Déja ses méditations s'étaient portées sur des objets bien différens de ceux qui l'avaient occupé. Il s'était lié avec les célèbres solitaires de Port-Royal ; leurs principes avaient trouvé une entrée facile dans son ame méditative. Il les adopta ; et ce fut à leur instigation qu'il publia ces fameuses lettres dites *provinciales*, qui préparèrent de loin la destruction des jésuites, en les rendant également odieux et ridicules. Ouvrage unique dans son genre, écrit avec tant de perfection qu'il semble avoir fixé le génie de la langue française, et qu'il subsistera éternellement comme un chef-d'œuvre de style, de bonne plaisanterie et d'éloquence. Il n'amena point cependant les résultats qu'on devait en attendre ; Pascal eut les rieurs de son côté, mais les jésuites soulevèrent les puissances civiles et ecclésiastiques, et Port-Royal fut détruit. Cette guerre qu'il fit contre eux dura près de trois ans, et l'empêcha de travailler au grand ouvrage qu'il méditait sur les preuves de la religion. Il n'en est resté que des fragmens et des pensées détachées. Tout informe que soit cet écrit, on y trouve telle page qui contient plus d'idées que bien des livres entiers sur des matières sem-

blables. Dans le tableau sublime qu'il y trace de l'homme, il lui apprend à se connaître, et à fixer lui-même la place qu'il doit occuper dans l'univers. On voit que Pascal avait porté, dans cette étude, la même profondeur que dans celle des mathématiques. Au reste, ses écrits et sa vie prouvent l'injustice de ceux qui accusent la géométrie de porter à l'incrédulité et au déréglement. Se faire un devoir non-seulement de ne pas rechercher les jouissances permises, mais même s'imposer toutes les privations que peut supporter la nature humaine, telle fut la règle de sa conduite. Pour se punir des mouvemens de vanité dans lesquels il se surprenait quelquefois, il portait à nu, sur la chair, une ceinture armée de pointes de fer, et il se donnait des coups de coude pour redoubler la violence des piqûres (c'est là, sans doute, pourquoi Voltaire se croyait autorisé à l'appeler *vertueux fou*).

Pendant sa dernière maladie, la nécessité de faire diversion à ses tourmens par une forte application, lui fit découvrir toutes les solutions des problèmes sur la Cycloïde. Huit jours lui suffirent pour en donner l'exposition, et ces découvertes sont placées par les géomètres au nombre des plus grands efforts de l'esprit humain. C'est donc avec raison que d'Alembert, appréciateur plus juste que Voltaire du mérite de

Pascal, le qualifie de « génie universel et su-
« blime, dont les talens ne pourraient être trop
« regrettés par la philosophie, si la religion n'en
« avait pas profité. »

Pascal, né à Clermont en Auvergne le 19 juin 1623, mourut à Paris, en 1662, âgé de 39 ans.

L. G. T.

PASQUIER.

D. del.t Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

PASQUIER.

Pasquier, né à Paris en 1528, est mis au nombre de ces excellens magistrats et de ces savans laborieux dont s'honore la France. Ses débuts au barreau furent brillans. Il eut le dangereux honneur de plaider contre une société puissante, les jésuites, et de gagner sa cause. Il s'agissait de les exclure de l'Université. Pasquier, en terminant son plaidoyer, osa demander qu'ils fussent bannis entièrement du royaume. Une pareille attaque lui valut des ennemis irréconciliables. Le jésuite Garasse se chargea de le calomnier, et de critiquer tous ses ouvrages à mesure qu'ils paraîtraient. La réputation de Pasquier n'en fut point altérée, et la honte fut le prix des efforts de son fougueux adversaire. Pasquier mourut avec calme et résignation en 1615, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Henri III lui avait donné, en considération de son mérite, la charge d'avocat-général de la chambre des comptes.

Parmi les ouvrages de Pasquier, le plus connu et celui qui a le plus fait pour sa réputation est le livre intitulé *Recherches sur la France*, dont la meilleure édition est de 1665, in-fol. L'auteur, profondément versé dans notre histoire, a su réunir des choses extrêmement curieuses sur nos anciens usages, sur leur origine, sur notre langue, notre poésie, etc. Le style naturel de Pasquier rend la lecture de ses *Recherches* assez agréable. Ses *Epîtres* ont le même

mérite et le même intérêt. On ne peut pas en dire autant de ses poésies latines et françaises, qui sont plus que médiocres. Tout y est plat et sans couleur. De son temps cependant, on les trouvait admirables, et des poètes contemporains ont fait deux gros volumes d'éloges en son honneur. Son *Catéchisme des jésuites* est une satyre que les jésuites seuls pouvaient trouver piquante. Mais ce qui dut révolter tout le clergé français fut une *Exhortation aux Princes*, dans laquelle Pasquier démontre l'avantage et la nécessité de deux religions pour la tranquillité des états. Cet ouvrage, ainsi que le précédent, manquent dans les œuvres de l'auteur, imprimées à Trévoux en 1723, 2 volumes in-fol.

De L.

PAUL III.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

E. del.t *Landon direx.r*

PAUL III.

Alexandre Farnèse, né à Rome en 1468, d'une famille illustre, fait cardinal en 1493, par Alexanpre VI, nommé successivement à plusieurs évêchés, et proposé pour être pape après Léon X et Adrien VI, était évêque d'Ostie et doyen du sacré collége, et avait rendu de grands servjces à l'église pendant la prison de Clément VII, lorsqu'après la mort de ce pontife, il fut élu à l'unanimité, en 1534, pour lui succéder. Il prit le nom de Paul III. Un des premiers actes de son pontificat fut la convocation d'un concile général qui, après de longs délais, s'ouvrit enfin à Trente en 1545. Ce concile, souvent interrompu, et qui ne fut terminé qu'au bout de dix-huit ans, est fameux par les points de dogme et de discipline qui y furent consacrés, et par la condamnation des hérésies de Luther et de Calvin. Paul III chercha à former, avec l'empereur et les Vénitiens, une ligue contre Soliman II, et à rétablir la paix parmi les princes chrétiens. Ce fut dans cette vue qu'en 1538 il réunit auprès de lui Charles-Quint et François Ier à Nice, où ils conclurent, par sa médiation, une trève de dix ans, que leur ambition et leur rivalité ne leur permirent pas d'observer.

Dans sa jeunesse, Paul avait eu pluseurs enfans naturels, dont Pierre-Louis, duc de Castro, était l'aîné. Avec l'agrément du sacré collége, son père l'investit, en 1545, des duchés de Parme et de

Plaisance, qui apppartenaient au saint-siége, en échange des seigneuries de Nepi et de Frescati, qui furent réunies au domaine de l'église. Ranuce Farnèse, quatrième fils de Pierre-Louis, fut, vers le même temps, promu au cardinalat : il avait quinze ans. Alexandre, son frère aîné, avait déja été fait cardinal par son aïeul, en 1534, à l'âge de quatorze ans seulement. La conduite du nouveau duc de Parme fut la source des chagrins les plus amers pour son père, qui le vit périr assassiné, en 1547, victime de la haine qu'il s'était attirée par ses crimes. Après la mort de ce prince, Octave, son fils, menaça le pontife son aïeul de soutenir à main armée ses droits sur les deux duchés, que Paul paraissait disposé à restituer au saint-siége. Ces chagrins domestiques abrégèrent les jours du pape, qui mourut en 1549, dans sa quatre-vingt-deuxième année, témoignant par ses dernières paroles son repentir de sa faiblesse pour son fils et ses petits-fils.

Paul III approuva l'institut des jésuites en 1534. Il fulmina, en 1538, la bulle d'excommunication et de déposition que trois ans auparavant il avait fait dresser contre Henri VIII, roi d'Angleterre, qui s'était déclaré chef de la religion dans cette île. Il établit aussi, en 1542, la congrégation du saint-office. Il était versé dans la littérature, et l'on a de lui des Lettres à Erasme, à Sadolet, et autres écrivains. Charles-Quint se plaignait de son attachement à la France, et il est un des pontifes les plus maltraités dans les écrits des protestans. A. M.

PAUL JOVE.

N. pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

PAUL JOVE.

C'est avec un sentiment de douleur qu'on parle des hommes qui ont, comme Paul Jove, déshonoré de grands talens par l'esprit de bassesse et de servitude, et qui ont fait contribuer à l'avilissement de l'espèce humaine les facultés qui pouvaient servir à sa gloire.

Paul Jove naquit à Côme, en Lombardie, en 1483. Il fut d'abord médecin, ensuite ecclésiastique et évêque de Nocéra. Ses mœurs n'avaient rien de sacerdotal : une maison de campagne délicieuse où il avait réuni les chef-d'œuvres de l'art et tous les moyens de volupté, était le charmant asile où il oubliait le soin de son troupeau, et les préceptes de la morale évangélique. C'est là qu'il grossissait ses revenus par les pensions qu'il recevait de Paul III, de François I, et d'autres princes assez peu amis de la vraie gloire pour acheter les éloges d'un panégyriste mercenaire, qui n'avait pas même la pudeur de cacher sa turpitude, et qui se vantait d'avoir deux plumes, l'une de fer, l'autre d'or, qu'il employait selon qu'il avait à se plaindre ou à se louer de la libéralité des monarques.

Son histoire offre un tableau très-curieux de ce qui s'est passé dans les diverses parties du monde, depuis 1494 jusqu'en 1552. Sa narration est élé-

gante, les faits sont disposés avec beaucoup d'ordre ; mais son style n'a pas toujours cette noble simplicité qui convient au genre historique. Quant à la vérité des portraits, c'est une qualité qu'on ne doit point attendre d'un écrivain de son caractère. Tous les historiens italiens ont inséré des harangues dans leurs ouvrages, par une imitation des anciens très-rarement heureuse. Ils n'ont point réfléchi que les Grecs et les Latins retraçaient les événemens qui s'étaient passés dans des républiques où le sceptre de la domination était presque toujours dans les mains de l'homme le plus éloquent, tandis que dans les monarchies les petites intrigues produisent bien plus d'effet que la puissance de la parole. Les Harangues de Paul Jove ont rarement le mérite de la précision et du naturel ; on y trouve trop d'esprit et de traits brillans. Ses Vies des Hommes illustres offrent des particularités intéressantes. Il pourrait être regardé comme un de nos excellens biographes modernes, s'il avait autant de sincérité que de mérite littéraire. Toutes ses œuvres ont été imprimées en six volumes in-folio.

Paul Jove mourut dans son évêché, à l'âge de 69 ans. Comme il n'eut point de vertus, il n'excita point de regrets ; et la prostitution de ses talens lui enleva cette estime sans laquelle il n'existe point de véritable gloire.

L....e

PAUL POTTER.

Descamps del.t

London direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE

PAUL POTTER.

Quoique Paul Potter ait bien peint le paysage, ce n'est pas comme paysagiste proprement dit qu'il a obtenu sa grande célébrité. Il a excellé dans l'art de représenter les animaux, et ce qui n'est qu'un accessoire pour le paysagiste a été pour lui l'objet principal, encore a-t-il donné des bornes au genre qu'il avait adopté. Paul Potter s'appliqua spécialement à peindre les animaux destinés à l'agriculture, tels que les chevaux, les bœufs, les moutons, etc.; mais il a porté l'art de les représenter à un tel degré de perfection, qu'il est impossible de s'en faire une idée quand on n'a pas vu ses tableaux. Vérité de dessin et de coloris, aspect général, caractère, mouvemens, physionomie individuelle, ce peintre a tout vu et tout saisi. Ses tableaux ont le rare avantage d'être touchés avec une admirable simplicité. Après les avoir contemplés quelque temps, on oublie qu'ils sont un ouvrage de l'art, on croit voir la nature. Paul Potter a une immense supériorité sur tous ceux qui ont traité le même genre que lui. On peut cependant excepter de ce nombre Adrien Vanden-Velde dans ses petits tableaux.

Paul Potter, issu d'une famille distinguée qui avait autrefois connu l'opulence, naquit à Enckuisen, de parens peu fortunés. Son père s'était fait peintre par nécessité, et était resté médiocre;

néanmoins il donna à son fils les premières leçons, mais celui-ci ne tarda pas à surpasser son maître. Les beaux ouvrages qu'il vit à Amsterdam et à la Haye, excitèrent son émulation, et lui firent faire des études considérables. Ce fut dans cette dernière ville qu'il fixa son séjour. Il s'y fit bientôt connaître, et perfectionna avec une incroyable rapidité le talent le plus naturel et le plus facile. Devenu éperduement amoureux de la fille d'un architecte, il eut beaucoup de peine à l'obtenir : le père augurait mal d'un artiste qui ne peignait que des animaux ; cependant la considération que Paul Potter obtenait de jour en jour, par sa bonne conduite, sa politesse, les graces de son esprit et l'affabilité de ses manières, déterminèrent le père en sa faveur. En effet, la maison du jeune peintre était le rendez-vous des amateurs les plus distingués de la ville, et des ministres étrangers. Le prince Maurice d'Orange venait souvent le voir travailler, et prenait plaisir à sa conversation.

Aucun peintre n'a été plus laborieux que Paul Potter ; il peignait tant que durait le jour, et souvent la nuit, à l'aide d'une lampe. Sa seule récréation était la promenade, et il avait coutume de se munir d'un livre, et de dessiner d'après nature tout ce qui pouvait servir à ses tableaux. Une trop grande assiduité au travail abrégea ses jours ; il mourut à Amsterdam, en janvier 1654, âgé de vingt-neuf ans. Il n'a pas laissé d'enfans, et on ne lui connait pas d'élève. Il a gravé à l'eau forte plusieurs de ses dessins. L.

PÉLAGE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

N... pinx.t Landon direx.t

PÉLAGE.

Pélage, premier roi de Léon, vivait dans le huitième siécle. On ne sait rien de certain sur son origine ; on croit qu'il sortait de ces anciens Visigoths qui furent quelque temps la terreur de l'Europe, et qui, après avoir régné plusieurs siécles sur l'Espagne, cédèrent aux armes victorieuses des Musulmans. Pélage se soumit d'abord à la domination des Sarrasins ; mais c'était l'obéissance de la nécessité, celle d'un héros qui courbe la tête en frémissant, et qui épie le moment de rompre ses chaînes. Les sectaires de l'Islamisme avaient pour eux l'enthousiasme que commande une nouvelle religion, le mépris des périls, résultat du dogme de la fatalité, et l'audace qu'inspire une longue suite de triomphes ; ils étaient unis par la même croyance, par des intérêts communs ; et les Chrétiens, divisés par des opinions théologiques, par l'esprit de secte, par les vues particulières de leurs princes, ne pouvaient offrir qu'une faible résistance.

Les montagnes des Asturies servirent de retraite à une foule de braves qui fuyaient l'oppression, et qui n'attendaient qu'un chef capable de tirer parti de leur courage et d'assurer leur indépendance ; Pélage se mit à leur tête ; le titre de roi lui fut donné par la reconnaissance. Il eut le bonheur de vaincre les Maures qui étaient habitués à marcher de

triomphe en triomphe. Il jeta les premiers fondemens du royaume des Asturies, de Léon, et d'Oviede; il régna depuis 717 jusqu'en 737.

Quelques historiens le surnomment *le Saint*, sans motiver ce titre. Comme défenseur de son pays, Pélage eût mérité des autels chez les Grecs. On n'examine ici que l'intention qu'il manifesta de soustraire ses compatriotes à un joug étranger, car il paraît que les parties de l'Espagne qui restèrent sous la domination des Chrétiens ne furent pas plus heureuses que celles qui passèrent sous celle des Maures. Ce ne serait point un paradoxe que de prétendre que les Espagnols durent aux Arabes la plus brillante partie de leur gloire. Ce sont les efforts qu'il firent au quinzième et au seizième siécles pour les expulser de leur pays qui donnèrent naissance à leurs héros les plus illustres, à leurs plus grands capitaines. Le courage qui leur fit vaincre leurs anciens dominateurs en Europe les rendit capables quelques temps après de s'ouvrir de nouvelles régions, de conquérir un Nouveau Monde; et leur littérature, qui n'eut qu'une courte époque, dut ses plus brillantes productions aux jours d'héroïsme qui accompagnèrent ou suivirent de près les victoires remportées sur les Maures.

Pélage était proche parent de ce malheureux Rodrigue qui perdit la couronne et la vie par l'effet de la vengeance du comte Julien dont il avait déshonoré la fille.

L...e

PELLISSON.

Nanteuil del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE

PELLISSON.

Paul Pellisson Fontanier naquit à Beziers, en 1624. Il fut élevé, par les soins de sa mère, dans la religion protestante. Son père, qu'il avait perdu fort jeune, occupait une place dans la magistrature. Pellisson résolut de suivre cette carrière. Savant dans les langues anciennes, profond dans la connaissance du droit, il composa à dix-neuf ans une paraphrase du premier livre des *Institutes* de Justinien, qui fit l'admiration des vieux jurisconsultes. Pellisson se distinguait au barreau de Castres, lorsque la petite-vérole le rendit d'une laideur extraordinaire, et le força de renoncer à paraître en public. Alors il quitta la province pour Paris, et fut admis chez mademoiselle Scudéry, qui ne put s'empêcher de dire en le voyant, qu'il abusait de la permission que les hommes ont d'être laids. Lancé dans le moude littéraire, il s'y fit bientôt nn nom par son *Histoire de l'Académie*, qui lui valut la promesse de la première place vacante dans cette compagnie. Devenu premier commis de Foucquet, dont il eut toute la confiance, il se distingua par son talent pour l'administration, et prouva que les gens de lettres, malgré l'opinion de quelques personnes, peuvent être propres à tous les emplois. La disgrace de Foucquet fit la gloire de Pellisson : on sait avec quel courage il défendit ce malheureux ministre, qui pouvait être coupable, mais sur lequel, à force d'achar-

nement, on finit par répandre tout l'intérêt qu'inspire l'innocence. Pellisson fut enfermé à la Bastille, et n'en sortit qu'au bout de quatre ans. C'est ici la plus belle partie de son histoire : pendant sa détention il composa, pour la défense de Foucquet, ces trois mémoires que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* compare à ces belles oraisons de Cicéron, où les affaires d'état, mêlées avec les affaires judiciaires, sont traitées avec toute la solidité de la logique et tout l'éclat de l'éloquence. Des hommes recommandables par leur naissance et par leur rang s'associèrent à la gloire de Pellisson, en le visitant dans les fers. Tangui-Lefèvre lui dédia son *Lucrèce*, et le *Traité de la Superstition*, de Plutarque. On a rapporté mille anecdotes sur la détention de Pellisson. La plus connue est celle de l'araignée qu'il avait apprivoisée, et dont le priva la barbarie du geolier. On a dit qu'il écrivait à la Bastille sur des marges de livres avec le plomb de ses vitres, et qu'il faisait de l'encre avec du papier brûlé détrempé dans du vin. On sait encore avec quelle adresse il fit servir à ses desseins un espion aposté près de lui, et qui, sous un air stupide, cachait l'esprit de ruse nécessaire à ce vil métier. Pellisson s'ennuyait beaucoup à la Bastille, ce qui est facile à croire, et, pour passer le temps, il lut des livres de controverse. Cette lecture lui fut utile, et l'éclaira sur la véritable religion. Pellisson abjura en 1670, peu de temps après, prit l'ordre de sous-diacre, et obtint plusieurs bénéfices. Il ne se borna

pas à sa conversion, il entreprit celle des autres. Le roi le chargea, dit-on, de payer un assez grand nombre de ces abjurations : moyen plus sûr pour convertir que les sermons des missionnaires ; il s'acquitta, avec tout le zèle d'un néophyte, de cet emploi assez peu honorable. Nommé historiographe de France, il suivit Louis XIV à l'armée, et composa plutôt le panégyrique du monarque que la relation de ses campagnes. Il eût été seul chargé de ce travail s'il n'eût pas fait perdre un procès à madame de Montespan, qui alors fit nommer à sa place Boileau et et Racine. Cependant le roi, qui était content des éloges de Pellisson, lui ordonna de continuer ce qu'il appelait *son histoire*. Il eut toujours part aux bienfaits du monarque, qui lui confia même la rédaction de ses Mémoires. Pellisson méritait bien toute la faveur d'un roi qu'il n'avait cessé de flatter, et toujours d'une manière ingénieuse. Louis XIV devait se rappeler que Pellisson, reçu à l'Académie, avait prononcé son panégyrique, qui avait été traduit dans plusieurs langues, et qu'il avait fait les fonds d'un prix qui devait être donné, au jugement de l'Académie française, à celui qui aurait le mieux célébré, dans une pièce de vers, quelques-unes des actions du roi. Pellisson mourut le 7 février 1693, à 69 ans. Les protestans, qui auraient voulu le prendre en défaut, publièrent que c'était volontairement qu'il n'avait pas reçu les sacremens à l'article de la mort, afin, disaient-ils, de satisfaire à sa conscience, qui le rappelait à la

religion de ses pères. Ce fait est faux : peu de jours avant sa mort, il alla à l'église malgré son médecin. *C'est le jour de ma conversion*, lui dit-il ; *je me suis fait une loi d'en célébrer l'anniversaire ; je ne veux pas y manquer.* En effet, il communia ce jour-là, qui était celui de la Purification. Mais peu de jours après, le roi ayant appris qu'il était plus mal, lui envoya *Bossuet*, *Fénélon*, et le père *la Chaise*, qui lui déclarèrent le danger dans lequel il se trouvait ; il les remit au leudemain pour une confession générale. Il jugeait trop favorablement de ses forces, le lendemain il n'était plus.

Pellisson eut toutes les qualités du cœur, et tonte l'aménité d'un homme de bonne compagnie. De la facilité, de la négligence, beaucoup d'inexactitude et de flatterie, voilà ce qui caractérise son style et le fond de ses onvrages, dont les principaux sont, l'*Histoire de l'Académie française*, in-12, 1653 ; des *Lettres historiques sur les campagnes de Louis XIV*, *depuis* 1770 *jusqu'en* 1788 ; un *Recueil de pièces galantes*, mêlées avec celles de madame la comtesse de la Suze, 4 volumes in-12, des poésies chrétiennes, et des écrits de controverse.

Ph. L. R.

G. PENN.

West pinx.t

Landon dire.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

PENN.

Ce fut vers 1642, dans le temps où trois ou quatre sectes déchiraient la Grande-Bretagne par des guerres entreprises au nom de Dieu, qu'on vit naître la plus tolérante et la plus humaine de toutes celles qui sont sorties du christianisme, la secte des *Quakers*. Georges Fox, fils d'un tisserand, en fut le fondateur. C'était un homme ignorant et grossier, de mœurs irreprochables, d'un caractère sérieux et mélancolique. La lecture assidue de la Bible, la vie solitaire, l'habitude du jeûne, de la méditation et de la prière exaltèrent son imagination : il eut des visions, des extases, crut qu'il éprouvait l'inspiration des prophètes et des apôtres, et prétendit, en adoptant la plupart des principes des anabaptistes, ramener le christianisme à sa pureté et à sa simplicité primitives. La religion qu'il prêcha, toute spirituelle et toute intérieure, consistait à croire en un Dieu créateur, rémunérateur et vengeur, à imiter la vie et à suivre la morale de J. C., à réprimer ses passions, remplir ses devoirs, chérir et aider ses frères, et vivre en paix avec tout le monde. Elle n'admettait ni ministres, ni cérémonies religieuses ; réduisait le culte à des assemblées où tout fidèle pouvant à son tour devenir apôtre, attendait, pour parler, l'inspiration divine. Cette inspiration se manifestait ordinairement par un tremblement qui a valu à la secte le nom de *Quakers* (trembleurs). Du reste,

Fox faisait à ses disciples une loi rigoureuse de ne jamais porter les armes, de s'abstenir de tout serment, de souffrir sans se plaindre les injustices et les injures, de ne se découvrir devant personne, de tutoyer tout le monde, de n'employer aucune des qualifications que la politesse a introduites ou que l'orgueil exige, de ne se soumettre ni à l'autorité de l'usage ni aux caprices de la mode, de rejeter les superfluités du luxe, et de fuir les dissipations de la société. En prêchant sa doctrine, Fox attaquait les ministres de tous les cultes et la corruption de tous les ordres : on le persécuta ; il souffrit avec une courageuse résignation la prison et les outrages ; et comme l'enthousiasme est une maladie qui se gagne aisément, il compta bientôt de nouveaux prosélytes. Cromwel, instruit des progrès de cette secte, voulut la connaître, et crut pouvoir la mettre dans ses intérêts. N'ayant pas réussi à la corrompre, il cessa promptement de la protéger, avouant que c'était la seule religion contre laquelle il avait échoué avec de l'argent. Après la restauration, et sous une partie du règne de Charles II, les quakers furent poursuivis avec sévérité, non pour leur croyance, mais pour ne vouloir pas payer les dîmes au clergé, et prêter les sermens prescrits par la loi. Jusque-là ils n'avaient encore compté de partisans que dans la classe inférieure du peuple : deux nouveaux disciples, aussi distingués par leur mérite personnel que par leur rang, firent bientôt rejaillir sur la secte une partie de la considération dont ils jouissaient

eux-mêmes ; ce fut Robert Barclay, et sur-tout Guillaume Penn.

Celui-ci, fils du chevalier Penn, amiral d'Angleterre, naquit en 1644. Tandis qu'il terminait ses études à Oxford, un quaker, Thomas Loe, entreprit de le convertir, et y réussit. Le jeune Penn était vif, naturellement éloquent; il avait de l'ascendant dans sa physionomie et dans ses manières; il gagna à son tour plusieurs de ses camarades, en forma une petite société, et se trouva chef de secte à seize ans. Renvoyé du collége, il revint chez son père, fut réprimandé, et même battu, souffrit patiemment pour ce qu'il regardait comme la bonne cause, vint en France, y resta deux ans pour terminer son éducation, puis alla en Irlande administrer un bien considérable que son père y possédait. Là, de nouvelles prédications de Loe, et, selon d'autres, la perte d'une maîtresse chérie, achevèrent sa vocation. Il embrassa publiquement le quakérisme, prêcha, et fut mis en prison. L'amiral ayant rappelé son fils près de lui, fit inutilement de nouveaux efforts pour obtenir qu'il renonçât à ses opinions, ou du moins qu'il s'abstînt de les manifester. Le jeune homme fut inflexible, et ne voulut pas même consentir à ôter son chapeau devant le roi et devant le duc d'Yorck, et à ne pas les tutoyer. Chassé de la maison paternelle, il prêcha dans Londres; et comme il était jeune, beau et bien fait, les femmes de la cour et de la ville accoururent pour l'entendre. Ce fut alors que, lié avec Barclay,

il donna une forme plus régulière à la doctrine des quakers, et sur-tout la débarrassa des absurdités qu'y avait mêlées un fanatisme ignorant et grossier. Il fut mis en prison plusieurs fois, mais le crédit de l'amiral, qui ne pouvait se résoudre à abandonner son fils, et la faveur du duc d'Yorck, depuis Jacques II, le firent remettre en liberté. Après avoir perdu son père, avec lequel il s'était réconcilié, Penn se trouva possesseur d'une fortune considérable, et n'en persévéra pas moins dans ses opinions et dans sa conduite. Fox et lui passèrent sur le continent, pour y répandre leur doctrine. Leurs travaux eurent un heureux succès à Amsterdam; mais ce qui leur fit le plus d'honneur, fut l'accueil distingué qu'ils reçurent de la princesse palatine Elisabeth, tante de Georges Ier, roi d'Angleterre, femme illustre par son esprit et par son savoir, qui vivait alors à la Haye. Penn n'avait jusque-là figuré que comme chef de secte; une circonstance nouvelle en fit un grand homme. Parmi les biens dont il avait hérité, se trouvait une dette de la couronne, pour des avances faites par l'amiral. Après en avoir longtemps demandé le paiement, Penn obtint enfin, au lieu d'argent, la propriété absolue d'un territoire immense en Amérique, sous l'allégeance de la couronne d'Angleterre.

Voilà donc un quaker devenu souverain, revêtu du droit de faire des lois, d'établir un gouvernement, de concéder des terres, de lever des taxes. L'usage que Penn fit de ce droit le place au rang

des bienfaiteurs de l'humanité. Il nomma *Pensylvanie* la province qu'on lui avait cédée, parce qu'elle était couverte de bois, et il publia une charte de priviléges pour la colonie qu'il voulait y établir. En 1682, il arriva sur les bords de la Delaware, suivi d'un assez grand nombre de familles de quakers. Ne pensant pas que sa qualité d'Européen et une patente anglaise lui donnassent le droit de s'emparer du territoire des nations américaines sans leur consentement, il traita avec elles pour l'acquérir. Ces traités ne furent pas jurés, mais ils furent observés avec une bonne-foi qui concilia à la nouvelle colonie la bienveillance de ses voisins, et lui valut leurs secours. Ces peuples sauvages conservent encore aujourd'hui une tradition si fidèle de la franchise et de la loyauté de Penn, qu'ils ne montrent jamais plus de confiance dans les traités avec les états de l'Union que lorsque des quakers assistent aux conférences; *parce que*, disent-ils, *les descendans de Guillaume Penn ne souffriraient pas qu'on les trompât.* Ce législateur, égal et peut-être supérieur à tout ce que l'antiquité offre de plus illustre, fit reposer toutes ses institutions sur la double base de la propriété et de la liberté: il établit sur-tout une tolérance absolue; il voulut que tout homme qui reconnaîtrait un Dieu participât au droit de cité; que tout homme qui l'adorerait comme chrétien, de quelque secte qu'il fût, participât à l'autorité. Ce fut un spectacle bien nouveau qu'une société régie par la loi seule, un souverain que tout

le monde tutoyait, un gouvernement sans soldats et sans prêtres, des propriétaires sans procès et sans juges, des citoyens tous égaux, à la magistrature près; un peuple sans armes, et des voisins sans jalousie. A la faveur d'une entière liberté civile, politique et religieuse, la nouvelle colonie s'accrut si rapidement, que dès 1686 elle comptait 66 mille habitans; en 1775, ce nombre passait 300 mille. Après avoir fondé la belle ville de Philadelphie, Penn revint en Angleterre en 1684. La faveur de Jacques II, ancien ami de son père, et l'attachement que Penn témoigna toujours pour la famille des Stuarts, le firent, par la suite, accuser d'être un papiste, même un jésuite, déguisé sous les dehors d'un quaker; mais il se justifia pleinement de cette accusation, qui avait failli lui coûter ses biens et sa liberté. En 1699, il retourna en Pensylvanie avec sa famille, y fut reçu comme un père qui vient revoir ses enfans, trouva sa colonie heureuse et florissante, ses lois religieusement observées. Après avoir fait à la constitution des changemens que l'expérience lui fit juger nécessaires, il revint à Londres en 1701, pour défendre les intérêts de ses Pensylvains, qu'on avait voulu attaquer pendant son absence. Il jouit sous la reine Anne d'un grand crédit, fut honoré et chéri de cette princesse, et mourut en 1718, sous le règne de Georges Ier, emportant l'estime et les regrets de ses contemporains, et vraiment digne de l'admiration de la postérité.

F.

PEPIN.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
N. [illegible] I.1

Boisot del.t *Landon direx.t*

PEPIN.

Précipiter du trône, des rois dont l'origine se perdait dans l'antiquité la plus reculée, usurper la puissance souveraine, et, à force de belles actions, de talens et de génie, se faire pardonner cette usurpation, ne laisser voir que le titre de Grand Roi, contre lequel la postérité n'a point réclamé, voilà ce qui assure à Pepin, surnommé le Bref, cette immortelle réputation qui a traversé les siécles sans rien perdre de son éclat.

Avant d'entrer dans les détails de sa vie, il faut examiner quels furent ses aïeux : Charles Martel, son père, était fils de Pepin de Héristel, et tous les historiens s'accordent à dire que ces deux hommes possédèrent toutes les qualités que leurs places exigeaient. De grands exemples entourèrent donc la jeunesse de Pepin : il sut en profiter. A la mort de Charles, il se trouva dans une position assez critique. Son père, qui, avec le seul titre de duc des Français, avait disposé du royaume comme de son propre héritage, lui avait donné la Neustrie et la Bourgogne, et à son frère Carloman, l'Austrasie. La part de Pepin n'était pas la meilleure, mais il fut assez politique pour faire croire le contraire. Bientôt, la fortune seconda son ambition. Carloman, agité par quelques terreurs secrètes, quitta le trône pour le cloître ; il com-

muniqua son dessein à Pepin, qui n'eut garde de s'y opposer, et qui mit autant de célérité à s'emparer de ses états, qu'il montra d'attendrissement lorsqu'il fallut lui faire ses adieux. La guerre que lui suscita Griffon, fils naturel de Charles Martel, donna à Pepin les moyens de déployer ses talens militaires. Après avoir vaincu son frère, il voulut briller par la clémence; il lui pardonna, lui donna douze comtés et la ville du Mans, et étonna autant les peuples par sa magnanimité que par l'étendue de son courage.

L'ambition de Pepin lui montrait le trône, comme le but de toutes ses actions. Le moment était favorable pour en précipiter une race jadis illustre et alors avilie. Un scrupule de la nation lui tenait encore lieu d'estime pour son roi. Les Français croyaient que rien ne pouvait rompre le serment d'être fidèles aux fils de leurs anciens maîtres; Pepin feignit d'applaudir à leur scrupule. Il proposa de s'en rapporter au pape Zacharie, et lui députa Burchard, évêque de Versbourg, et Fulrade, qui s'acquittèrent si bien de leur mission, que le Pape répondit *que celui-là doit être Roi qui en avait en main la puissance*. Tel fut le décret qui contribua à élever le trône de Pepin sur les débris de celui de Merouée. Childéric III, dernier roi et prince faible, fut renfermé dans le monastère de *Sithiu*, aujourd'hui Saint-Bertin, et son fils Thiéri dans celui de Fontenelles. Le nouveau Monarque voulut que la

religion, dont le devoir est de prêcher la paix et l'obéissance aux rois légitimes, consacrât son usurpation. Il se fit sacrer à Soissons par S. Boniface, archevêque de Mayence, et dans la même journée il fit couronner sa femme Berthe, deux cérémonies jusqu'alors inconnues. Au commencement de son règne, ayant appris que sa petite taille était le sujet des plaisanteries de quelques courtisans, il résolut d'établir son autorité par quelque coup extraordinaire. Un jour qu'il donnait à l'abbaye de Ferrières le divertissement du combat d'un taureau avec un lion, il se tourna vers les Seigneurs qui l'environnaient : *qui de vous*, leur dit-il, *se sent assez de courage pour aller séparer ou tuer ces terribles animaux?* Personne n'ayant répondu : — *Ce sera donc moi*, reprit-il. Il tire son sabre, va droit au lion, lui coupe la gorge, et d'un seul coup abbat la tête du taureau. Les auteurs de la raillerie furent confondus : *David était petit*, leur dit le Roi avec fierté, *mais il terrassa l'orgueilleux Géant qui avait osé le mépriser*. Ce nouveau règne commença par la défaite des Saxons ; ils n'obtinrent la paix qu'en se soumettant à un tribut annuel de trois cents chevaux. Les Bretons subirent le même sort. La guerre contre les Lombards, offrit un nouveau champ de gloire au génie de Pepin. Astolphe, roi de cette nation, voulait s'emparer de Rome ; le pape Etienne III, qui desirait en faire un état indépendant, eut d'abord recours à la protection de

l'Empereur, qui ne fit rien pour lui, et il se détermina ensuite à passer à la cour de Pepin, pour implorer la sienne. Pepin la lui accorda. Ce Monarque avait eu ses vues en laissant venir le Pape en France: il le pria d'abord de l'absoudre du crime qu'il avait commis, en manquant de fidélité à son légitime souverain, et crut qu'étant couronné de sa main, il en deviendrait encore plus respectable à la nation. Ce fut dans l'église de Saint-Denis qu'il reçut une seconde fois l'onction sacrée des rois, et avec lui la reine Berthe et ses deux fils Charles et Carloman. Le souverain Pontife termina cette cérémonie, par une excommunication qu'il fulmina contre les Seigneurs qui à l'avenir songeraient à faire passer la couronne dans une autre famille. En reconnaissance de tant de services, et malgré les propositions modérées d'Astolphe, qui avait député Carloman, moine du Mont Cassin, et frère aîné de Pepin, pour traverser les négociations d'Etienne, la guerre fut résolue. Les Alpes n'opposèrent qu'une faible barrière à l'armée de Pepin. Le Pas de Suze fut forcé; les soldats d'Astolphe taillés en pièces; la Lombardie désolée, et Pavie assiégée. Astolphe demanda la paix: il l'obtint. Pepin revient en France; mais bientôt l'éloignement du Vainqueur ranima l'audace du Vaincu. Le Roi Lombard recommença ouvertement ses courses sur le territoire de Rome. Pepin repasse les Alpes, défait les Lombards, délivre Rome, forme le siége de Pa-

vie, et le pousse si vivement que le malheureux Astolphe demande la paix, se reconnaît vassal de la France, se soumet à un tribut annuel de douze mille sols d'or, et jure de rendre au Pape l'Exarchat et la Pentapole.

Cette brillante expédition mit le comble à la gloire de Pepin, et le rendit l'objet de l'admiration de toute l'Europe. C'est alors que dans le repos de la paix, il songea à l'administration de son royaume. Il convoqua un Parlement à Compiègne : on y fit quelques règlemens sur les mariages ; la lèpre fut jugée une cause de dissolution, mais on permit à la partie saine de se remarier. Ce qui fait voir que cette maladie était alors très-commune. La Diète était sur le point de se séparer, lorsqu'on y vit arriver de nouveaux ambassadeurs de Constantinople. Ils apportaient de magnifiques présens; entre autres un orgue : c'est le premier qui ait paru en France. Pepin en fit don à l'église de S. Corneille de Compiègne. Les Ambassadeurs ne purent obtenir que l'Exarchat et la Pentapole fussent remis à Constantin Copronyme, leur souverain, qui les réclamait.

Les Saxons s'étant révoltés, Pepin marcha contre eux, les soumit et en fit un horrible carnage. Ils obtinrent la paix en ajoutant 500 vaches au tribut de 300 chevaux qu'ils payaient au Monarque français. Quelle conquête pour prix de tant de sang répandu !

Tout fléchissait sous le joug du roi victorieux; le seul Gaifre, duc d'Aquitaine, osa lui résister. Il avait usurpé quelques églises qui étaient sous la protection de la France. Pepin marche contre lui, lui livre bataille, le défait : le malheureux Duc se sauve à la faveur de la nuit; ses soldats le tuent dans sa fuite, et la principauté d'Aquitaine est réunie à la couronne.

Avant cette expédition, Paul, successeur d'Etienne, avait écrit au Roi pour l'assurer de sa fidélité, et lui demander sa protection. Ce Pape envoyait à Pepin des chantres de l'église romaine pour instruire ceux du palais. Il joignit à cet envoi quelques livres de géographie, d'orthographe et de grammaire; la dialectique d'Aristote et les œuvres de Denis l'Aréopagite. Un autre présent, qui ne parut ni moins rare ni moins extraordinaire, fut une horloge nocturne, c'est-à-dire qui ne dépendait point du soleil.

Pepin, au comble de la gloire, se vit recherché par l'Empereur Constantin Copronime qui lui demanda sa fille *Ciselle* pour son fils, héritier de l'empire. Quelques historiens prétendent que Pepin refusa cette alliance, dans la crainte d'indisposer la cour de Rome. Mais si l'on réfléchit sur le caractère de Pepin, on se persuadera aisément que les intérêts de la religion ne le touchaient pas assez pour lui faire négliger les moyens de s'agrandir. A l'époque de son refus, il était en alliance déclarée avec

le Calife des Sarazins, dont la croyance n'était pas aussi orthodoxe que celle de l'Empereur. Tout porte à croire que Pepin avait le projet de porter le théâtre de la guerre en Thrace, et d'étendre ses conquêtes jusqu'aux rivages du Pont Euxin. A la faveur des troubles de l'Orient, il eût conquis la Grèce, avec plus de facilité qu'il ne s'était emparé du trône de ses maîtres.

Telles étaient, sans doute, les pensées de Pepin, lorsque ce Monarque, plus épuisé de fatigues que de vieillesse, fut pris de la fièvre à Saintes. On le conduisit sur le tombeau de S. Martin, où il fit d'ardentes prières, et de là on le transporta à Saint-Denis, où il mourut, d'une hydropisie, à l'âge de 54 ans, le 23 septembre 1768, après avoir partagé ses états entre ses deux fils, Charles et Carloman, et emportant avec lui l'idée consolante qu'il avait affermi sa puissance, et que des guerres civiles ne suivraient pas ses funérailles.

Heureux à combattre, Pepin fut habile à gouverner; ni proscriptions, ni assassinats ne préparèrent son élection. Flattant également le Peuple et les Grands, le Clergé et le Militaire, il fit concourir toutes les classes à son élévation. Monté sur le trône, il s'y soutint par les mêmes voies qui l'y avaient élevé. La noblesse appelée au gouvernement eut tout l'éclat du pouvoir, sans en avoir la réalité. Pepin était maître absolu des délibérations, sans paraître les influencer, et, lors-

qu'il paraissait se dépouiller de sa puissance, il en étendait les limites. Les papes, sous son règne, furent comblés de biens et d'honneurs. Pepin eut le talent de rejeter sur eux ce qu'il pouvait y avoir de répréhensible dans sa conduite.

Doué d'un génie sublime, d'un courage à toute épreuve, d'une prudence consommée, ce prince tient un rang honorable dans nos annales. Placé entre Charles Martel et Charlemagne, il suivit avec honneur les traces du premier, et il eut celui de servir de modèle au second.

Ph. L. R.

PÉRICLÉS.

Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

PÉRICLÈS.

Peu d'hommes ont aussi bien servi leur patrie que Périclès. Grand dans la guerre, plus grand dans la paix. Placé au premier rang parmi les Athéniens pour son éloquence, ses talens et ses vertus, protecteur éclairé des arts, avide de tous les genres de gloire, il a mérité que la postérité appelât de son nom le siècle qu'il a tant illustré.

Périclès se livra à la philosophie dès les premiers jours de son enfance. Anaxagore de Clazomène, son maître, le prémunit de bonne heure contre tous les préjugés nuisibles; mais le talent que Périclès cultiva avec le plus de soin, parce qu'il le regardait comme l'instrument le plus nécessaire à quiconque veut conduire et manier le peuple, fut le talent de la parole, il mit, selon l'expression de Plutarque, l'étude de la philosophie à la teinture de la rhétorique. En lui la plus brillante imagination secondait la plus puissante logique. Tantôt il foudroyait, il tonnait, il mettait toute la Grèce en feu; tantôt la déesse de la persuasion, avec toutes ses graces, résidait sur ses lèvres, et l'on ne pouvait se défendre de la solidité de ses raisonnemens ni de la douceur de ses paroles.

Si Périclès connaissait tout l'ascendant de cette éloquence qui tient à l'imagination, il ne négligeait pas non plus cette dialectique captieuse qu'il devait

au philosophe Zénon d'Elée ; aussi l'un de ses plus grands antagonistes disait souvent : « Quand je « l'ai terrassé et que je le tiens sous moi, il s'écrie « qu'il n'est point vaincu, et le persuade à tout le « monde. »

Périclès avait quelque droit par sa naissance à la confiance du peuple : Xantipe, son père, avait battu à Mycale les lieutenans du roi de Perse, il était petit-neveu, par Agariste sa mère, de Calisthène, qui avait chassé les Pisistratides et rétabli daus Athènes le gouvernemeat populaire ; mais les vieillards qui avaient connu Pisistrate, croyaient le trouver dans Périclès, c'étaient les mêmes traits, le même talent pour la parole, la même douceur de voix. Il lui ressemblait aussi par le caractère ; il était comme lui, doux, modéré, mais comme lui il prétendait dominer. Ses richesses, son illustre naissance, ses amis puissans, ses talens et ses vertus, auraient pu le conduire aux honneurs de l'ostracisme s'il se fût d'abord mêlé des affaires publiques. Périclès sentit le danger, et l'évita. Il laissa mourir ceux qui auraient pu lui trouver quelque ressemblance avec Pisistrate, et alla chercher dans la guerre et dans les dangers une gloire moins suspecte à la république et moins sujette à l'envie.

Après la mort d'Aristide et l'exil de Thémistocle, Périclès voyant Cimon retenu loin de la Grèce, dans une guerre étrangère, commença à se produire en public avec plus de hardiesse. On le vit alors se re-

tirer de la société, renoncer aux plaisirs, attirer l'attention de la multitude par une démarche lente, un maintien décent, un extérieur modeste, et des mœurs irreprochables. Il se déclara pour le parti populaire afin d'éloigner de lui le soupçon d'aspirer à la tyrannie, et pour se faire un rempart contre le crédit de Cimon, qui était à la tête des nobles et des riches. C'est alors que l'on put bien juger de toute la politique de Périclès, de son ascendant sur lui-même, et de l'ensemble de ses projets. Athènes n'avait vu en lui jusqu'alors que le premier de ses orateurs, elle reconnut le plus grand de ses hommes d'état. Sans cesse occupé de l'administration publique, et consacrant tous ses loisirs à l'étude de ceux qu'il devait gouverner, Périclès, après avoir médité sur sa conduite, jugea qu'il devait vivre dans la retraite, éviter les applaudissemens du peuple, qui se fatigue en les prodiguant, et gagner la multitude par ce qui la flattait le plus, l'appareil de la magnificence dans les jeux publics et la grandeur dans les monumens, soit de luxe, soit d'utilité. La fortune de Périclès était un obstacle à cette dernière partie de ses projets; il ne pouvait, comme Cimon, employer d'immenses richesses à décorer la ville et à soulager les malheureux. Mais par la force de son ascendant, il disposa du trésor des Athéniens et de celui des alliés, et la nature semblant alors concourir à ses desseins, il couvrit Athènes de temples et d'édifices que l'art a mis au rang de ses chefs-

d'œuvre. Le Parthenon, le sanctuaire d'Eleusis, l'Odéon et les Propylées enchantèrent bientôt les regards d'un peuple idolâtre des beaux arts et de tout ce qui portait l'empreinte de la grandeur et de l'élégance. A cette époque mémorable, s'élevaient de toutes parts dans la Grèce, ces illustres écrivains et ces artistes célèbres qui ont répandu tant d'éclat sur ce siècle, que l'on peut appeler le siècle du génie. Gorgias, Parménide, Protagoras, sophistes éloquens, multipliaient les idées en semant leurs doutes dans la société. Sophocle, Euripide, Aristophane, recueillaient au théâtre les applaudissemens qu'on prodiguait à leurs talens. La muse de l'éloquence comptait Antiphon, Andocide et Lysias; et celle de l'histoire voyait Thucydide marcher sur les pas d'Hérodote. Socrate transmettait une doctrine sublime à des disciples dignes de l'entendre; et les pinceaux de Polygnote, de Parrhasius et de Zeuxis, les ciseaux de Phidias et d'Alcamène, décoraient les temples, les portiques et les places publiques.

Ce ne fut pas seulement par des monumens et des jeux publics que Périclès se rendit l'idole du peuple, ce fut encore en lui prodiguant des honneurs et des récompenses. Il assigna des pensions aux citoyens pauvres, et leur distribua une partie des terres conquises. Il accorda un droit de présence aux juges et à ceux qui assistaient aux spectacles et à l'assemblée générale. Le peuple, ne voyant que la

main qui donnait, fermait les yeux sur la source où elle puisait ; son attachement pour Périclès augmentait encore lorsqu'il songeait que ce grand homme conservait dans son intérieur la modestie et la frugalité des temps anciens, qu'il portait dans l'administration un désintéressement et une probité inaltérables, et dans le commandement des armées l'attention à ne rien donner au hasard et à risquer plutôt sa réputation que le salut de l'Etat. Périclès, certain du dévouement du peuple d'Athènes, le rendit complice de son ambition : il fit bannir Cimon, faussement accusé d'entretenir des liaisons suspectes avec les Lacédémoniens; et, sous de frivoles prétextes, détruisit l'autorité de l'Aréopage, dont il n'était pas, et qui s'opposait avec vigueur à la licence des mœurs et des innovations.

Après la mort de Cimon, la noblesse voyant Périclès s'élever avec rapidité à la puissance souveraine, lui opposa Thucydide, du bourg d'Alopèce. Ce nouveau rival et les orateurs de sa faction ne cessaient de représenter Périclès comme un dissipateur des finances de l'Etat. Périclès, sachant que le peuple commençait à croire à la vérité de cette accusation tant de fois répétée, lui demanda un jour dans une assemblée générale, s'il trouvait que la dépense fût trop forte ? « Beaucoup trop, répondit-« on. Eh bien, reprit-il, elle roulera tout entière « sur mon compte ; et j'inscrirai mon nom sur ces « monumens. — Non, non, s'écria le peuple ;

« qu'ils soient construits au dépens du trésor, et n'é-
« pargnez rien pour les achever. »

Après cette victoire remportée par l'adroit Périclès, il en vint avec Thucydide à une rupture si ouverte, qu'il fallait ou le faire bannir ou être banni lui-même. Thucydide fut vaincu dans cette lutte d'ambition, et son exil acheva d'anéantir ses partisans. Alors tout esprit de parti étant éteint; et la concorde et l'union rétablie, Périclès régna sans obstacle sur le peuple d'Athènes, il disposa à son gré des finances, des troupes et des vaisseaux; les îles et les mers lui furent soumises; il gouverna seul cette vaste seigneurie qui s'étendait non-seulement sur les Grecs, mais sur les barbares, et qui était cimentée et fortifiée par l'obéissance et la fidélité des nations soumises, par l'amitié des rois, et par des traités faits avec plusieurs princes.

Périclès, par ses expéditions militaires, augmentait depuis long-temps l'orgueil et la hauteur naturelle des Athéniens. Sous cet illustre général, ils avaient fait la glorieuse campagne de la Chersonèse; avec lui, sur une flotte de cent vaisseaux, on les avait vus parcourir les côtes du Péloponnèse, vaincre les Sicyoniens dans le territoire de Némée, et cinglant ensuite au-delà de l'embouchure de l'Acheloüs, dévaster l'Acarnanie, et forcer les Œniades à se renfermer dans leurs murailles. Tant de triomphes les avaient pénétrés du sentiment de leur force, et ce sentiment les rendait injustes envers leurs al-

liés, qui murmuraient depuis long-temps de ces dispositions tyranniques. Entre autres sujets de plainte, ils reprochaient aux Athéniens d'avoir employé à l'embellissement de leur ville les sommes d'argent qu'ils accordaient tous les ans pour faire la guerre aux Perses. Périclès répondit que les flottes de la république mettaient ses alliés à l'abri des insultes des barbares, et qu'elle n'avait point d'autre engagement à remplir. A cette réponse, l'Eubée, Samos et Byzance se soulevèrent; mais bientôt après, l'Eubée rentra sous la domination des Athéniens; Bysance leur apporta le tribut ordinaire; Samos, après une vigoureuse résistance, les indemnisa des frais de la guerre, livra ses vaisseaux, démolit ses murailles, et donna des otages.

Plus Périclès acquérait de gloire, plus il irritait l'envie. La ligue du Péloponnèse, qui le regardait comme l'auteur des mesures despotiques qu'Athènes prenait envers ses alliés, lui suscitait des ennemis parmi ses propres concitoyens. N'osant d'abord l'attaquer dans sa personne, qui était irreprochable, on l'attaqua dans les personnes qu'il aimait. Dans Anaxagore, son maître; dans Phidias, son protégé; et dans Aspasie, son épouse, la confidente de tous ses projets, et sa plus tendre amie. Enfin, par degrés, on arriva jusqu'à lui. On l'accusa d'avoir dissipé ou mal employé les deniers publics, et on lui en demanda compte. Malgré son intégrité, il eût sans doute succombé dans cette attaque, si un évé-

nement imprévu n'avait raffermi son autorité. Cet événement était la guerre du Péloponnèse. L'origine de cette guerre et les discussions qui la précédèrent n'étant pas de mon sujet, je n'entrerai dans aucun détail sur les différens de Corcyre et de Corinthe, sur la révolte de Potidée, et sur les injustices d'Athènes envers Mégare : l'ambition des Athéniens, et la juste défiance qu'ils inspirèrent aux Lacédémoniens et à leurs alliés, me semblent le véritable motif de cette guerre, si fatale à la ville d'Athènes et à la liberté de toute la Grèce. Quelques historiens ont écrit que Périclès l'avait suscitée; ce qui paraît certain, c'est qu'il ne fit rien pour l'empêcher, et qu'elle fut utile au rétablissement de sa puissance.

La fortune, pendant les premières années, sembla balancer entre les deux peuples rivaux les succès et les revers ; mais la prudence de Périclès mit plus d'une fois un obstacle utile à l'ardeur irréfléchie des Athéniens. Il ne voulut jamais exposer leurs soldats à une bataille rangée, et préféra de voir désoler la campagne d'Athènes par les Lacédémoniens, que de risquer un combat décisif avec des ennemis supérieurs en nombre et égaux en courage. Les Athéniens murmurant de cette prudence, qu'ils appelaient lâcheté, le dépouillèrent de son autorité, et le condamnèrent à une amende. Périclès n'éprouva pas seulement des malheurs publics; dans le même moment, des infortunes particulières vinrent

éprouver sa grande ame. La peste, fléau sorti de l'Ethiopie, après avoir parcouru l'Egypte, la Libye, une partie de la Perse et l'île de Lemnos, ravageait alors Athènes. Périclès vit succomber tous ses enfans et une grande partie de ses amis. La mort de son dernier fils, sur-tout, acheva d'ébranler sa fermeté : voulant mettre la couronne de fleurs sur la tête du mort, il ne put soutenir cette cruelle vue, ni maîtriser sa douleur, qui éclata par des cris, des sanglots, et par des larmes abondantes.

Cependant Athènes, mécontente des généraux et des magistrats dont elle avait essayé les talens, rappela Périclès, et lui demanda pardon de son ingratitude. Ce grand homme, quoique dégoûté de l'exercice du pouvoir, et accablé de la perte des siens, se rendit aux prières du peuple, et reprit le commandement. Il ne l'exerça pas long-temps; la peste, qui ne cessait point ses ravages, le ravit à ses concitoyens dans la troisième année de la guerre, environ 429 ans avant J.-C. Pendant sa maladie, qui fut assez longue, Plutarque raconte que Périclès étant visité par un de ses amis, lui montra une espèce de charme que des femmes lui avaient pendu au cou, voulant lui faire entendre qu'il fallait qu'il fût bien malade, puisqu'il avait pu essayer d'un pareil remède. Près de rendre le dernier soupir, et ne donnant plus aucun signe de vie, les principaux d'Athènes, assemblés autour de son lit, soulageaient leur douleur en racontant ses victoires et le nombre de

ses trophées. « Ces exploits, leur dit-il en se soule-
« vant avec effort, sont l'ouvrage de la fortune, et
« me sont communs avec d'autres généraux; le seul
« éloge que je mérite, est de n'avoir fait prendre
« le deuil à aucun citoyen. »

Ph. L. R.

BIBLIOTECA NAZIONALE

CLAUDE PERRAULT.

Les talens distingués de Perrault en architecture prouvent combien l'instruction et l'étude des sciences sont nécessaires pour arriver au premier rang dans cet art, et tous les secours qu'il tire de ces sciences qui, au premier aperçu, pourraient lui paraître étrangères.

Perrault est né à Paris, en 1613; ses premières études furent dirigées vers les mathématiques, l'anatomie et la médecine, et il fut reçu docteur de la Faculté de Paris.

Parmi les auteurs anciens dans lesquels il fit des recherches pour étendre ses connaissances, Vitruve fut un de ceux qui piquèrent le plus sa curiosité. Cet auteur ne pouvait être apprécié en France sur la traduction de Jean Martin, la seule qui existât alors, et dont la date est de 1547; Perrault reçut l'ordre de Colbert de le traduire de nouveau, et d'en faire une édition magnifique. Ce travail, auquel il s'appliqua sans relâche, décida de son sort, et le médecin devint architecte. On assure qu'il dessina lui même très-précieusement toutes les planches de cet ouvrage.

Aussitôt que Colbert eut établi l'Académie des sciences, en 1666, il jugea qu'un observatoire était indispensable aux progrès de l'astronomie, et chargea l'Académie de choisir un emplacement

convenable à cet édifice ; Perrault, qui venait d'être reçu dans cette compagnie, en fit les projets et en surveilla l'exécution qui fut faite avec une grande dépense et un soin remarquable. On y trouve l'empreinte du grand caractère que Louis XIV et ses ministres voulaient attacher à toutes les productions de ce siécle fameux ; mais on ne peut s'empêcher de reconnaître que la disposition générale de ce monument est plus fastueuse qu'utile, puisque les seuls cabinets d'observation, aujourd'hui existans à côté de ce monument et sur sa plate-forme, ont été ajoutés à l'observatoire dans lequel il n'a pas été possible de les placer.

Le triomphe de Perrault, dans l'espèce de concours qui eut lieu pour la façade du Louvre, du côté de S. Germain, sur tout ce qu'il y avait d'artistes habiles alors, et particulièrement sur le célèbre cavalier Bernin, dut assurer sa réputation comme grand architecte, et l'exécution aussi hardie que bien conduite de cette grande idée y mit le sceau pour jamais. Le péristile du Louvre achevé fut proclamé un chef-d'œuvre dans toute l'Europe, et la postérité a confirmé ce jugement des contemporains.

La richesse de cette décoration, qui a quelque chose de théâtral, sa noblesse, son effet imposant frappent également le vulgaire et les connaisseurs, et ce que ces derniers sont en

droit d'y blâmer prouve que les ouvrages des hommes ne peuvent être parfaits, et que ce qui constitue les chef-d'œuvres dans tous les genres n'est pas l'absence des défauts, mais seulement la présence des beautés du premier ordre, placées par la main du génie, avec cette hardiesse qui commande l'admiration.

Au péristile du Louvre, les colonnes accouplées sont un défaut et non une beauté, comme on l'a prétendu prouver par des raisonnemens plus subtils que justes; le soubassement trop élevé est un autre défaut; la porte en arc qui occupe le milieu sous le fronton, et soutient une masse de pierre énorme où il devrait y avoir un vide, est encore un défaut; et, malgré tous ces vices bien caractérisés, le péristile du Louvre sera toujours un chef-d'œuvre; et le nom de Perrault, que les traits satiriques de Boileau attaquèrent vainement, ne peut que rappeler un homme supérieur, l'honneur de son siècle et de son pays.

Le troisième ordre qui a été substitué à l'attique dans la nouvelle décoration de la cour du Louvre, et dont M. Gabriel a dirigé l'exécution, sous le règne de Louis XV, est de l'invention de Perrault; mais les gens de goût pensent qu'il eût mieux fait de continuer l'attique de Pierre Lescot.

Le projet d'arc de triomphe dont le modèle

en plâtre fut érigé à l'extrémité de la rue Saint-Antoine, et devait terminer le point de vue d'une voie triomphale, depuis le Louvre jusqu'à la barrière dite du Trône, est encore une production de Perrault, dont le projet fut préféré à ceux de Le Veau et de Le Brun, et où l'on reconnaît le dessin élégant de l'auteur du péristile du Louvre.

On cite, en outre, de Perrault, la chapelle du château de Sceaux, celle de Notre-Dame de Navone, dans l'église des Petits-Pères, l'allée d'eau à Versailles, et une grande partie des dessins des vases de marbre ou de bronze qui ornent le parc.

Perrault a encore publié différens ouvrages; il eut trois frères qui se rendirent également célèbres. Il mourut, en 1688, à l'âge de 75 ans.

L. G.

St.e Aubin del.t *Landon direx.t*

PERRONET.

Jean-Rodolphe Perronet, né à Surênes, près Paris, le 8 octobre 1708, perdit, très-jeune encore, son père, ancien officier suisse au service de France, et développa de bonne heure ses heureuses dispositions pour les sciences et les arts.

Dès l'âge de quinze ans, il était fort avancé dans la géométrie. Il se proposait d'entrer dans le génie militaire, pour lequel il avait subi un examen honorable ; la médiocrité de sa fortune ne lui permit pas de suivre cette carrière, et il se détermina à étudier l'architecture. Il ne tarda pas à obtenir une place dans les bureaux de l'architecte de la ville de Paris. Ayant gagné, par son aptitude et ses talens, la confiance et l'amitié de son supérieur, il fut chargé des projets et de la conduite de plusieurs travaux publics assez importans. En 1745, appelé au corps des ponts et chaussés, il fut d'abord nommé inspecteur ; l'année suivante, ingénieur en chef. En 1747, il obtint le grade de premier ingénieur des ponts et chaussées, garde des plans et modèles, et le titre d'inspecteur-général et directeur de cette école. Ce fut alors que commença la réputation de cet homme célèbre. Comme directeur de l'école des ponts et chaussées, il donna tous ses soins à l'instruction et à l'avancement des élèves, qu'il chérissait comme ses enfans, et se plut à leur inspirer ces idées libérales qui élèvent l'ame et en-

noblissent l'étude des sciences. Perronet avait des parens pauvres, il fut leur soutien. Né sensible et obligeant, il conserva toujours cette bonté de cœur, cette aménité de caractère qui distinguent le vrai sage, et lui acquèrent des amis sincères. Ardent au travail, auquel il sacrifiait souvent les heures du sommeil, mais sobre et régulier dans sa conduite, il eut l'avantage de conserver jusqu'au terme de sa longue carrière toutes les forces de son esprit, et la faculté de s'occuper utilement pour son art. Perronet a vécu quatre-vingt-six ans. Seize ans avant sa mort, arrivée le 27 février 1794, les ingénieurs des ponts et chaussées firent exécuter son buste en marbre; ils lui en firent hommage, avec une inscription qui atteste leur reconnaissance et leur attachement. La faculté des arts de Londres a marqué le degré de considération dont Perronet jouit chez l'étranger, en plaçant son buste dans le lieu de ses séances, à côté de celui de Francklin.

La seule indication des grands ouvrages que Perronet a projetés et fait exécuter suffit pour donner une idée de ses connaissances physiques et mathématiques. Tels sont les ponts de Nogent-sur-Seine, de Château-Thierry, de Mantes; de Neuilli, dont le décintrement offrit un coup-d'œil admirable; de Saint-Maxence, remarquable par l'élégance de l'architecture et la hardiesse de la construction; celui de la Concorde à Paris, le projet de celui de Nemours, le canal de Bourgogne par Tonnerre, et le projet du canal de l'Yvette. L.

PESCAIRE.

N. pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

PESCAIRE.

Ferdinand François Dom Hernos d'Avalos, marquis de Pescaire, naquit, à Gênes, de parens illustres, et dont la famille, originaire d'Espagne, dut son premier éclat à Dom Rodrigo d'Avalos, connétable de Castille.

Le jeune Pescaire n'avait encore que 16 ans, lorsqu'il se trouva à la bataille de Ravenne; les militaires les plus habiles y admirèrent son intelligence et sa bravoure: cependant, il y fut fait prisonnier, et ne dut sa délivrance qu'à l'ascendant de Jean-Jacques Trivulce sur l'esprit de Louis XII qui, d'après la haine que les Avalos avaient jurée à la France, ne doutait pas que celui-ci ne reprît les armes contre elle, aussitôt qu'il serait libre. En effet, à peine le marquis de Pescaire fut rendu à lui-même qu'il courut se ranger sous les drapeaux de Charles-Quint: il y décida le gain de la bataille de Vicence contre les Vénitiens; fit des prodiges de valeur à la journée de la Bicoque, près de Milan, et se couvrit de gloire à Pavie où François I tomba au pouvoir des Espagnols. Pescaire alla le voir dans sa prison, « non, dit Brantome, vestu de velours, « ny d'or, comme les autres, mais avec un saye « et habillement de drap noir, par une singu- « lière modestie de courage, et pour montrer

« aussi, par une douleur non feinte, qu'il avait « compassion de la fortune, de la condition, et « de l'estat royal. »

Pendant la détention du monarque français, les Potentats d'Italie et quelques autres Souverains formèrent une ligue contre l'Empereur; le pape Clément VII en était le chef, et, pour engager Pescaire à le seconder, il lui proposa l'investiture du royaume de Naples : Pescaire l'accepta; mais, se méfiant de quelques-uns des conjurés, il révéla le secret à Charles-Quint auquel il persuada qu'il n'avait feint d'être du complot que pour mieux l'en instruire.

On voit que l'éclat d'une couronne avait égaré Pescaire qui cependant ne fut pas moins recommandable par son désintéressement que par ses hauts faits; il disait souvent que, pour mériter le titre de grand capitaine, il fallait abandonner le butin à ses soldats, et ne se réserver que la gloire; aussi mourut-il, presque sans fortune, à Milan, en 1525, âgé de 36 ans, selon les uns, et de 30, suivant Brantome. Son corps, transporté à Naples, fut enterré dans l'église de San-Dominigo.

Pescaire cultivait les lettres, et l'on connaît de lui le *Dialogue d'Amour* dédié à sa femme, *Victoria Colomna*, que rien ne put consoler de la perte du plus tendre des époux.

F. D.

PÉTAU.

NAPOLI

L'Asne pinx.t *Landon direx.t*

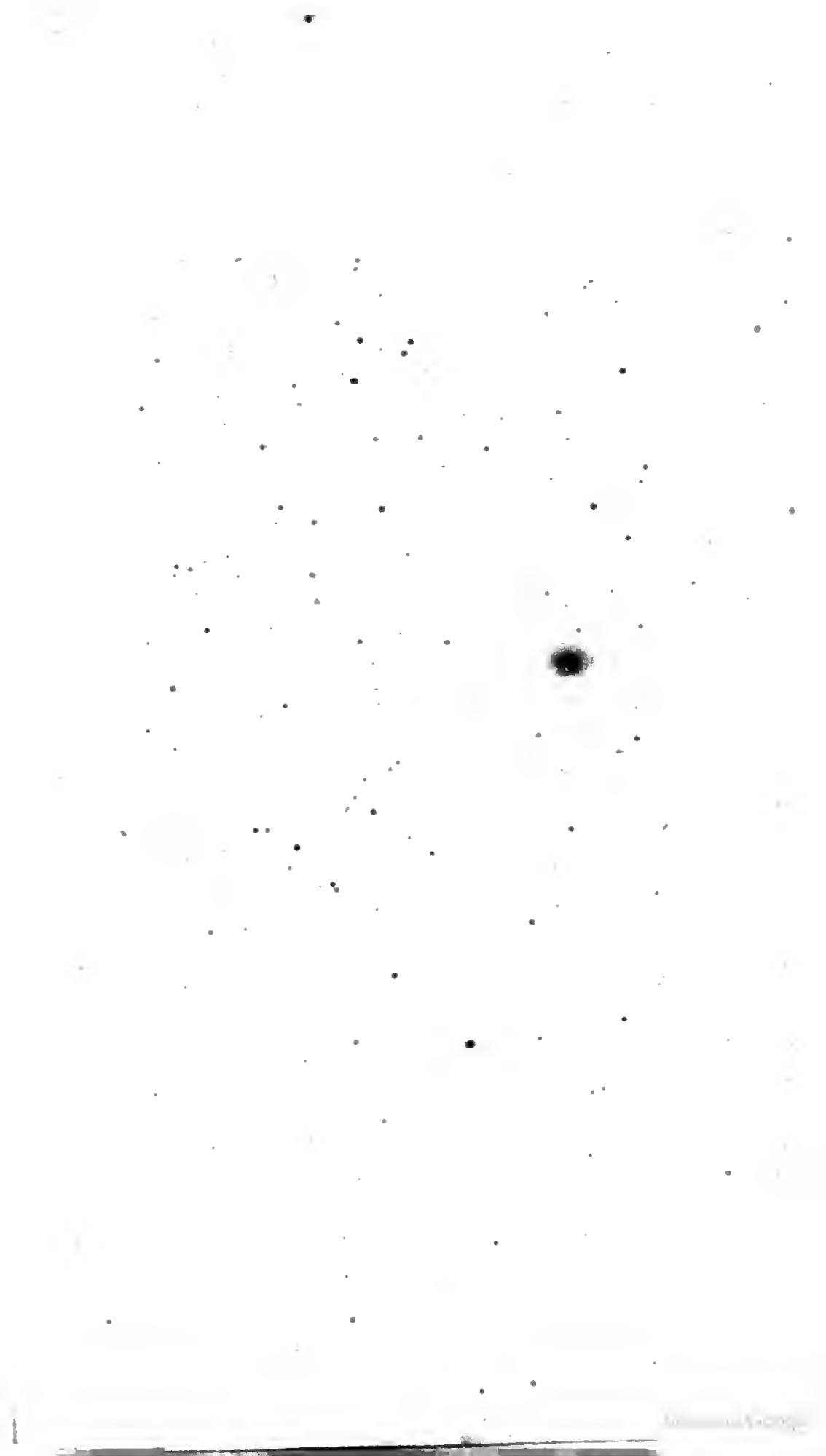
PETAU.

Denis Petau naquit à Orléans en 1583, et entra chez les jésuites en 1605, à l'âge de vingt-deux ans. Il y professa avec beaucoup de succès la rhétorique et la théologie. Il se livra avec une ardeur incroyable à l'étude des langues et des antiquités, et devint un des hommes les plus savans de son siècle, qui en comptait beaucoup. Sa réputation se répandit hors de sa patrie. Le roi d'Espagne Philippe IV voulut l'avoir pour remplir une des chaires du Collége impérial de Madrid. Petau s'en défendit, sous le prétexte de sa santé, qui était en effet très-mauvaise; mais il est permis de croire que son véritable motif était la crainte de ne pouvoir continuer ses chères études, dans un pays qui alors était dénué de tous moyens en ce genre. Le pape Urbain VIII ne fut pas plus heureux que le roi d'Espagne: il voulut attirer Petau à Rome, et son dessein était, dit-on, de le faire cardinal. Soit que Petau le sût ou non, il refusa. Rien au monde ne lui paraissait préférable à sa petite chambre du collége de Clermont. Il y mourut le 11 décembre 1652, âgé de soixante-neuf ans. Le fameux médecin Gui-Patin lui ayant annoncé qu'il n'avait plus que peu d'instans à vivre, il lui donna un exemplaire de son *Rationarium temporum*, en lui disant: « Je vous « dois ce présent, pour la bonne nouvelle que « vous me donnez. »

Petau avait le tort commun à tous les savans de son temps, en qui l'usage du monde et la crainte du ridicule n'avaient point réprimé cet orgueil opiniâtre qui s'irrite de la contradiction au point de s'exhaler en injures. Il soutint une guerre longue et violente contre Saumaise, qui, comme on le pense bien, ne fut pas en reste d'invectives avec lui.

Il était doué d'une mémoire prodigieuse, et mettait dans ses lectures une méthode qui lui en faisait conserver tout le fruit. Son aptitude pour toute science était telle, qu'ayant voulu apprendre l'astronomie, son maître imagina, dès les premières leçons, qu'il ne l'avait fait venir que par plaisanterie, et qu'il était lui-même en état d'enseigner aux autres. Ce fut lui qui débrouilla le chaos immense de la chronologie, ou plutôt ce fut lui qui créa cette science. On n'y a fait de nouveaux pas qu'en suivant la route qu'il avait ouverte. Ses ouvrages sont d'une étendue qui effraie l'imagination. Les plus célèbres sont : *De Doctrina temporum*, *Rationarium temporum*, et *Dogmata theologica*. Il écrivait le latin, en prose et en vers, avec beaucoup d'élégance.

A.



PETRARQUE.

NAPOLI

N. pinx.t Landon direx.t

PÉTRARQUE.

François Pétrarque, l'un des hommes qui font le plus d'honneur à l'Italie, et que l'Europe compte avec raison au nombre des restaurateurs des lettres et des bonnes études, naquit à Arezzo, le 20 juillet 1304. Enveloppé, dès sa naissance, dans la proscription qui chassa son père de Florence, il connut le malheur, avant presque d'avoir commencé à vivre; et cet homme, destiné à une si prodigieuse célébrité, n'avait encore que sept mois, lorsqu'il fut sur le point de périr dans l'Arno, et bientôt après sur les côtes de Marseille, où, moins heureuse que lui, sa famille fit naufrage. Arrivé dans le Comtat d'Avignon, qu'il avait choisi pour sa retraite, le père de Pétrarque s'occupa des moyens de donner à son fils des talens et un état; il le confia successivement aux maîtres les plus célèbres de son temps, qui, tous étonnés de la rapidité de ses progrès, de l'étendue et de la variété de ses connaissances, ne craignirent pas de voir et d'annoncer en lui l'homme qui les éclipserait un jour.

Le père de Pétrarque destinait son fils au barreau, et dirigea ses premières études vers ce but aussi noble par lui-même, qu'il peut devenir utile à la fortune et à la gloire de celui qui y parvient avec succès. Mais la nature, rare-

ment d'intelligence, à cet égard, avec les projets des parens, appelait Pétrarque à la première place du Parnasse italien, où il est encore à la fois le modèle et le désespoir de ses nombreux imitateurs. Lui-même se proposa, en commençant, un modèle à imiter, et c'était le fameux Dante, dont le nom et les poésies commençaient à jouir d'une célébrité capable d'éveiller l'émulation dans l'ame du jeune Pétrarque.

Cependant, plus puissant encore que le sentiment de la gloire, l'amour fut vraiment le dieu qui inspira à Pétrarque ses premiers vers. C'est à la belle *Laure* que l'Italie doit son premier poète; disons plus, doit le caractère particulier d'harmonie, de grâce et d'énergie de sa langue. Sans doute, le Dante lui avait déja fait faire un grand pas; mais que de progrès encore il lui restait à faire, pour devenir ce qu'elle s'est trouvée entre les mains de Pétrarque, et ce qu'elle est restée depuis lui! Que d'inégalités dans le style, que de bizarrerie ou de rudesse dans l'expression, chez le Dante, à côté des peintures les plus délicates ou des traits les plus sublimes, et des morceaux enfin où la force, où la grâce de la diction égalent la justesse et le charme de l'harmonie! Dans Pétrarque, au contraire, il est rare que l'expression ne soit pas toujours juste; et, lors même qu'elle est négligée, lors même que le poète tombe tant soit peu (ce qui, sans doute,

lui arrive comme au Dante), on retrouve toujours le versificateur habile, dont l'oreille sévère ne laisse rien échapper qui puisse blesser la délicatesse de celle de ses lecteurs.

Qui le croirait cependant? cette foule de sonnets qui ont du moins un mérite, celui de varier, par le charme des détails poétiques, un fonds d'idées presque toujours le même; ces odes (*canzoni*) tour-à-tour sublimes ou gracieuses, n'étaient, pour Pétrarque, que le délassement de ce qu'il regardait comme ses travaux, et comme son véritable titre à la gloire. La postérité en a jugé bien différemment; et si Pétrarque n'avait pas chanté *Laure*, on ignorerait qu'il a laissé un énorme volume d'ouvrages latins, soit en prose, soit en vers; ouvrages qui, quoique bien inférieurs sans doute à ses poésies italiennes, ne méritent pas entièrement l'oubli auquel il paraissent condamnés. Un choix judicieux en pourrait extraire un recueil intéressant sous plus d'un rapport. On y verrait que ce même homme, qui ne paraît soupirer que des vers amoureux, savait embrasser tous les genres de connaissances; que la politique et la religion ne lui étaient pas plus étrangères que les lettres et la poésie. Ce que l'on y remarquerait surtout avec plaisir, c'est l'ambition bien louable de voir l'Italie reprendre son antique splendeur; et ce desir ne se bornait pas pour lui à des vœux stérilement patrio-

tiques; toute la vie de Pétrarque, toutes ses négociations, tous ses voyages, toutes ses relations se rapportaient à ce grand objet; il eut quelquefois la satisfaction de croire le succès possible; et il faut l'entendre alors exalter son triomphe, et se féliciter de ses soins.

Ce grand homme mourut le 18 juillet 1374, âgé de 70 ans; après avoir joui, pendant cette longue carrière, de toutes les distinctions qui peuvent flatter l'homme de lettres, quoiqu'elles ne le vengent jamais assez des injustices de l'envie ou des persécutions de la médiocrité. Pétrarque avait reçu à Rome les honneurs du triomphe, rétabli en sa faveur avec une magnificence extraordinaire, et comptait parmi ses plus intimes amis tout ce que l'Europe avait alors de personnages célèbres dans tous les genres, et dans toutes les classes de la société. Il conserva jusqu'à son dernier moment l'amour ou plutôt la passion de l'étude: on le trouva mort dans sa bibliothéque, et la tête appuyée sur un livre.

A. D. R.

A. Van-dyck pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

PEIRESC.

Dans un siécle où le desir de se faire un nom, et la manie d'écrire ont produit tant d'ouvrages, où il n'existe presque personne qui n'ait fait imprimer *son livre*, il n'est peut-être pas hors de propos de présenter à la jeunesse l'exemple d'un homme resté célèbre dans les sciences et dans les lettres, sans avoir rien donné au public.

Nicolas Claude Fabri de Peiresc, conseiller au parlement de Provence, naquit dans cette province, en 1580, d'une famille noble, originaire d'Italie. Dans son enfance, il se distingua par son ardeur à l'étude; parvenu à l'adolescence, il embrassa, dans ses recherches, tous les objets qui peuvent exciter la curiosité des hommes. Les langues, l'histoire, les mœurs, les médailles des anciens, leurs monumens, le droit, la physique occupèrent tout à la fois son esprit avide de connaissances. Il parcourut l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, et visita, en savant et en observateur éclairé, toutes les bibliothéques, tous les dépôts qui pouvaient lui offrir des débris de l'antiquité, des monumens des arts, ou des productions rares de la nature. Il fut accueilli avec empressement par tout ce que l'Europe possédait alors de savans et d'hommes de génie. Fra Paolo, De Thou, F. Pithou, les deux frères Sainte-Marthe, Casau-

bon, Grotius, Jos. Scaliger, admirèrent l'érudition du jeune savant ; mais ils n'eurent pas seuls le droit de fixer l'attention d'un homme auquel aucun genre de connaissance n'était étranger. Porta, regardé alors comme un grand naturaliste, et le célèbre Rubens, furent aussi au nombre de ses amis.

Peiresc, de retour dans sa patrie, entretint un commerce de lettres avec les illustres personnages qu'il avait connus dans ses voyages. Uni par l'amitié avec Guillaume Du Vair, premier président du parlement de Provence, il suivit à Paris ce magistrat, lorsque les sceaux lui furent confiés, en 1616. Peiresc refusa toutes les grâces que lui offrit son ami, et ne fit usage de son crédit que pour rendre service aux savans et aux lettres, et pour s'ouvrir plus facilement les bibliothéques.

Il revint à Aix, après la mort de M. Du Vair, et sa maison, sa bibliothéque, sa bourse même demeurèrent ouvertes pour les savans jusqu'à sa mort, en 1637 Les gens de lettres, dont il avait été l'ami et le protecteur, célébrèrent à l'envi sa mémoire, et son éloge fut composé dans presque toutes les langues de l'Europe. L'Académie de *gli Humoristi* de Rome, dont il était membre, se distingua par les honneurs funèbres qu'elle lui rendit.

Peiresc n'a laissé que des manuscrits en petit nombre, et qui ne sont point terminés.

***

PHILIDOR.

NAPOLI

St. Aubin del.t *London direx.t*

PHILIDOR.

André Philidor, né à Dreux, d'une famille de musiciens distingués, fut d'abord page de la musique sous Campra, et se soutint ensuite à Paris en donnant quelques leçons. Il parcourut en 1745 la Hollande, l'Angleterre et l'Allemagne. A son retour en France, il essaya de composer un opéra, qui fut refusé en 1757, par le directeur Rebel, sous prétexte qu'il ne voulait point introduire d'air dans les scènes. L'année suivante, Corbi, directeur de l'opéra comique, ayant appris que Philidor avait fait quelques airs pour *les Pélerins de la Mecque*, lui proposa d'entrepreudre un ouvrage : on lui donna *Blaise le Savetier*, qui fut joué avec le plus grand succès sur le théâtre de la foire S.-Laurent. Depuis ce moment, Philidor contribua avec Monsigny à assurer le succès d'un genre agréable, l'opéra mêlé d'ariettes, nouvellement établi par MM. d'Auvergne et Duni, et ne cessa d'accroître sa réputation par des succès toujours mérités.

Il mourut à Londres en 1795, à l'âge de quatre-vingts ans.

Philidor est justement regardé comme un des meilleurs compositeurs français, et comme un des calculateurs les plus profonds du dix-huitième siècle : il doit cette double réputation à ses jolis opéras et à son *Analyse des Echecs*. Il parvint à un tel degré de force dans ce jeu savant, que ses rivaux

eux-mêmes le reconnurent pour leur maître; et placèrent au premier rang celui qui avait vaincu le fameux Légal, et triomphé de l'automate de Kempell. Comme musicien, Philidor a droit aux éloges des véritables connaisseurs, sa facture est riche et savante, son harmonie a beaucoup de force et d'expression, et son chant, naturel, pur et facile, est toujours bien approprié au sujet. Philidor est un des plus heureux imitateurs de la musique italienne, qu'il a souvent transportée dans ses opéras. Les beautés nouvelles qu'il répandit sur le drame d'*Ernelinde* lui ont fait beaucoup d'honneur; le chœur *Jurons sur ces glaives sanglans* est admirable; et l'air *Né dans un camp, parmi les armes*, est je crois le premier des airs dramatiques, des airs de caractère et d'expression tragique, qu'on ait chantés sur le théâtre de l'Opéra avant Gluck.

Philidor a donné au grand Opéra *Belisaire*, *Thémistocle* et *Persée;* mais c'est sur-tout le répertoire de l'Opéra-Comique qu'il a enrichi d'une foule de jolies pièces, parmi lesquelles on remarque *le Maréchal ferrant*, *Tom Jones*, *le Bûcheron*, *le Sorcier*, *Sancho Pança*, *les Femmes Vengées*, *le Soldat Magicien*, *Blaise le Savetier*, *le Quiproquo*, *l'Amitié au Village*, et *le Jardinier et son Seigneur.*

Ph. L. R.

PHILIPPE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Landon direx.t

PHILIPPE DE MACÉDOINE.

Ce fut l'an du monde 3621 que naquit Philippe, troisième fils d'Amyntas, roi de Macédoine. Son père l'ayant envoyé comme ôtage à Thèbes, son éducation y fut dirigée par le sage Epaminondas. Mais le disciple n'imita que les talens d'un si grand maître, et resta bien loin de ses vertus. Rappelé dans sa patrie, et tuteur de son neveu, jeune enfant, héritier du trône, il adoucit les mœurs barbares des Macédoniens, leur donna des loix et leur promit la victoire pour prix de la sévère discipline qu'il introduisit parmi eux. Cette nation, menacée de tous côtés, crut échapper à ses ennemis en marchant sous un disciple d'Epaminondas; l'enthousiasme qu'inspira ce nom et les premiers succès de Philippe l'eurent bientôt placé sur un trône que son ambition dévorait en secret.

L'espoir des Macédoniens ne fut point trompé; Philippe, à 24 ans, réunissait à l'impétuosité de cet âge les talens qu'on achète par l'expérience; et ce fut par des victoires qu'il imposa silence aux envieux de sa grandeur. Il créa cette fameuse phalange qui longtemps rendit invincible l'armée macédonienne. Ce bataillon formidable s'étendait en carré long de 400 hommes de front, sur 16 de profondeur, dont chaque soldat portait un énorme bouclier et une pique longue de 21 pieds. On conçoit

que ce rempart hérissé de fer présentait une surface impénétrable à l'ennemi, et qu'une fois en mouvement il était impossible de lui résister. Cette invention cependant eut peut-être moins de part aux succès de Philippe que la découverte qu'il fit d'une mine d'or près d'une ville, à laquelle il donna son nom; il fut le premier qui fit battre monnaye, et nul autre sans doute, ne tira mieux parti d'un semblable avantage. Habitué à subjuguer les Grecs presqu'autant avec ses trésors que par ses armes, il avait coutume de dire *qu'il n'est de ville imprenable que celle où un mulet chargé d'or ne peut entrer*. Après avoir battu les Illyriens, il s'empara d'Amphipolis, colonie des Athéniens, leur enleva plusieurs villes et attaqua le passage des Thermopyles. Les Athéniens, devenus aussi insoucians, qu'ils étaient jadis jaloux de leur liberté, n'opposèrent qu'une faible résistance aux progrès d'un ennemi dont ils ne connaissaient point encore la redoutable activité : cependant l'ambitieux Philippe osait méditer la conquête de la Grèce entière; et, profitant avec une perfide adresse des dissentions qu'allumait alors *la Guerre Sacrée*, il sut, tantôt avec l'apparence de l'indolence, tantôt sous des prétextes que son éloquence naturelle savait rendre spécieux, préparer le chemin de ses nouvelles grandeurs; après avoir étendu ses conquêtes dans la Thrace, l'Illyrie et la Chersonèse; après avoir vaincu les Phocéens, et corrompu par

ses présens les défenseurs d'Olynthe, colonie et rempart d'Athènes, il tourna ses armes contre l'île d'Eubée, et y rencontra un rival digne de lui. Ce fut le sage Phocion, capitaine athénien, orateur et guerrier, qui sauva l'Eubée et poursuivit Philippe, aussi surpris sans doute de son incorruptible probité, que de sa valeur. Ce ne fut point le seul ennemi redoutable que lui offrit Athènes. Depuis longtemps l'éloquence de Démosthènes appelait au secours de la patrie, ce peuple autrefois si belliqueux, et qui maintenant préférait les plaisirs aux affaires, et les jeux aux combats: ses admirables Harangues, appelées *Philippiques*, tirèrent enfin de leur sommeil les Athéniens et tous les Grecs à la fois. Ils marchèrent contre Philippe qui, poursuivant ses projets dévastateurs, venait d'entrer en Béotie. Ce fut près de Chéronée, l'an 338 avant Jésus-Christ, que les deux armées, à peu près égales en nombre, en vinrent aux mains: celle des Macédoniens avait l'avantage de l'expérience et de la discipline. Les Grecs perdirent la bataille, et avec elle leur indépendance. De ce jour, Philippe fut roi de la Grèce sans en avoir le nom; et, poussé par son insatiable ambition à la conquête des Perses, il s'était fait nommer chef de cette entreprise; mais il fut assassiné, au milieu d'un festin, par Pausanias l'un de ses gardes, l'an 336 avant J. C., étant dans la quarante-septième année de son âge et la vingt-qua-

trième de son règne. Son fils Alexandre lui succéda : on connaît la lettre que Philippe écrivit, lors de sa naissance, au philosophe Aristote, et l'on sait qu'il semblait prévoir les hautes destinées de cet enfant. Sans établir de parallèle entre eux, on ne peut nier que le père n'ait aplani la brillante carrière que parcourut le fils. Actif, patient, tour-à-tour affable et sévère, aussi adroit qu'éloquent, Philippe réunissait à tous les talens qui secondent une ambition sans mesure, les qualités qui composent le plus habile politique. On peut s'étonner de la hardiesse de ses projets et de sa persévérance dans leur exécution ; mais l'éclat de ses actions ne doit jamais faire oublier que Philippe, peu délicat sur les moyens, n'envisageait que les succès; et que, sans foi, sans probité, s'il posséda quelques vertus, ce fut moins chez lui principe ou penchant que caprice ou nécessité. On cite de lui ce mot qui peint sa politique : *On amuse*, disait-il, *les enfans avec des jouets, et les hommes avec des sermens*. On serait tenté de croire que les ennemis de Philippe lui ont prêté cette maxime méprisable; effectivement il la mit en pratique, mais il était trop adroit pour la divulguer.

M.

PHILIPPE AUGUSTE.

N. pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

PHILIPPE AUGUSTE.

Philippe, né l'an 1165, était fils de Louis VII, dit *le jeune*, et d'Alix, fille de Thibaut. Roi à quinze ans, il chassa les juifs, saisit leurs immeubles, et dégagea ses sujets de toutes les dettes qu'ils pouvaient avoir contractées avec eux. Le commerce, l'industrie et l'usure leur avaient procuré de très-grands biens; mais ce ne fut pas le desir de s'enrichir qui décida Philippe à les proscrire : durant son enfance, il n'avait entendu parler que des crimes qu'on leur imputait. Il crut, en les bannissant, délivrer le royaume d'une horde de scélérats : quelques années après, il consentit à les recevoir, mais à des conditions onéreuses auxquelles peu à peu on les laissa déroger.

Lorsque Philippe monta sur le trône, la France était gouvernée par le comte de Flandre, son parrain, qui prétendit conserver l'autorité qu'il avait exercée; mais le monarque prouva qu'il entendait régner, enleva au comte la plus grande partie de ses possessions, et le fit rentrer dans l'obéissance qu'il devait à son souverain.

Cependant les Brabançons continuaient à désoler une partie du royaume; Philippe envoya contre eux des troupes qui en exterminèrent près de 8,000; mais bientôt il fut contraint de les aban-

donner à leur brigandage, pour faire partie d'une croisade dans laquelle il unit ses forces à Richard Cœur de Lion. Rivaux en gloire, et divisés d'intérêt, ces deux jeunes princes ne pouvaient vivre en bonne intelligence; et, peu de temps après la prise d'Acre sur les infidèles, Philippe se pressa de revenir dans ses états. Il y força Baudouin VIII à lui céder le comté d'Artois, et profita de l'absence de Richard pour s'emparer de quelques-unes de ses possessions. L'histoire a consacré les divers avantages qu'il remporta sur le héros anglais dont un jour l'armée le surprit allant à Gisors, accompagné seulement de 300 hommes; mais vainement on le pressa de rebrousser chemin. « Moi, « dit-il, que je fuie devant mon vassal! Qui « veut vivre ou mourir avec le roi, me suive. » Aussitôt, il fond sur l'ennemi, se fait un passage l'épée à la main, et arrive à Gisors.

Repoussé de Rouen, Philippe conclud une trève de six mois, durant laquelle il se maria en secondes nóces avec la sœur du roi de Danemarck, la belle et vertueuse Ingelburge qu'il répudia le lendemain pour épouser Agnès, fille du duc de Méranie. Innocent III l'excommunia; Philippe saisit le temporel du clergé de France, demanda du temps, et, plus fin que le pape, il reprit sa femme qu'il relégua au fond d'un château.

On n'entrera point dans le détail de ses différends avec Jean, roi d'Angleterre, auquel il en-

leva la Normandie, la Tourraine et l'Anjou, malgré les menaces d'Innocent III qui, après l'avoir sommé de mettre bas les armes, lui proposa de monter sur le trône du vaincu : Philippe l'accepta, s'aperçut que le pape le trompait, et rassembla une flotte de 1700 vaisseaux, dont l'Anglais lui enleva près de la moitié; mais, en 1224, il remporta la fameuse victoire de Bouvines sur l'empereur Othon IV et le comte de Flandre ligués avec le roi d'Angleterre. Ces trois princes marchaient à la tête de 150,000 hommes, Philippe n'en avait que 50,000; mais plus le péril était grand, plus il se montra supérieur à lui-même; et, désarçonné, foulé aux pieds des chevaux, il se releva de sa chute pour tailler en pièces des ennemis qui, vingt fois, furent au moment de lui arracher la vie.

Le récit de ses exploits est trop étendu pour entrer dans cette notice dont les bornes ne permettent de parler, ni de ses démêlés avec le pape, ni de ses négociations avec différens souverains, tant pour lui que pour son fils; mais si le titre de *conquérant* a été le prix de ses vertus militaires, le surnom de *grand* a dû être la récompense de ses talens administratifs. Appelé au trône, il sut dicter des lois et les maintenir, faire des conquêtes et les conserver, céder ou résister, à propos, aux prétentions de la cour de Rome. Il n'aimait pas les comédiens, et il les chassa. Il ré-

prima la cupidité des grands, ordonna des peines contre les blasphémateurs, fit paver les rues et les places publiques de Paris, protégea l'université, et forma le projet d'un hôtel des Invalides, tel que Louis XIV l'a exécuté. Il mourut en 1223, âgé de 57 ans, et eut pour successeur Louis VIII dont il avait prévu la destinée. « Les gens d'é-« glise, dit-il un jour, engageront mon fils à se « croiser contre les Albigeois; il ruinera sa santé « à cette expédition, il y mourra, et le royaume « demeurera entre les mains d'une femme et d'un « enfant. » Cette prédiction s'accomplit à la lettre.

Philippe est le premier de nos monarques qui ait entretenu à ses frais des soldats dont il pouvait disposer à son gré; et jamais, avant lui, un maréchal de France n'avait eu le commandement des armées.

On prétend qu'il était sujet à des accès de colère, et plus enclin à punir qu'à pardonner; mais on aime à oublier les défauts d'un roi qui fit connaître à son peuple et le bonheur et la gloire; et qui, un jour, ne craignit pas d'offrir sa couronne à celui de ses sujets qni s'en croirait plus digne que lui.

F. D.

PHILIPPE II.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

Vanderwerf pinx.t *Landon direx.t*

PHILIPPE II.

Philippe II, fils de Charles-Quint, fut encore plus puissant que son père, par l'étendue et la richesse de ses états. Comme Charles-Quint, il régna sur l'Espagne, le Milanais, les royaumes de Naples et de Sicile, et sur tous les Pays-Bas. Il y joignit la co-possession du royaume d'Angleterre, en épousant Marie, fille de Henri VIII, la conquête du Portugal, le comté de Charollais, les places de Thionville, Montmédi, Hesdin, Marienbourg, l'entière jouissance des trésors du Nouveau-Monde dont Charles n'avait eu que les prémices. Son père lui avait laissé l'armée la plus forte, la mieux disciplinée, la plus glorieuse de l'Europe, commandée par les plus habiles généraux du siécle. Sans mettre de nouveaux impôts, Philippe avait 30 millions de ducats d'or, de revenu. C'était plus que tous les monarques chrétiens ensemble. L'ambition de Philippe était au niveau de ces avantages. Il ne perdait pas de vue le projet de monarchie universelle qu'avait formé Charles-Quint. La France, l'Angleterre, l'Allemagne étaient occupées et affaiblies par leurs troubles religieux. La langue espagnole se parlait à Paris, à Vienne, à Turin, à Milan et à Naples. On y imitait les modes, la manière de penser et d'écrire de l'Espagne. Enfin rien ne balançait l'influence

de cette nation. Cependant, après un long règne, Philippe, sans avoir eu de grandes guerres avec ses voisins, avait amené la décadence de l'Espagne, perdu les Pays-Bas, créé une dette de 140 millions de ducats, et acquis un nom odieux. C'est qu'il ne suffit pas à un roi d'être puissant: il faut encore qu'il soit sage, modéré, juste, humain; qu'il soit aimé des peuples. Voici les faits où l'on peut trouver les causes qui ont empêché Philippe II et l'Espagne d'atteindre leurs hautes destinées.

Il était né en 1527. En 1556, il succéda à tous les états de son père, et rompit aussitôt la paix avec la France. En 1557, son armée, commandée par Emmanuel de Savoie, gagna la bataille de Saint-Quentin, l'une des plus désastreuses qu'ait perdue la France. L'année suivante, le comte d'Egmont lui gagna pareillement celle de Gravelines qui amena le traité de Cateau-Cambresis, et lui procura les quatre places fortes citées plus haut.

Philippe ne parut jamais à la tête de ses armées. Pendant la bataille de Saint-Quentin, il était dans une chapelle, entre deux moines mendians, faisant le double vœu de ne jamais se trouver si près d'un champ de bataille, et de faire bâtir, en l'honneur de S. Laurent, le magnifique palais de l'Escurial, s'il gagnait celle-ci. Il ne permit pas à son armée victorieuse de marcher sur Paris où rien ne l'aurait empêché de parvenir. C'en était fait probablement du royaume, dans l'état où il se trouvait.

Philippe en eût disposé. Il semble que cette conduite aurait dû laisser à Philippe une tache de lâcheté qui s'allierait très-bien avec son genre de cruauté. Mais l'histoire ne l'en accuse point. Après la bataille de Gravelines, il s'en retourna en Espagne, et parut faire, de l'établissement de l'inquisition et de l'extinction du calvinisme, l'objet de sa principale ambition. Il écrivit au graud inquisiteur de préparer, pour son retour, le spectacle d'un *auto-da-fé*. Quarante victimes y furent brûlées en présence du monarque. Une d'elles lui ayant demandé comment il pouvait permettre qu'on brûlât tant de malheureux? Philippe répondit : *que si le prince, son fils, était suspect d'hérésie, il le livrerait à l'inquisition.* Il se conduisit conformément à cette déclaration. Il écrivit lui-même au gouverneur de Milan de faire pendre une trentaine de calvinistes qui s'étaient retirés dans le voisinage : *todos a las fuercas :* ce sont ses expressions. Ils furent pendus en effet. Dans le royaume de Naples où ils étaient plus nombreux, il ordonna de les passer au fil de l'épée, à l'exception de 60 qu'il recommanda de réserver, moitié pour le gibet, moitié pour être brûlés; ce qui fut fait. Mais ce n'était rien en comparaison des exécutions d'Espagne et de Flandre. Le duc d'Albe se vantait d'avoir fait périr *dix-huit mille* Flamands, par les bourreaux, en 5 ans. Cependant la Flandre repoussa l'inquisition avec

horreur. Une partie secoua le joug, et s'érigea en république, sous la direction d'un grand homme, Guillaume de Nassau, prince d'Orange. Philippe, avec ses forces, ses trésors, ses grands généraux, ne put pas réduire cette petite république, qui donna d'abord le plus bel exemple d'héroïsme et de fermeté qu'offre l'histoire moderne, et bientôt après le plus admirable modèle d'industrie et de prospérité.

L'inquisition contribua à sauver l'Europe, par l'horreur qu'elle inspira, et l'occupation qu'elle donna à Philippe. Trois fois il avait failli être reconnu *protecteur* de la France, c'est-à-dire souverain, sous ce titre. En parlant au président Jeannin, il disait, *ma bonne ville de Paris, de Rouen, d'Orléans.* Il s'était déclaré le chef de la ligue contre Henri IV et les protestans. Ses intrigues et son or entretenaient la discorde. L'on peut juger combien il eût été redoutable, si les provinces révoltées des Pays-Bas ne l'eussent point occupé, puisque Henri IV, vainqueur de la ligue, et possesseur du trône, crut devoir abjurer le calvinisme, pour couper le fil des intrigues et des espérances de Philippe. Il voulut écraser aussi Elizabeth sur le trône d'Angleterre, par l'armement le plus redoutable qu'on eût encore fait, et qu'il nomma d'avance l'*invincible*. Sa flotte fut le jouet des flots. Il y perdit 100 vaisseaux, 20,000 hommes, 40 millions de ducats, sans combattre. On a évalué à

trois mille millions de nos livres ce qu'il dépensa pour troubler la France et l'Angleterre, combattre les Pays-Bas, établir l'inquisition. Ses intrigues sourdes et constantes, son assiduité au travail de cabinet, l'activité de sa surveillance sur ses ministres, l'attention à faire rendre la justice dans les tribunaux, quelques améliorations dans l'ordre judiciaire, son front toujours serein au milieu des chagrins politiques et des passions, lui ont fait accorder des qualités qui auraient pu en faire un grand roi, si la nature l'eût fait meilleur. Mais on a exagéré ces qualités. Le mérite d'avoir fait mieux administrer la justice peut se réduire à un simple acte de volonté; son activité et le desir de tout voir peuvent n'être que de la défiance. Voltaire lui-même lui attribue trop d'habileté, surtout dans l'art des intrigues politiques. Condillac l'a mieux apprécié sous ce point de vue. « On a représenté, « dit-il, ce prince comme un grand politique, qui, « du fond de son cabinet, remuait toute l'Europe: je « ne conçois pas pourquoi on lui fait cet honneur. « En effet, qu'a-t-il remué? la France? Elle se « remuait assez toute seule.... Il a troublé le Mila- « nais et le royaume de Naples avec l'inquisition « qu'il ne lui a pas été possible d'y établir. Il a « remué les Pays-Bas, si mal-adroitement qu'il en « a perdu plusieurs provinces. Il a fait passer quel- « ques secours en Irlande, et il a remué des rebelles « qui se remuaient sans lui, depuis longtemps. Il

« n'a pas pu causer le moindre soulèvement en « Angleterre. Enfin, souvent écrasé par des enne- « mis qu'il paraissait devoir écraser, il n'a remué « l'Espagne que pour la ruiner.... Philippe n'a été « qu'une ame cruelle, un esprit faux et brouillon. » On l'a accusé d'avoir fait mourir son premier fils, *don Carlos*. Sa réputation ne repousse pas un pareil soupçon; mais on n'a point de preuves. On sait seulement qu'il l'arrêta lui-même, et que la tête du prince était séparée du corps, dans son cercueil. Jamais Philippe ne se déridait. On ne lui parlait qu'à genoux. Le duc d'Albe, un de ses premiers généraux, étant entré dans son cabinet, sans se faire annoncer, Philippe lui dit: *Une hardiesse telle que la vôtre mériterait la hache*. On a peine à croire que ce soit le siécle de Henri IV, d'Elizabeth, du prince d'Orange et de Sully.

Philippe II fut marié d'abord à Marie de Portugal, qui mourut après lui avoir donné *don Carlos*, ensuite à Marie d'Angleterre, puis à Elizabeth de France, fille de Henri II, enfin à une fille de l'empereur Maximilien dont naquit Philippe III.

Philippe II mourut en 1598, dans sa 72.e année, et la 43.e de son règne. Les écrivains catholiques eux-mêmes conviennent « qne diverses maladies, « fruit de ses débauches, lui rendirent sa fin très- « difficile. » Il reçut quatorze fois les sacremens, avant d'expirer.

PHILIPPE V.

Hyac. Rigaud pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

PHILIPPE V.

L'avénement de Philippe V au trône d'Espagne est un des plus mémorables traits de l'histoire moderne. On vit alors un descendant de Charles-Quint choisir pour son successeur un prince de la branche royale de Bourbon, jusqu'alors la plus redoutable ennemie de sa famille.

Philippe, duc d'Anjou, second fils de Louis Dauphin fils de Louis XIV, et de Marie Anne de Bavière, naquit à Versailles le 19 décembre 1683. Il était âgé de 17 ans, lorsque Charles II, roi d'Espagne, qui n'avait point d'enfans et sentait que sa mort était prochaine, voulut régler le sort de sa vaste monarchie. Il balança longtemps entre le duc d'Anjou et l'archiduc Charles d'Autriche, fils do l'empereur Léopold, tous deux ses parens au même degré. Enfin le vœu bien prononcé de la plupart des seigneurs espagnols qui redoutaient le joug allemand, et l'espoir d'assurer la paix triomphèrent de ses incertitudes, et peut-être de son inclination particulière. Il choisit par un testament Philippe pour son successeur, et mourut bientôt après, à l'âge de 39 ans, le premier octobre 1700.

Philippe, déclaré roi à Fontainebleau, le 16 novembre de la même année, et à Madrid 8 jours plus tard, fit son entrée solennelle dans la capitale des Espagnes, le 14 avril 1701. Alors commença

cette terrible guerre dite de la *succession* qui fut signalée par tant d'événemens. L'archiduc, soutenu d'abord par son père, auquel succéda ensuite l'empereur Joseph, et aidé par l'Angleterre, la Hollande et le Portugal, s'empara d'une partie du royaume, objet de la contestation. Le comte de Ruvigni, réfugié français qui, sous le titre de lord Gallowai, commandait les Anglais, fit proclamer Charles à Madrid, le 26 juin 1706. La monarchie était successivement démembrée; et Philippe fut réduit à mettre en délibération s'il ne se retirerait pas en Amérique. Le courage de son épouse, fille du duc de Savoie, la loyauté des Castillans, et l'énergie que déployèrent tout-à-coup les différens ordres de l'état arrêtèrent le cours de ces désastres. Trois mois après avoir quitté Madrid en fugitif, Philippe y rentra et fut reçu avec des transports de joie par un peuple qui n'avait répondu aux proclamations de Gallowai que par le cri: vive Philippe! Le 25 avril 1707, le maréchal de Berwick, fils naturel de Jacques II, battit ce même Gallowai à Almanza; et le duc d'Orléans, qui commanda ensuite l'armée française, soumit plusieurs villes à Philippe.

Mais ce prince éprouva encore des revers: la France, alors pressée de toutes parts, ne put lui donner que de faibles secours. Le duc d'Orléans paraissait vouloir plutôt se placer sur le trône de Philippe que l'y affermir. Le général allemand

Staremberg gagna, le 20 août 1710, la bataille de Saragosse qui réduisit Philippe à l'extrémité. Enfin Louis XIV envoya le duc de Vendôme à son petit-fils. Tout alors change de face : Vendôme rallie les débris de l'armée espagnole, et de nombreux volontaires se joignent à lui. Il fait Stanhope prisonnier dans Brihuega avec 5000 Anglais, le 9 décembre 1710; et le lendemain, il défait complètement Staremberg à Villa-Viciosa. A cette journée, Philippe commandait l'aile droite. Ayant ainsi passé, en 4 mois de temps, du comble de la disgrace à la plus brillante situation, il fut reconnu, en 1713, par toutes les puissances, à la paix d'Utrecht. L'avénement de son compétiteur au trône impérial, et les victoires de Villars avaient achevé d'aplanir les difficultés, et préparé ce traité qui rendit la paix à l'Europe.

Philippe régnait sans concurrent, et avait fait assurer la couronne à sa descendance mâle; mais il eut encore à combattre les Catalans qui avaient toujours favorisé le parti de Charles, et qui tentaient de se rendre indépendans. Le maréchal de Berwick les soumit, et prit Barcelonne après un siége très-meurtrier.

La tranquillité de l'Espagne fut troublée ensuite par Albéroni, ministre de Philippe, homme d'un génie vaste et audacieux qui, par ses entreprises hardies, attira sur le pays qu'il gouvernait les armes de l'Empereur, de l'Angleterre, de la Hol-

lande et même celles de la France. Philippe, battu sur mer et sur terre, se vit obligé de demander la paix, dont la première condition fut le renvoi de son ministre.

Ce fut peu de temps après ces événemens que Philippe, rongé de vapeurs et de mélancolie, étonna l'Europe, en abdiquant une couronne qui lui avait tant coûté. Il fit nommer roi le prince Louis, son fils aîné, et se retira à Saint-Ildephonse. Mais le nouveau roi ne posséda le trône que trois mois. Il mourut de la petite vérole, et Philippe, cédant aux vives sollicitations des grands et de tous ses sujets, remonta sur le trône.

Alors ce prince qui avait souvent montré de la faiblesse parut comme un homme nouveau. Il fut véritablement roi, et, durant le reste de sa vie, il mérita la reconnaissance de l'Espagne et l'estime des autres nations. La guerre de 1733 dans laquelle il s'unit à la France fut pour lui utile et glorieuse. Il fit nommer don Carlos, son second fils, duc de Parme et de Plaisance, puis roi de Naples. La paix de 1736 en assura le titre à ce prince.

A cette époque de son règne, Philippe améliora toutes les branches de l'administration. Il encouragea le commerce et les arts; augmenta la marine, et fit d'utiles innovations dans l'organisation des troupes de terre. Il mourut le 9 juillet 1746, à l'âge de 63 ans, après en avoir régné 45.

D. D.

PHIL. D'ORLÉANS.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE ROMA

L. del.t *Landon direx.t*

PHILIPPE D'ORLÉANS.

Philippe duc d'Orléans, régent de France, peut être cité comme un exemple mémorable de ce que peut la bonne ou la mauvaise éducation sur le caractère des hommes. Il était né, en 1674, de Philippe duc d'Orléans, frère unique de Louis XIV, et d'Elizabeth de Bavière. Doué de toutes les qualités qui pouvaient en faire le meilleur des princes; bon, généreux, sensible, plein de grâces, d'esprit et de talens, il fut malheureusement confié aux soins du plus vil et du plus abominable de tous les hommes; c'était l'abbé, depuis cardinal, Dubois : celui-ci trouvant dans son élève une grande mollesse et une grande flexibilité de caractère, s'attacha à le corrompre pour n'en être pas trop méprisé, et servit bassement toutes ses passions, pour se rendre nécessaire.

Le jeune prince se distingua bientôt à Nerwinde par une valeur brillante, et il développa, soit en Italie, soit en Espagne, les connaissances et les talens qui font le grand capitaine. Il fut accusé, auprès de Louis XIV, d'avoir aspiré à la couronne de Philippe V; et le Monarque, à qui ses dissolutions le rendaient odieux, fut facilement entraîné à restreindre beaucoup dans son testament l'exercice de la régence qu'il ne pouvait lui enlever, et à partager l'autorité entre lui

et les princes légitimés qu'il appela à la succession de la couronne. Dans une cour où régnait alors l'hypocrisie, le duc d'Orléans faisait gloire de ses vices, et affectait d'opposer à la dévotion de Louis XIV l'audace de l'impiété la plus outrée et du libertinage le plus effréné. Le roi l'appelait *fanfaron de vices*. Cette conduite autorisait les soupçons qu'on se plut à faire planer sur lui, lorsque dans un mois on vit périr la Dauphine, son mari, et leur fils aîné. Mais Philippe n'était pas plus capable d'un forfait aussi atroce, que de ceux qu'on voulut lui imputer encore au sujet du duc de Berry son beau-frère, de sa femme, et du jeune roi. On prit toujours en lui le vice pour la preuve du crime, et ce fut là son châtiment. Au reste, rien de plus horrible et de plus dégoûtant que les détails de ce qui se passait dans ces soupers du Palais-Royal où tous les soirs il rassemblait ses compagnons de débauche qu'il appelait ses aimables *roués*. C'est à ce sujet, qu'un jour madame de Sabran lui disait: « que Dieu, après avoir créé l'homme, avait pris « un reste de boue dont il avait formé les princes « et les laquais. »

Insensible aux jugemens des hommes qu'il méprisait, il ne songea jamais à tirer vengeance de ce qu'on pouvait dire ou écrire contre lui. Etant régent, on lui rapportait qu'un curé de Paris avait fait, dans un prône, un tableau dont l'ap-

plication était frappante contre lui ; il répondit : « de « quoi se mêle-t-il, je ne suis pas de sa paroisse. » L'indolence plutôt que la faiblesse formait le fond de son caractère ; et lorsque l'importance des affaires éveillait son attention, il savait montrer de la résolution et de la fermeté. Louis XIV venait d'expirer, et déja le duc d'Orléans était au parlement où, accompagné et soutenu des princes et des pairs, il faisait casser toutes les dispositions d'un testament qui lui enlevait ses droits ; se faisait nommer, au préjudice du duc du Maine, Régent de France sans restriction ; exposait et faisait admettre en même temps le plan du gouvernement qu'il voulait établir, et établissait les conseils qui devaient se partager l'administration. On applaudit en général au choix des membres qui les composèrent ; mais la plupart étaient dévoués au Régent. Il signala le premier exercice de son autorité par des actes de justice, de bonté, et par des réformes utiles.

Le délabrement des finances attira toute son attention. Les mesures que l'on prit, ayant été insuffisantes, il ne voulut point qu'on parlât de banqueroute : trop séduit par l'attrait de la nouveauté, il s'attacha au fameux système de Law. On sait de quels revers funestes fut suivi l'enchantement général que les premiers résultats avaient produit. Heureux les Français, si leurs fortunes seules y avaient péri ! mais les mœurs

furent corrompues, le caractère national fut altéré, et cette plaie n'a pu être fermée que par les préliminaires terribles d'une régénération entière.

L'Eglise était divisée en deux partis irréconciliables: le Régent se moqua de ces controverses théologiques; et aidé de l'esprit souple et délié de Dubois, il fit cesser une calamité qui avait empoisonné les derniers jours de Louis XIV. La fameuse bulle fut enregistrée, le cardinal de Noailles rétracta son appel, et la paix fut presque entièrement rétablie.

Jamais la fermentation des cours n'avait été plus grande que pendant la régence; cependant, quoiqu'une fausse politique eût entraîné le duc d'Orléans dans une alliance avec l'ennemi naturel de la France, contre Philippe V, prince de son sang, il parvint à assurer la tranquillité de l'état au dehors. Il ne desirait pas avec moins d'ardeur celle du dedans. Mais, avec tout l'esprit possible, avec les talens les plus distingués, il fut toujours incapable de bien gouverner. Trop attaché à ses plaisirs, il ne mit point dans les affaires cette suite qui seule en assure le succès. Pouvant être l'idole des Français, il excita le mécontentement général, par son mépris pour toute bienséance, par sa facilité coupable à laisser le trésor public au pillage, et surtout par la faiblesse avec laquelle il se laissa dominer par le cardinal Dubois

qu'il méprisait, mais dont la bassesse, l'activité et la souplesse lui étaient devenues de plus en plus nécessaires. Non content de l'avoir fait passer par toutes les dignités du ministère et de l'église, il mit le comble à sa honte en le faisant déclarer premier ministre. Heureusement la France fut bientôt délivrée de cet opprobre. Dubois mourut. Le roi venait d'entrer dans sa majorité. Le Régent reprit la place de premier ministre, mais il ne lui fut pas aussi facile de reprendre l'habitude du travail. La continuité des excès dans sa vie privée, l'avait blasé même sur les délassemens qu'il trouvait dans ses honteuses jouissances; il avait tout usé jusqu'à la débauche; les ressorts de son ame s'étaient affaissés. Il ne comportait plus une application forte et continue; il abandonna les affaires au secrétaire d'état, ne cessa de se livrer à ses vieilles habitudes, méprisa les avis des médecins, et fut enlevé subitement par une attaque d'apoplexie, le 25 décembre 1723, dans la cinquantième année de son âge.

Ainsi périt cet homme qui, *né pour tous les emplois, avait tous les talens*, dit Voltaire:

> Ceux d'un chef, d'un soldat, d'un citoyen, d'un maître,
>
> HENRIADE.

et qui pourtant ne tint les rênes de l'état, que pour le malheur de la France. Il n'emporta les

regrets de personne, parce que ses vices insultant à l'honnêteté publique, soulevèrent contre lui tous les gens de bien, et excitèrent le mépris même de ceux qui ne le sont pas; parce que jamais il ne parut animé d'un véritable amour du bien public, parce qu'enfin il n'appartient qu'à la vertu de laisser dans le cœur des hommes ces souvenirs que rien ne peut effacer.

L. G. T.

PHOCION.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

PHOCION.

On peut placer la naissance de Phocion environ 400 ans avant l'ère vulgaire. Cette époque est celle de la mort de Socrate. Phocion semblait né pour donner à la doctrine de ce philosophe la sanction d'un grand exemple. Sa famille était obscure: il dut à lui seul son illustration. Disciple de Platon et de Xénocrate, il puisa dans les leçons de l'Académie, avec les talens nécessaires à l'homme public, l'amour de la vertu, le dévouement à la patrie, des mœurs austères, un sens droit et une force d'ame supérieure à la bonne comme à la mauvaise fortune. Des écoles que Socrate avait formées, Phocion passa à l'armée de Chabrias. Il reçut de lui les premières leçons de l'art de la guerre, et à son tour il lui enseigna l'art plus difficile de se commander à soi-même et de vaincre ses faiblesses. A la bataille de Naxos, Chabrias confia à son élève le commandement de l'aile gauche qui décida la victoire.

Athènes n'avait plus alors de ces citoyens à la fois hommes d'état dans la place publique, et capitaines à la tête des armées: la guerre et la politique y formaient deux professions séparées. Phocion, persuadé que réunir les talens, c'était multiplier les forces de l'état, fit revivre l'ancien usage, celui qu'avaient suivi Thémistocle, Aristide

et Périclès ; et le successeur de Chabrias fut en même temps le rival de Démosthènes qui l'appelait *la hache de ses discours*. Son éloquence était simple et solide, pleine de force et de sens, et d'une brièveté sententieuse. On lui demanda, dans l'assemblée du peuple, quel était le sujet de la rêverie où il paraissait plongé : *Je songe*, répondit-il, *si je ne puis rien retrancher de ce que j'ai à dire aux Athéniens*. Phocion, uniquement occupé des intérêts de la république, cherchait le bien avec candeur et le conseillait avec courage. Loin de flatter les passions de la multitude et d'applaudir à ses caprices, il lui reprochait sans cesse ses vices, tantôt avec force, tantôt avec une raillerie fine et piquante. *Le peuple te tuera quelque jour, s'il entre dans sa fureur*, lui représentait Démosthènes ; *et toi*, lui répondit Phocion, *s'il entre en son bon sens. Les Athéniens peuvent me forcer à exécuter des ordres que je n'approuve pas, mais ils ne sauraient me contraindre à dire ce que je ne dois pas dire.* Celui que ne pouvaient ébranler les cris de la multitude devait être peu flatté de son approbation : Phocion, étonné de s'entendre applaudir un jour, demandait à ses amis *s'il ne lui était pas échappé quelque sottise*. « Je m'émerveille, observe « Plutarque, qu'un homme si âpre et si sévère, ait « obtenu le surnom de *bon*. Il est vrai qu'il ne fit « jamais mal ni déplaisir à citoyen quelconque : « loin de là, s'il était rude et aigre à tous ceux qui

« flattaient ou corrompaient le peuple, il se mon-
« trait, en toute autre chose, doux et gracieux,
« courtois et humain à tout le monde. »

En se rendant digne de tous les emplois, Phocion n'en brigua jamais un seul. On le nomma 45 fois capitaine-général, sans qu'il l'eût sollicité, et presque toujours en son absence. Il gagna une bataille considérable sur les Macédoniens, chassa Philippe de l'Hellespont, dégagea Mégare qu'il attacha aux Athéniens, et défit Micion qui ravageait l'Attique. En marchant sous les ordres de ce nouvel Aristide, les Athéniens semblaient retrouver leur ancienne vertu. Aussi simple à la tête des troupes que dans ses foyers, Phocion remplissait les devoirs du capitaine, et partageait les fatigues du soldat. Dans l'âge le plus avancé (il commanda les armées à plus de 80 ans) comme dans sa jeunesse, il allait nuds pieds et sans manteau, à moins qu'il ne fît un froid excessif; aussi disait-on proverbialement : *Phocion vêtu, signe d'un grand hiver.*

La vie de cet illustre citoyen présente une circonstance remarquable : aussi heureux qu'habile à la guerre, il savait qu'en l'appelant à la tête de l'armée, *elle soumettait à son autorité ceux qui lui commandaient pendant la paix;* et cependant il conseilla toujours la paix. Non-seulement il regardait celle-ci comme le but de tout gouvernement sage, et par cette raison, il se félicitait, à la

fin de sa glorieuse carrière, *de ce que, sous son commandement, les Athéniens avaient été enterrés en leurs paternelles sépultures;* mais, en voyant les républiques de la Grèce corrompues par le luxe, divisées par la jalousie et par la haine, épuisées par des guerres récentes et implacables, il pensait que la paix pouvait seule garantir leur liberté. Ce fut là le motif de sa constante opposition aux mesures violentes que Démosthènes fit adopter contre Philippe. Le judicieux Polybe reproche à ce fameux orateur son emportement téméraire, et vante avec raison le sens admirable, la prévoyante politique de Phocion. *Athéniens*, disait celui-ci, *faites en sorte d'être les plus forts, ou sachez gagner l'amitié de ceux qui le sont. Il ne s'agit pas de savoir où on donnera la bataille, mais bien si l'on peut remporter la victoire. Je vous conseillerai la guerre quand je verrai les jeunes gens disposés à obéir et à ne pas abandonner leurs rangs; les riches contribuer volontairement aux besoins de l'état; les orateurs ne pas piller le public.* On ne l'écouta point, et la bataille de Chéronée si fatale à la Grèce, la ruine de Thèbes, l'humiliation d'Athènes après la guerre Lamiaque, furent les tristes fruits des conseils qu'il avait combattus, et justifièrent ses prédictions. N'ayant pu prévenir les désastres publics, il s'appliqua à y porter remède. L'estime et la confiance qu'inspiraient ses vertus lui en fournirent les moyens, et son inter-

vention auprès de Philippe et d'Alexandre, en modérant l'orgueil de la victoire, améliora le sort des vaincus. Pour assurer le repos de la Grèce, et occuper loin d'elle ces deux ennemis de sa liberté, il leur conseilla de tourner leurs armes contre les Perses. Il fut d'abord moins heureux auprès d'Antipater, l'un des successeurs d'Alexandre: Athènes vit son gouvernement changé, ses citoyens bannis, et une garnison placée dans Munichie. Mais l'influence que Phocion conserva dans les affaires adoucit insensiblement la sévérité de ces mesures. Le peuple, soumis à une aristocratie modérée, jouit du repos, et, en perdant son indépendance, garda presque tous les avantages de la liberté. Après la mort d'Antipater, la rivalité de Cassandre et de Polysperchon produisit de nouveaux troubles. Celui-ci voulait s'attacher les villes de la Grèce: il feignit de leur rendre la liberté, rétablit à Athènes le gouvernement populaire, trompa par ses artifices la prudence de Phocion et le fit accuser de trahison. Ce respectable vieillard fut traduit, chargé de fers, devant une assemblée que ses ennemis avaient composée de la plus vile populace. On osa proposer de lui faire donner la torture, et on prononça l'arrêt de sa mort, sans daigner entendre sa défense. Seul tranquille, au milieu du tumulte et des clameurs, il se rendit à sa prison avec une contenance aussi assurée que s'il fût allé se mettre à la tête de l'armée, et, en buvant la ciguë, il

manda à son fils *de ne jamais se souvenir de l'injustice des Athéniens.* — Phocion avait conservé, dans Athènes corrompue, les mœurs simples et frugales de l'ancienne Lacédémone. Né avec une fortune très-médiocre, sa pauvreté lui était chère; il savait n'y attacher ni honte ni vanité. Il regardait les richesses comme un fardeau incommode pour le sage qui sait s'en passer, et comme un écueil pour la vertu qui n'est pas parvenue à les mépriser : aussi n'accepta-t-il jamais les présens que voulurent lui faire les souverains dont il était l'ami: *Ils m'estiment*, disait-il à leurs envoyés, qui le trouvaient tirant de l'eau de son puits, tandis que sa femme pétrissait le pain du ménage, *eh bien, qu'ils me laissent donc être vertueux.* Opposait-on à ses refus l'intérêt de ses enfans, il répondait: *Si mes enfans me ressemblent, le champ qui me nourrit suffira pour les nourrir; si non, je ne veux point, en leur laissant des richesses, entretenir et augmenter leur luxe et leurs désordres.*

Les Athéniens ne tardèrent pas à reconnaître leur déplorable égarement. Ils allèrent chercher à Mégare les cendres de Phocion à qui ses ennemis avaient fait refuser les honneurs de la sépulture dans l'Attique; on lui éleva un tombeau et une statue aux dépens du public, et on punit du dernier supplice ses infâmes accusateurs. — On place la mort de Phocion environ 317 ans avant J. C.

F.

PIC DE LA MIRANDOLE.

C. del.t Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

PIC DE LA MIRANDOLE.

Jean Pic, comte de la Mirandole et de Concordia, né le 24 février 1463, fut un prodige prématuré de mémoire, de travail et d'érudition. Il lui suffisait d'entendre lire trois fois deux ou trois longues pages d'un livre pour en répéter les mots, d'abord dans l'ordre naturel, ensuite dans l'ordre inverse. A 10 ans, il étudiait le droit et le commentait à mesure. A 18 ans, il savait vingt-deux langues: Voltaire soupçonne qu'il les savait mal. A 24 ans, il soutint à Rome des thèses sur tous les objets de science sans exception, *de omni re scibili*. Elles portaient en tête 1400 propositions de dialectique, de théologie, de mathématiques, de magie, de cabale et de physique, sur lesquelles il offrit de disputer. Son mérite et plus encore son succès lui suscitèrent des envieux qui l'accusèrent d'hérésie. Le pape Innocent VIII fit examiner ses thèses, et censura 13 propositions. Pic se défendit avec d'autant plus de chaleur qu'on l'attaquait sur des points de croyance religieuse, et qu'il était rempli de foi. Alexandre VI, qui sûrement n'attachait point à ces choses là même importance que lui, lui envoya un bref d'absolution. L'un des Docteurs, chargés d'examiner la doctrine de Pic, s'emportait fort au mot de *Cabale*. *Mais enfin*, lui dit le jeune Prince, *qu'entendez-vous par Cabale? — Belle question!*

répondit le Docteur, *ne sait-on pas que c'est le nom d'un hérétique qui a écrit contre J. C., et que ses sectateurs en ont retenu le nom de* CABALISTES?

Le prodigieux savoir de Pic, dans un âge si peu avancé, parut une chose surnaturelle : on crut ne pouvoir mieux l'expliquer qu'en accusant ce prince de magie. Il avait la faiblesse d'y croire lui-même. Seulement il regardait la magie comme une œuvre du Démon, et la pratique lui en paraissait condamnable. Selon lui, la magie n'était point fondée sur la vérité, parce qu'elle dépend des puissances ennemies de la vérité. Il pensait aussi que les paroles sont efficaces en magie, parce que Dieu s'est servi de la parole pour arranger le monde. Il écrivit contre l'astrologie judiciaire en usage de son temps; mais il en admettait une, savoir l'ancienne, qui, à son avis, était bonne et véritable. Il renonça à ses biens patrimoniaux pour mieux se livrer à l'étude, et s'enferma dans un palais à Florence, où il mourut à l'âge de 31 ans, le 17 novembre 1494, le même jour que Charles VIII, roi de France, fit son entrée dans cette ville. On lui fit une épitaphe en deux vers latins, dont le sens est fort noble et peut être rendu ainsi : *Cy gît Pic de la Mirandole : l'univers sait le reste.* « L'histoire du prince de la Mirandole, dit « Voltaire, n'est que celle d'un écolier plein de « génie, parcourant une vaste carrière d'erreurs, et « guidé en aveugle par des maîtres aveugles. »

A.

B. PICART.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

B Picart del.t *Landon direx.t*

BERNARD PICART.

Bernard Picart fut un dessinateur habile, et grava également bien à la pointe et au burin. Il eut pour père Etienne Picart, dit Picart le Romain, l'un des plus anciens membres de l'Académie de peinture, et assez bon graveur. Bernard naquit à Paris, en 1663. Les progrès qu'il fit sous la direction de son père furent très-rapides. Il reçut de Sébastien Leclerc des leçons de perspective et d'architecture ; et les plus célèbres peintres du temps se plurent à l'aider de leurs conseils. Sa réputation était établie en France par un grand nombre de bons ouvrages, lorsqu'en 1710, il prit le parti d'aller avec son père s'établir à Amsterdam.

Ce fut alors que le talent de cet artiste sembla rétrograder. Pour plaire aux amateurs hollandais, qui estiment avant tout un fini précieux, il altéra sa manière spirituelle, et tomba dans la froideur. Aussi les connaisseurs font-ils une distinction entre les estampes qu'il avait publiées à Paris, et celles qu'il mit au jour, lorsqu'il fut retiré en Hollande. Quoique plusieurs de ces dernières ayent du mérite, elles ne peuvent être comptées parmi les titres de Bernard Picart à la célébrité, et elles n'ont été utiles qu'à sa fortune.

Ce graveur ne posséda jamais un goût bien pur. Antoine Coypel paraît être l'artiste qu'il se proposa pour modèle; et ses compositions, comme celles de ce maître, sont trop souvent gâtées par l'afféterie et par des expressions exagérées.

Bernard Picart imitait avec beaucoup d'adresse les différentes manières des graveurs estimés On cite plusieurs estampes dans lesquelles il contrefit Rembrandt, au point de tromper les yeux les plus exercés. Un recueil de cette espèce que Picart avait composé, et auquel il donnait le nom d'*impostures innocentes*, fut publié après sa mort.

Cet artiste était très-laborieux, et, quoiqu'il ait fait un grand nombre de dessins terminés, son œuvre de gravures ne renferme pas moins de 1,300 pièces. On cite ses Epithalames, deux estampes d'après la galerie du Luxembourg, plusieurs morceaux d'après le Poussin, le Sueur, le Carache, etc., et surtout un Massacre des Innocens, de sa composition, qui est sa pièce capitale. Les qualités de son cœur et son esprit lui acquirent des amis respectables. Il mourut à Amsterdam, en 1733, à l'âge de 70 ans.

L.

PICCINI.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

C. del.t Landon direx.t

PICCINI.

Nicolas Piccini naquit à Bari, dans le royaume de Naples en 1728, et montra dès sa plus tendre enfance un goût décidé pour la musique. Son génie le dominait, il ne pouvait voir un clavecin sans tressaillir, et cependant, son père, qui était lui-même musicien, s'obstinait à le détourner d'une carrière où il devait acquérir tant de gloire. Le jeune Piccini étudiait pour entrer dans l'état ecclésiastique, lorsque son père le conduisit un jour chez l'évêque de Bari. Se croyant seul, il s'amusa sur le clavecin du prélat. Celui-ci l'entendit de l'appartement voisin, et se plut à lui faire répéter plusieurs airs. La justesse et la précision du chant et de l'accompagnement le surprirent tellement, qu'il fit entrer sur-le-champ le jeune homme au conservatoire de S.-Onofrio, à la tête duquel était alors le fameux Leo. Cette époque est brillante dans l'histoire de la musique italienne, pendant le dix-septième siècle; elle avait dû beaucoup, sans doute, aux travaux desGasparini, des Franceschini, des Draghi, des Giov. Legrenzi, des Pollarolo, des Foggia, des Nicolo Fonte, des Colonna; mais il était réservé à Leonard Leo de lui donner cette richesse d'harmonie, cette élévation intéressante et cette touchante majesté qui font le caractère principal de son style. Ce fut de ce maître, célèbre par le goût, l'expression, la grace, le naturel, et sur-tout par la pro-

fonde connaissance de son art, que Piccini reçut les premières leçons. Il ne jouit pas long-temps de ce rare bonheur, Leo mourut subitement peu de temps après l'entrée de Piccini au Conservatoire; mais heureusement pour ce dernier, à Leo succéda un homme digne de le remplacer, le célèbre Durante, l'un des plus savans compositeurs dont l'Italie s'honore, et qui a eu l'avantage de former les Pergolese, les Sacchini, les Terradeglias, les Guglielmi et les Trajetta. Durante eut bientôt distingué Piccini au milieu de ses camarades: il le prit dans une affection particulière, et se plût à lui révéler les secrets de son art. Après douze ans d'études, Piccini sortit, en 1754, du Conservatoire, sachant tout ce qu'il est permis de savoir en musique, et plein d'un feu, d'une chaleur d'imagination, qui peut-être jusqu'alors n'avait point eu d'exemple. Le théâtre pouvait seul le faire arriver à une réputation prompte et brillante; ce fût pour celui des Florentins, à Naples, qu'il composa d'abord. Il débuta dans la carrière par l'opéra intitulé *Le Donne Dispettose*. Niccolo Logroscino régnait alors sur la scène, et jouissait seul d'une grande réputation dans le genre comique; tous ses partisans formèrent contre Piccini une cabale si puissante, que sans la fermeté du prince de Vintimille, son protecteur, l'opéra n'eût pas été donné. Il fut applaudi avec transport, et Piccini, encouragé par ce premier succès, se livra tout entier aux compositions dramatiques: *le Gelosie*, où se trouve le charmant duo

Vado à vota la rota, *Il curioso del suo proprio danno;* enfin *Zenobie*, qu'il composa en 1756 pour le grand théâtre de Naples, furent accueillis par des applaudissemens unanimes. Après les belles compositions de Vinci, de Leo, de Hasse, de Buranello, les connaisseurs étaient enchantés de trouver dans un jeune homme, avec le même savoir, le même ordre et la même sagesse, une vigueur, une variété, une grace nouvelle, et surtout un style brillant et animé; enfin, l'assemblage si rare de toutes les qualités que peuvent donner la nature et l'art réunis au plus haut degré.

La réputation de Piccini était assurée. Les grands théâtres d'Italie lui demandaient à l'envi de faire leur fortune en composant pour eux. Rome eut la préférence; ce fut dans cette ville qu'il fit jouer *l'Alessandre nell' Indie*, dans lequel on trouve cette admirable ouverture qui fait encore les délices des amis de la bonne musique. Mais, de tous ses ouvrages, celui qui excita dans Rome une admiration portée jusqu'au fanatisme fut la fameuse *Cecchina* ou la *Bonne Fille;* le plus parfait peut-être de tous les opéras bouffons; celui du moins où l'on trouve réuni la vérité de couleur, l'originalité des motifs, et sur-tout la variété de style. Chaque air, chaque morceau, est un vrai chef-d'œuvre dans son genre, et l'ensemble est lié avec tant d'art, qu'aucune partie ne peut en être détachée ou déplacée sans que l'ouvrage y perde.

Il serait trop long de donner ici seulement le

titre des opéras italiens de Piccini ; sa fécondité fut égale à son talent. Il eut le rare avantage de produire beaucoup et de produire toujours d'excellentes choses, il semblait se multiplier lui-même ; Rome, Venise, Turin, Naples, Bologne, Modene, toute l'Italie l'applaudissait en même temps. Enfin il composa, dans l'espace de vingt-cinq années, cent-trente-trois ouvrages dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre, et dont il n'y en a aucun qui ne renferme quelques morceaux capables seuls de faire la réputation d'un compositeur.

Piccini, autant admiré par les étrangers que par ses compatriotes, était vivement desiré dans toutes les capitales de l'Europe. Paris eut le bonheur de le posséder ; des amateurs français l'y attirèrent en lui assurant de brillans avantages, et Piccini sacrifia les douceurs et le beau climat de sa patrie à l'espoir de faire un heureux sort à sa nombreuse famille. Ses premiers ouvrages lui suscitèrent des ennemis acharnés, et lui valurent des éloges peut-être exagérés. Les amateurs se partagèrent entre Gluck et lui. On sait avec quel acharnement les deux partis soutinrent leur opinion. A la tête des partisans du compositeur allemand, on distinguait l'abbé Arnaud, surnommé *le grand pontife des gluckistes* : Marmontel était le chef des *piccinistes*. Cette guerre fut toute en épigrammes. Mais ce qu'elle eut de plus fâcheux pour Piccini, c'est qu'elle lui suscita des tracasseries impardonnables On le critiqua de la manière la plus odieuse, on

lui fit haïr enfin le séjour de la France. Il résolut de retourner dans son pays. C'était à l'époque de la révolution ; il passait à Naples pour en avoir adopté les principes, il fut persécuté, et se vit contraint de revenir à Paris. Les inquiétudes que ses différens voyages lui avaient fait éprouver dérangèrent sa santé. Après avoir prodigieusement travaillé, sa fortune était loin d'être brillante ; ses peines morales augmentèrent ses maux physiques ; infirme et presque toujours malade il ne tarda pas à succomber à ses chagrins, et mourut à Passy le 7 mai 1800, à l'âge de soixante-douze ans, laissant une famille et des amis inconsolables de sa perte.

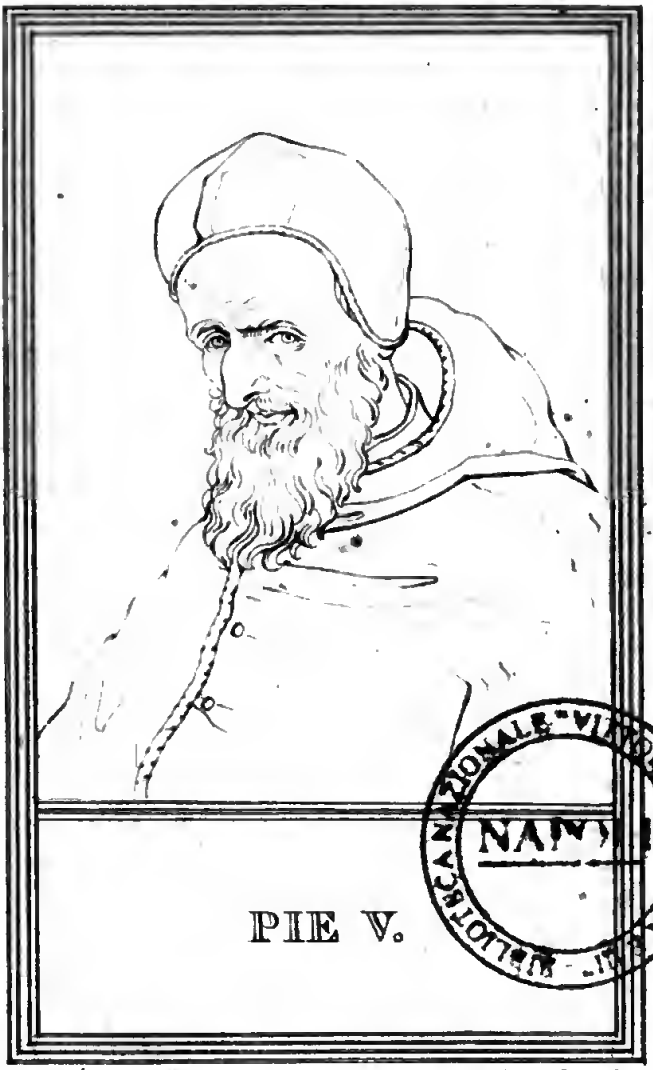
Presque aussi fécond à Paris qu'en Italie, Piccini a enrichi le répertoire français d'un grand nombre d'opéras. *Roland*, qui fut un de ses premiers ouvrages, serait son chef-d'œuvre s'il n'avait pas fait *Didon*. La cavatine d'Angélique ; le récit de Médor ; l'air *Je renonce à ce que j'aime ;* la belle scène de *Roland*, suivie de l'air *Tu sais ce que j'ai fait pour elle ;* le duo de Roland et d'Angélique ; enfin cet air terrible, *Que me veux-tu, monstre effroyable*, seront toujours entendus avec transport par ceux qui sont digne d'entendre la musique. Une expression pure distingue *Iphigénie en Tauride*. *Atys* charme par le naturel du style, par la grace de la mélodie ; mais *Didon* enlève tous les suffrages. Cette belle composition, le chef-d'œuvre de Piccini, a prouvé à ses détracteurs qu'ils étaient injustes lorsqu'ils lui refusaient le talent de

peindre les sentimens profonds et les passions fortes. On dirait qu'il n'a fait Didon que pour confondre ses ennemis, et se montrer le rival de Gluck dans les parties où ce grand-maître excelle.

Piccini ne travailla point seulement pour le grand opéra, son génie souple et facile savait se prêter à tous les tons. Il a composé pour l'Opéra-Comique plusieurs pièces charmantes, *Lucette*, *le Faux Lord*, *le Dormeur Eveillé*, *le Mensonge officieux*, sont pleins de jolis airs et de détails enchanteurs.

On reconnaît dans toutes les productions de Piccini une variété prodigieuse, et sur-tout une grande richesse d'invention. Sa mélodie est en général aussi facile que savante, aussi douce qu'expressive. Son chant n'est jamais déparé par l'affectation et le pédantisme; simple et pur, il est analogue au sujet et à la situation, et a toujours l'air d'être composé sur les paroles au lieu d'être ajusté sur les accompagnemens.

Ph. L. R.



PIE V.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE" - NAPOLI

Sériceus fecit. *Landon direx.t*

PIE V.

Pie V, Michel Ghisleri, fils d'un sénateur de Milan, naquit en 1504. Animé d'un zèle ardent pour la foi chrétienne, il fit une étude profonde de l'histoire sainte et des dogmes de l'église, et se fit religieux de l'ordre de S.-Dominique, mais le bruit de son mérite et de sa vertu parvinrent jusqu'au pied du saint-siége. Bientôt il fut nommé évêque de Sutri, par le pape Paul IV; puis cardinal en 1557; et enfin inquisiteur de la foi dans le Milanais et la Lombardie, d'où la sévérité qu'il mit dans l'exercice de sa charge l'obligea de se retirer. Il fut envoyé à Venise, où son zèle eut encore de nouveaux obstacles à surmonter. Pie IV, successeur de Paul, ajouta à ses autres dignités l'évêché de Mondovi. A la mort de ce pape, l'ambassadeur d'Espagne, voyant dans les créatures de Pie IV des ennemis acharnés de son roi, s'efforça de faire nommer Ghisleri, dont on admirait la grandeur d'ame, l'intégrité et le désintéressement.

Quoi que l'on connût sa fermeté inflexible et sa franchise extrême, qualités fort opposées à la politique raffinée de la cour de Rome, les cardinaux, de concert, se rendirent à sa cellule, d'où ils l'enlevèrent et le portèrent sur l'autel pour l'adorer, le 6 janvier 1567. Toute l'église approuva ce choix, dont les Romains témoignèrent peu de joie; ils craignaient l'austérité du nouveau pontife. Il vécut comme un saint, plein

de zèle pour la religion et la discipline ecclésiastique, ennemi déclaré des vices, inexorable envers les personnes scandaleuses, et défenseur ardent de l'autorité pontificale. Il en donna la preuve en 1563, en ordonnant que la bulle *in cœna Domini* serait publiée dans toute l'église.

Soliman, après avoir pris *Rhodes* sur les chevaliers de S.-Jean-de-Jérusalem, voulait encore les chasser de Malte et de la Goulette. Le pape, l'empereur et le roi d'Espagne Philippe II, joignirent leurs forces pour s'opposer à ses desseins. Les deux armées navales se rencontrèrent en 1571 dans le golfe de Lépante, où les turcs furent battus par la flotte des princes chrétiens confédérés. On dut principalement ce succès au pape, qui s'était épuisé en dépenses et en fatigues pour procurer cet armement, et qui envoya encore à Malte des sommes considérables pour le rétablissement des fortifications.

Pie V mourut six mois après, de la pierre, âgé de 68 ans il avait été cinq ans souverain-pontife. On fit à Constantinople, pendant trois jours, des réjouissances publiques à l'occasion de sa mort.

On reproche à Pie V sa bulle contre la reine Elisabeth, celle en faveur de l'inquisition, et sa trop grande rigueur envers les hérétiques. Ce pape a été canonisé en 1712, par Clément XI.

PIE VI.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Mochetti sc. *Landon direx.t*

PIE VI.

Jean-Ange Braschi né à Césène, petite ville de l'état ecclésiastique, le 27 décembre 1717, mérita l'affection de Benoit XIV, qui le fit trésorier de la chambre apostolique. Parvenu au cardinalat sous Ganganelli, il devint, bientôt après, son successeur. Il prit à son avénement le nom de *Pie VI*, et justifia l'adage : *Semper sub sextis perdita Roma fuit.* Les premiers actes de l'autorité du nouveau pape furent de distribuer des aumônes, et de supprimer pour 40 mille écus romains de pensions onéreuses au trésor public. Braschi, jaloux d'étendre les progrès du commerce, fit réparer le port d'Ancône, et construire le fanal qui y manquait. Le dessèchement des marais Pontins fut aussi l'objet de ses soins; chaque année il visitait les travaux, et se plaisait à les animer par sa présence. Le monde chrétien était touché de ses vertus, et d'illustres étrangers avaient célébré son accueil. On le vit déployer de grands talens dans les affaires les plus difficiles. Sa modération se développa sur-tout dans celles de Toscane. Pie VI réclama pour ses ambassadeurs les mêmes droits qu'obtenaient ceux des autres souverains, et en temporisant, parvint à empêcher à cet égard toute innovation. Les mêmes ménagemens n'eurent pas les mêmes succès anprès de Joseph II, qui enleva les ordres monastiques à la juridiction papale.

Pie VI ne se fiant pas à de froides négociations, prit le parti d'aller lui-même à Vienne conférer sur ses propres intérêts avec le chef de l'empire. Il paraît que son voyage eut tout l'effet qu'il en pouvait desirer. Joseph parut dans la suite moins ardent dans l'exécution de ses desseins. De retour à Rome, d'autres différends avec la cour de Naples, le duc de Modène et la république de Venise, vinrent occuper le saint-siége. Ils eussent peut-être entraîné une rupture si la révolution française n'était venue les éteindre en faisant redouter son influence à toutes les puissances. Pie VI, écrivait le cardinal de Bernis au commencement des troubles, a le cœur français. Cependant cette affection ne lui fit point approuver les décrets relatifs à la nouvelle constitution du clergé. Il déclara schismatiques tous ceux qui les reconnaissaient. Ces mêmes décrets ayant amené en 1792, la déportation d'un grand nombre de prêtres, Pie VI les accueillit et les distribua dans les maisons religieuses d'Italie. Les armées françaises couvrirent bientôt ces contrées, et la cour de Rome paraissait favoriser leurs succès, lorsque Bonaparte, qui maîtrisait la victoire par son génie, reçut ordre du directoire d'entrer sur le territoire ecclésiastique, et en 1796, s'empara d'Urbin, de Bologne, de Ferrare et d'Ancône. Mais ce guerrier arrêtant le pillage et la dévastation, respectant le culte dans lequel il était né, écrivit au gouvernement une lettre noble et touchante sur le sort du chef de l'Eglise, et l'on a toujours conservé en Italie le souvenir des

égards qu'il lui montra. Le fruit de cette modération et des voies de conciliation qu'il ouvrit alors, fut la paix de Tolentino : elle coûta au pontife 31 millions, et plusieurs chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture, dont la France s'enrichit. On se rappelle que l'assassinat de Basseville, resté impuni, avait laissé le germe des ressentimens dans le gouvernement français. Il éclata lorsque le général Duphot se trouvant à Rome, voulut dissiper un attroupement par sa présence, et fut tué, le 28 décembre 1797. L'ambassadeur de France fut en danger, et forcé de se retirer à Florence. Cet outrage fait au gouvernement français, et le meurtre de Duphot, donnèrent lieu à des demandes pressantes de réparation, et bientôt l'armée française, qui était aux portes de Rome, s'empara de cette ville et de la personne du pape. Celui-ci, conduit d'abord à Sienne, puis dans une chartreuse près Florence, fut enfin transféré dans l'intérieur de la France. Il n'y avait que quelques heures qu'il était à Briançon, lorsqu'un peuple immense rassemblé sous ses fenêtres demanda à le voir. Les menaces, les injures se mêlaient aux cris de la foule. Dans cette circonstance, le pontife hésita quelque temps à paraître, puis prenant son parti, et s'avançant lentement, appuyé sur deux prêtres, il se montra à la multitude; son aspect pénétra tous les cœurs d'attendrissement, et ceux même qui étaient venus pour l'outrager, se prosternèrent à ses pieds. A Gap, à Grenoble, à Voiron, il fut accueilli avec le même empressement.

Il avait alors quatre-vingt-deux ans, et déployait un courage supérieur à son infortune et à la fatigue d'un si long voyage; mais à peine fut-il arrivé à Valence, où le gouvernement avait fixé son séjour, qu'il y mourut le 29 août 1798, après une maladie de onze jours. Il avait gouverné l'Eglise près de vingt-cinq ans.

Pie VI avait une figure noble et heureuse, une taille élevée, et moins d'esprit que de pénétration. Il était laborieux, et de mœurs sévères.

Y.

PIERRE L'HERMITE

N pinx.t

Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE - VITTORIO EMANUELE III - NAPOLI

PIERRE L'HERMITE.

Jamais l'ardeur pour le pélerinage de Jérusalem et des saints lieux n'avait été plus vive parmi les chrétiens d'occident que vers le milieu du onzième siècle, lorsque les Turcs se rendirent maîtres de cette ville. Ces conquérans féroces, non contens de forcer les pélerins et les chrétiens habitans du pays à acheter par des tributs la permission de satisfaire leur dévotion, les accablaient de vexations et de mauvais traitemens; le patriarche lui-même n'était point à l'abri de leurs outrages, quand un gentilhomme des environs d'Amiens, nommé Pierre l'Hermite, qui dans sa jeunesse avait porté les armes, et que la piété avait conduit dans un hermitage, et de là au saint sépulcre, touché des malheurs dont il était témoin, et des maux qu'il avait éprouvés lui-même, forma le projet de délivrer la Terre-Sainte, et d'en chasser les Infidèles.

Convaincu qu'il n'y avait rien à attendre des empereurs de Constantinople, il crut possible d'armer l'Europe entière pour l'exécution de cette entreprise. Plein de cette idée, en débarquant en Italie, en 1093, il s'empressa de remettre au pape Urbain II des lettres dans lesquelles le patriarche de Jérusalem cherchait à émouvoir sa compassion, par le détail des barbaries et des profanations des Turcs. Pierre y joignit le tableau de ce qu'il avait vu; il exposa son plan, et les observations qu'il

avait faites pour en faciliter l'exécution. Il avait reconnu les chemins les plus sûrs, les ports les plus commodes, les villes les moins fortifiées : il avait évalué les forces des Turcs et les secours qu'on pouvait tirer des chrétiens de Syrie. Pierre était d'une petite taille et d'une figure commune et même basse, mais il parlait avec facilité, et ses yeux et son langage étaient pleins de feu. Frappé de ses discours et de son projet, dont le fameux Grégoire VII avait eu l'idée, le pape applaudit à son zèle, et l'engagea à parcourir les royaumes de la chrétienté, pour exciter les princes et les peuples à s'armer pour la délivrance de la Terre-Sainte. Les pieds nus, grossièrement vêtu, observant une abstinence rigoureuse, l'Hermite parcourut, en moins d'un an, presque toute l'Europe, portant un lourd crucifix, et distribuant aux pauvres les aumônes qu'il recevait. Il prêchait dans les églises, dans les rues, sur les grands chemins ; il entrait avec la même confiance dans les chaumières et dans les châteaux, exhortant la foule qui s'amassait autour de lui à faire pénitence, et à prendre les armes pour recouvrer le tombeau du Sauveur, et par-tout enflammant les grands comme le peuple de l'ardeur dont il était embrasé lui-même.

Le pape, instruit du succès de ses prédications, convoqua en 1095 un concile à Plaisance. Des ambassadeurs de l'empereur de Constantinople y exposèrent les dangers qui menaçaient leur patrie, qu'un bras de mer étroit protégeait seul contre les

incursions des Turcs, ces ennemis communs de tous les chrétiens. Urbain leur promit des secours, et convoqua pour l'automne de la même année un second concile à Clermont en Auvergne. Outre un grand nombre de prélats, une foule de princes et de seigneurs français s'y rendit. Pierre l'Hermite y parut dans la grande place, et il fit avec son éloquence accoutumée le tableau des malheurs qui accablaient la Terre-Sainte. Après lui, du haut d'un échafaud élevé, le pape, dans un discours touchant, exhorta les fidèles à s'armer pour marcher au secours de leurs frères d'orient, et pour reconquérir sur les mahométans les lieux saints qu'ils souillaient tous les jours par leurs profanations. *Dieu le veut, Dieu le veut,* s'écrièrent à-la-fois tous les auditeurs; et ils s'empressèrent à l'envi de recevoir de la main du pontife, ou de celle des prélats qui l'accompagnaient, une croix rouge qu'ils attachèrent sur leur épaule droite, comme un signe de leur dévouement pour la cause de la religion. Le jour du départ fut fixé au 15e jour d'août de l'année suivante 1096, et le rendez-vous donné dans les plaines de Constantinople. Telle fut l'origine de la première croisade.

Cependant l'époque fixée pour le départ paraissait trop éloignée pour le zèle des croisés, dont le nombre s'était considérablement accru depuis le retour des prélats dans leurs diocèses. Dès le printemps plus de soixante mille hommes, femmes et enfans, presque tous de la lie du peuple, s'at-

troupèrent en Lorraine autour de Pierre, et le proclamèrent leur général. Il accepta ce titre ; et conservant toujours le même genre de vie et son habit d'hermite, il dirigea leur marche vers le Danube et le long des rives de ce fleuve. Cette armée, ou plutôt ce rassemblement d'hommes qui reconnaissaient à peine un chef, était partagé en deux corps. Gautier de Saint-Sauveur, ou *Sans-Avoir*, gentilhomme français, était à la tête de l'avant-garde. Le pillage, les violences et les excès de tout genre auxquels elle se livra à son passage dans la Hongrie et dans la Bulgarie excitèrent la fureur des peuples à demi-sauvages de ces contrées. Ils prirent les armes, et employèrent la force et la ruse pour se venger, et pour s'opposer à la marche du corps d'armée que Pierre conduisait. Celui-ci se voyant attaqué, n'écouta que la vengeance, et fit détruire de fond en comble une ville qui se trouvait sur sa route ; mais le défaut de discipline et l'ignorance de ses soldats dans l'art de la guerre les rendaient aisés à vaincre ; les Hongrois et les Bulgares les harcelèrent et les poursuivirent sans relâche, et les massacraient sans pitié. Un tiers seulement échappa au carnage, et cette armée était réduite à vingt mille hommes lorsqu'elle arriva à Constantinople. Alexis Comnène Ier, qui en était alors empereur, reçut l'Hermite dans son palais, fit distribuer des vivres à ses troupes, et leur fournit les moyens de passer en Asie. Arrivé en présence de l'ennemi, Gautier chercha en vain à établir

quelque ordre parmi cette foule d'hommes indisciplinés ; il ne put y parveuir : une partie de ses soldats se souleva, et nomma un autre chef ; et forcé de livrer bataille, il périt avec le nouveau général et la plus grande partie de l'armée, sous les coups de Soliman, sultan de Nicée. Trois mille hommes seulement, échappés au carnage, se réfugièrent à Constantinople auprès de Pierre, qui y était resté, et se joignirent à l'armée de Godefroy de Bouillon et des autres croisés. Pierre passa avec elle dans la Terre-Sainte, en 1097. Les fatigues et la disette que les croisés éprouvèrent l'année suivante devant Antioche abattirent son courage, et il fut du nombre de ceux qui cherchèrent à abandonner l'armée. Arrêté dans sa fuite, il rougit de cette honteuse démarche, et fit en public le serment de ne jamais se séparer de cette armée, qui s'était formée à sa voix. Il fut depuis envoyé en ambassade auprès du lieutenant du calife, qui tenait les croisés assiégés dans Antioche, tandis qu'ils assiégeaient eux-mêmes la citadelle de cette ville. Il se distingua au siége de Jérusalem, en 1099, et soutint par ses exhortations le courage des croisés, que le manque d'eau réduisait à la dernière extrémité ; et après la prise de la ville, il y resta comme vicaire-général du nouveau patriarche, pendant que celui-ci accompagnait l'armée à la bataille d'Ascalon.

Les autres particularités de la vie de Pierre l'Hermite sont inconnues.

« Ceux, dit M. Moreau dans ses *Discours sur*
« *l'histoire de France*, ceux qui réfléchissent froi-
« dement sur les actions, et qui pour les juger
« se transportent au siècle qui les a produites, ceux-
« là ne font point de Pierre l'Hermite un fol en-
« thousiaste qui eût mérité d'être enfermé. Pour
« moi, j'avoue que son génie m'étonne, et que
« son courage me paraît approcher de celui qui
« fait les héros en tout genre. Seul, il avait
« enflammé toute l'Europe : il s'était fait suivre
« des peuples : il avait persuadé, entraîné les rois
« et les ministres ; à sa voix, les tyrans cessèrent
« d'infester leur patrie, et cette ardeur guerrière
« qui était le fléau de l'Europe esclave et malheu-
« reuse, il la porta en Asie, et la tourna contre
« des ennemis usurpateurs eux-mêmes. Ne va-
« lait-il pas mieux après tout combattre ces bri-
« gands d'Asie, que d'égorger, comme on le fai-
« sait alors, ses parens et ses compatriotes. Non,
« le solitaire d'Amiens ne fut point un insensé,
« et il mérite une place parmi les hommes juste-
« ment célèbres. »

M.

PIERRE Ier.

Houbraken pinx.t *Landon direx.t*

NATIONALE

PIERRE LE GRAND.

Pierre Alexiowitz était fils d'Alexis Michaëlowitz, czar de Moscovie, et lui succéda. Jaloux de tout voir et de tout connaître, il voulut passer par tous les grades militaires, et commença par être tambour; il parcourut l'Allemagne, s'arrêta en Hollande, apprit la construction des vaisseaux à Saardam, sous le nom de *maître Pierre*, garçon charpentier; fit un voyage en Angleterre; revint dans ses états soulevés par la princesse Sophia, subjugua les rebelles, et déclara la guerre aux Suédois qui le vainquirent souvent; il s'y attendait. « Ils nous battront longtemps, avait-il dit, « mais enfin nous apprendrons à les battre. » Il y parvint, et les défit complètement à Pultawa, en 1709. Charles XII prit la fuite, et Pierre conquit l'Ingrie et la Livonie, la Finlande et une partie de la Poméranie suédoise. Cependant, les Turcs rompent la trève qu'ils avaient faite avec le czar; il marche contre eux, et se trouve cerné sur les bords de la rivière de Pruth. La force et la ruse deviennent inutiles, la consternation est générale, et les Russes étaient perdus sans la présence d'esprit de Catherine qui, connaissant la cupidité du général ottoman Baltagi Méhémet, conçoit l'espoir de le séduire par de riches présens; elle y réussit: Pierre achève ce qu'elle a

commencé, sauve sa personne et ses troupes, les ramène dans leurs foyers, et part pour Copenhague. De là, il passa par Hambourg, Hanovre et Wolfembutel, traversa la Hollande; et, l'an 1717, il vint à Paris où sa réputation l'avait devancé. Comblé d'honneurs et de respects, il y vit tous les objets d'arts et de sciences dont il pouvait tirer parti pour l'agrandissement et la prospérité de son empire, c'était le but de ses voyages; et, parmi les monumens que lui offrit la capitale, il distingua le tombeau du cardinal de Richelieu, bien moins pour la beauté de l'ouvrage, que pour celui auquel il était consacré. « Grand ministre, « s'écria-t-il, que n'es tu né de mon temps! je « te donnerais la moitié de mon royaume pour « m'apprendre à gouverner l'autre. »

Respecté des Perses, des Turcs et des Tartares, ami des principales cours de l'Europe, Pierre conclut la paix avec le roi de Suède, augmenta sa marine, fortifia ses ports, en construisit sur la mer Noire, la Baltique et la mer Caspienne; établit, entre ces deux dernières, une communication facile par le Volga; creusa les superbes canaux de la Doga et de Zaairin; éleva des manufactures de toile, de laine et de soie; bâtit des arsenaux, une amirauté, des maisons de refuge, des hospices pour les pauvres et les vieillards; ouvrit des mines; embellit Moskow, Archangel, Voronesch; et Pétersbourg

dont il avait jeté les fondemens, Pétersbourg eut des logemens réguliers et de grands édifices, un jardin des plantes, et une bibliothéque royale, une académie et des colléges, des imprimeries et des manufactures, des fonderies et des chantiers de construction.

Guerres au dehors, troubles au dedans, rien ne retarda ces divers établissemens; et si jamais les Russes ont dû se glorifier d'être justes, c'est le jour où, d'une voix unanime, ils ont décerné à Pierre le surnom de *Grand*.

Il avait l'air noble, le regard imposant et spirituel, la physionomie agréable, la taille haute de six pieds trois pouces et cinq lignes, mesure de France. Studieux et instruit, il parlait plusieurs langues, s'exprimait avec facilité, accueillait avec empressement ce qui pouvait être utile; mais, extrême en tout, aussi peu maître de lui qu'il savait l'être des autres, on l'a vu, tout à la fois, humain et barbare, pleurer et condamner son fils à la mort, absoudre des coupables, et multiplier les potences qui sans cesse étaient dressées dans les rues de sa capitale, trancher des têtes et risquer sa vie pour sauver des malheureux prêts à périr, se livrer aux emportemens les plus honteux, et tomber dans les bras de Catherine à laquelle il répétait avec l'accent du désespoir: « J'ai « réformé ma nation, et je n'ai pu me réformer « moi-même. »

Si d'un côté, il est impossible d'excuser les cruautés dont il a flétri sa vie ; de l'autre, il faut considérer, comme le dit Fontenelle, qu'il régnait sur un peuple toujours prêt à s'armer contre son maître, et dont l'ingratitude, la férocité ne pouvaient être contenues que par la crainte continuelle du châtiment ou de la mort. Telle était la malheureuse position du Czar que Voltaire a peint d'un seul trait, en le nommant *moitié tigre et moitié héros*.

L'hiver même, Pierre-le-Grand se levait longtemps avant le jour, se faisait rendre compte des affaires, déjeûnait légèrement, allait au Sénat, et dînait à une heure ; alors, il oubliait tout pour se livrer à la gaieté la plus franche. En sortant de table, il dormait deux heures, après quoi il reprenait le travail ; et le soir, en conversant avec ses amis, il buvait des liqueurs fortes dont l'abus le conduisit au tombeau le 28 janvier 1725, à l'âge de 53 ans.

Il est représenté, dans une des salles de l'Académie de Pétersbourg, vêtu d'un habit de gros-de-tour bleu, brodé par Catherine : à côté de lui, on voit sa levrette, un gros chien danois qui le suivait dans les combats, et le petit cheval persan qu'il montait le jour de la bataille de Pultawa.

F. D.

PINDARE.

Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

PINDARE.

Tel qu'un fleuve, à grand bruit, roulant d'un roc sauvage,
Fier, et nourri des eaux tributs d'un long orage,
Croît, s'élève, franchit ses bords accoutumés;
Tel Pindare, échappant d'une source profonde,
Bouillonne, écume, gronde,
Roule, immense, à nos yeux éperdus et charmés.

C'est ainsi que M. Lebrun traduit l'éloge admirable qu'Horace fait de Pindare, dans une ode que le favori d'Auguste commence, en annonçant qu'on ne peut, sans témérité, prétendre égaler le chantre thébain.

Pindarum quisquis studet æmulari, . . .

Ce prince des poètes lyriques naquit à Thèbes, ville de la Béotie, l'an 500 ans avant J. C. Sa naissance, dit Plutarque, concourut avec la célébration des jeux Pithiens; et cette rencontre, ajoute-t-il, fut comme un présage de la gloire que Pindare devait acquérir par ses hymnes en l'honneur d'Apollon. Myrtis, femme distinguée par son talent pour la poésie lyrique, Lasus et Simonides furent ses maîtres. Il les surpassa et sut joindre aux agrémens de la poésie les préceptes les plus sublimes de la philosophie; il avait embrassé celle de Pythagore, comme l'assure S. Clément d'Alexandrie, qui prétend aussi que ce poète avait eu connaissance de l'Ecriture sainte, et en particulier du livre des Proverbes, dont il avait emprunté quelques sentences.

Pindare mourut étant au théâtre, l'an 436 avant J. C.; et sa mort, selon ses desirs, fut aussi subite que douce.

Pendant sa vie, il fut entouré de la considération que la Grèce accordait aux grands talens. On sait qu'Athènes, qu'il avait célébrée, paya du trésor de la république l'amende à laquelle les Thébains le condamnèrent pour avoir fait un pompeux éloge d'une ville rivale de la leur. La réputation de ce poète ne fit que croître après sa mort. Alexandre saccageant Thèbes, épargna la maison de Pindare. Long-temps auparavant, les Lacédémoniens, ravageant la Béotie, l'avaient également respectée, avertis par cette inscription: *C'est ici la maison de Pindare, ne la brûlez point.* Les descendans de ce poète, du temps de Plutarque, jouissaient encore, dans les fêtes théoxéniennes, du privilége de recevoir la meilleure partie de la victime sacrée.

De tous les ouvrages de Pindare il ne nous est resté que ses Odes, dans lesquelles il célèbre les vainqueurs aux jeux *olympiques*, *pythiens*, *néméens* et *isthmiens*. La première édition de ce poète est celle des Aldes, 1513, in-8°.; et la meilleure, celle d'Oxford, 1697, in-fol. On estime aussi l'édition de Heyne, 1798, 5 vol. in-8°. Pindare reste encore à traduire dans notre langue.

Ph. L. R.

PIRON.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

A. de S. Aubin pinx.t *Landon direx.t*

PIRON.

La postérité juge les auteurs d'après leurs meilleures productions, et s'inquiète peu, selon l'expression de Voltaire, si l'on arrive jusqu'à elle avec un *gros bagage*. Des contes piquans, mais écrits avec quelque sécheresse, et dont Piron n'aurait pas osé dire :

« La mère en prescrira la lecture à sa fille. »

Des comédies d'un ordre inférieur; des pièces du théâtre de la Foire; deux tragédies enfin, *Callisthènes* et *Gustave*, où quelques vers heureux, quelques situations intéressantes ne font pas oublier la dureté habituelle du style; tout cela n'eût donné à Piron qu'un rang secondaire dans notre littérature. Une seule comédie de caractère, un chef-d'œuvre, *la Métromanie* enfin le place parmi le petit nombre de ceux qui ont parcouru avec le plus de gloire la carrière que Molière avait rendue si difficile.

Une ville qui a donné le jour à plusieurs hommes illustres, Dijon, vit naître Piron, en 1689. Des malheurs de famille l'obligèrent, jeune encore, à venir chercher dans Paris des ressources contre l'indigence. Il y éprouva d'abord les contrariétés, les amertumes qui accompagnent si souvent le mérite sans protecteurs; et celui qui

devait enrichir la scène française d'un ouvrage immortel, eût été en proie aux plus cruelles atteintes du besoin, s'il n'eût trouvé, dans l'état de *copiste* et dans la beauté de son écriture une ressource passagère. Les temps devinrent plus heureux. En 1738, la Métromanie parut, et assura pour jamais la réputation de son auteur. Tout, dans cette composition du génie, est plein de verve, d'esprit, de vrai comique. On admira l'art profond avec lequel Piron avait su faire ressortir les travers du poète, sans que ce personnage cessât d'être noble et intéressant. C'était donner aux gens de lettres une leçon utile que de leur enseigner à ne jamais avilir leur profession, à ne point se montrer ainsi les auxiliaires de l'ignorance dédaigneuse.

L'amitié de quelques hommes respectables et puissans, une pension sur le Mercure de France, enfin un mariage bien assorti donnèrent à Piron une existence agréable. D'ailleurs, sans se piquer de philosophie, il avait la modération dans les desirs qui constitue le véritable philosophe.

La gaieté de Piron, ses bons mots, ses inépuisables saillies lui firent dans la société une réputation indépendante de son talent poétique. Il n'est personne qui ne se rappelle quelques-uns de ses traits d'esprit et de caractère, si vifs et si spirituels. Avec tant de moyens d'être méchant, il ne fut guères que malin. Ses plus mordantes épigrammes

sont des représailles. *Amuser ses amis*, c'est ce qu'il ambitionnait avant tout. Il avait dans le caractère l'élévation qu'il a donnée à son Métromane. Si quelque défaut obscurcit ses excellentes qualités, ce fut peut-être le sentiment un peu trop exalté de son propre mérite. Il est certain que la célébrité de Voltaire l'offusquait, et alors il paraissait perdre de la justesse de son esprit. Ainsi quand il appelait son Gustave *la dernière tragédie*, cet homme, qui savait si bien saisir et relever le ridicule dans autrui, ne s'apercevait pas combien, en ce moment, il prêtait lui-même au ridicule. Observons, au reste, que son aversion pour le premier poète du siécle fut du moins franche et loyale. Piron ne parut pas à Voltaire un ennemi méprisable, car cet esprit ardent et caustique, dont la vengeance poursuivit souvent les critiques audacieux qui refusaient de rendre un prompt hommage à sa célébrité, ménagea toujours Piron; et, par un sentiment qui n'était pas celui du mépris, ne parut pas s'apercevoir de ses attaques multipliées.

Sans juger Piron trop sévèrement, on est en droit de lui reprocher les épigrammes nombreuses qu'il lança contre l'Académie française. Quoique la plupart soient très-plaisantes, très-ingénieuses, il n'en est pas moins vrai que le refus de l'admettre parmi ses membres fut tout le crime de ce corps illustre. Or, personne n'ignore la cause

de ce refus. Si, par respect pour l'auteur de la Métromanie, on veut oublier jusqu'au nom de l'ouvrage immoral qui excita l'animadversion des Académiciens, on ne peut les blâmer d'avoir sacrifié aux convenances le desir sincère qu'ils avaient presque tous de s'adjoindre pour confrère un poète célèbre.

Piron avait toujours eu la vue faible : il devint, sur la fin de sa vie, entièrement aveugle, et supporta ce malheur avec courage. On croit assez généralement qu'il fit paraître en mourant un attachement à la religion qu'il n'avait pas toujours manifesté. Il est probable que le souvenir des peines que lui avait causées la production licencieuse, ouvrage de sa jeunesse, et condamnée par lui vainement à l'oubli, eut une influence décisive sur ses derniers momens. Quoi qu'il en soit, s'il parut pieux, il le fut sans doute, car de tous les vices qui affligent et dégradent l'humanité, aucun n'était plus étranger à Piron que l'hypocrisie. Il mourut à Paris, en 1773, à l'âge de 84 ans.

D. D.

PITT.

BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI

Owen pinxt. Landon dirext.

WILLIAM PITT.

William Pitt, troisième fils du célèbre comte de Chatam, naquit en 1759, dans le moment le plus brillant de l'administration de son père. Lorsque celui-ci quitta le ministère, il consacra ses loisirs à l'éducatiou de cet enfant, dans lequel il avait su démêler un esprit et un caractère de la même nature que le sien, et qu'il se plaisait à annoncer dès-lors comme devant un jour ajouter à la célébrité du nom de Pitt. Le comte s'attacha sur-tout à habituer son fils dès son enfance à raisonner avec justesse et à s'exprimer élégamment, mais en même temps avec force et précision. Il lui apprit aussi à observer avec exactitude et sous tous les rapports les objets qui attiraient son attention, et à ne pas se contenter d'en avoir examiné superficiellement les apparences. Il encouragcait son fils à se mêler daus la conversation, quoiqu'on y traitât habituellement des matières qui semblaient être beaucoup au-dessus de la portée de son âge. Souvent même il entrait en discussion avec lui, ne lui faisait grace d'aucune difficulté, et ne lui permettait d'abandonner un sujet que lorsqu'il était entièremeut épuisé. Par cette méthode, il fit contracter à son fils l'habitude de s'exprimer avec facilité, et il développa en lui deux qualités nécessaires à un homme d'état, une assurance et une présence d'esprit singulières.

M. Pitt acheva son éducation à Cambridge, de la

manière la plus brillante, s'attacha ensuite à l'étude des lois, et suivit le barreau jusqu'en 1780, époque d'une élection générale et du renouvellement de la chambre des communes. Il fut admis au parlement l'année suivante, prit parti sur-le-champ dans l'opposition formée contre le lord North, et fit voir dès ses premiers discours qu'il avait hérité des talens de son père.

Il est à remarquer que le vice de la représentation du peuple anglais dans la chambre des communes fut le premier objet sur lequel M. Pitt ait appelé l'attention du parlement. Sa motion à ce sujet fut rejetée, et elle devait l'être; mais elle lui concilia le suffrage du peuple, et cette popularité contribua à le faire nommer, l'année suivante, chancelier de l'échiquier, à l'âge de vingt-trois ans, au grand étonnement de son pays et de l'Europe entière. Ce ministère fut de très-courte durée, et M. Pitt profita du loisir que lui donna sa retraite, pour visiter l'Italie et les principales cours de l'Allemagne.

Nommé de nouveau chancelier de l'échiquier, à la fin de 1783, il eut le courage de rester en place, quoiqu'il eût eu contre lui la majorité dans la chambre des communes, à l'occasion du bill sur le gouvernement de l'Inde. La dissolution du parlement et de nouvelles élections lui assurèrent cette majorité, sans laquelle un ministre ne peut rien en Angleterre, et firent passer ce bill qui, en donnant au gouverneur des établissemens anglais dans l'Inde une autorité indépendante de tout contrôle local,

non-seulement a affermi la puissance de la Grande Bretagne dans ces contrées, mais encore en a amené l'agrandissement, peut-être gigantesque.

L'année 1786 est remarquable dans le ministère de M. Pitt, par le fameux traité de commerce conclu entre l'Angleterre et la France. Il redoubla l'activité des manufactures anglaises, déja si florissantes, et donna au commerce de la Grande-Bretagne une supériorité qu'il a toujours conservée.

Quelque temps après, M. Pitt eut à repousser une attaque d'autant plus redoutable, qu'on se servait contre lui de ses propres armes. Birmingham, Manchester, Sheffield, villes qui renferment une population nombreuse et les manufactures les plus importantes, présentèrent des pétitions pour demander la réforme de la représentation nationale, pour laquelle elles ne nomment aucun député, tandis que des bourgs presque déserts envoient deux membres à la chambre des communes. M. Pitt défendit alors victorieusement les principes qu'il avait attaqués en entrant dans le parlement. Il réfuta les théories spécieuses sur lesquelles les pétitions étaient appuyées, et fit sentir que la plus légère innovation dans la constitution d'un pays, quelque vicieuse qu'elle soit, peut amener la ruine de l'état.

L'éloquence et les talens de M. Pitt brillèrent dans tout leur éclat dans la discussion qui eut lieu lorsque la démence de Georges III fut déclarée dans le public. Deux questions furent alors agitées. L'héritier présomptif de la couronne, appelé à la

régence, devait-il jouir de l'autorité royale dans toute sa plénitude et sans aucune restriction, ou le parlement avait-il le droit de mettre de nouvelles bornes à cette autorité, tant que le régent en serait revêtu. M. Pitt soutint cette dernière opinion, et la fit valoir en rappelant ce qui s'était passé lors de la révolution de 1688, et de l'accession de Guillaume III au trône d'Angleterre. Son avis prévalut. Le prince de Galles, craignant de voir diminuer entre ses mains les droits de la couronne, se montra peu jaloux d'une autorité qu'il aurait fallu partager, et le ministère continua de gouverner au nom d'un roi dont l'incapacité était publiquement reconnue, et dont on ne pouvait pas prévoir que la maladie ne serait que momentanée.

Peu de temps après, la révolution française éclata, et attira toute l'attention de M. Pitt. Il prévit aisément, dès le principe, que l'effervescence générale ne permettrait pas à ceux qui prétendaient alors au gouvernement de la France de se renfermer dans les bornes de la prudence, et il se tint prêt à profiter de leurs fautes; il sut même, en plusieurs occasions, tirer parti de la disposition des esprits, pour leur donner une direction conforme à ses vues. La question de l'abolition de la traite des nègres, présentée de nouveau à la chambre des communes, et soutenue par M. Pitt, donna l'éveil en France à quelques orateurs au moins imprudens; une révélation perfide, faite à l'assemblée constituante par l'ambassadeur d'Angleterre, fit naître les soupçons

les plus injustes, et bientot les colonies françaises furent en feu; le plus grand nombre des officiers de la marine fut forcé de quitter le service, et M. Pitt put se flatter de voir sous son ministère la Grande-Bretagne parvenir au but qu'elle se proposait depuis long-temps, au commerce universel et exclusif, et à la souveraineté des mers.

En attisant le feu chez les peuples voisins, M. Pitt prenait les mesures les plus efficaces pour garantir son pays de l'incendie. Les lois relatives aux étrangers et aux attroupemens, la suspension de l'acte d'*habeas corpus*, lui donnèrent un pouvoir dont aucun ministre n'avait encore joui; et l'emprisonnement de quelques personnes, leur procès et celui de Horne-Tooke, répandirent la terreur parmi ceux des Anglais dont l'exemple de ce qui se passait en France aurait pu exciter l'enthousiasme, ou éveiller l'ambition.

Cependant la première coalition s'était formée, et la guerre était allumée sur le continent. L'Angleterre ne tarda pas à y prendre une part active, et pendant quelque temps elle put conserver l'espérance de contribuer au démembrement de la France, et de partager ses dépouilles. On sait combien cet espoir fut de courte durée, et quel fut le succès des diverses coalitions formées sous le ministère de M. Pitt, et par ses soins. Mais si leur résultat, bien contraire à celui qu'il s'était proposé, fut d'augmenter le territoire de la France et son influence sur le reste de l'Europe, d'un autre côté, tandis que les

puissances coalisées avec l'Angleterre n'éprouvaient que des revers, celle-ci voyait sa prospérité et sa puissance s'accroître ; et à la faveur des troubles qui agitaient l'Europe, elle s'avançait à grand pas vers le but auquel depuis long-temps son ambition aspirait. Le trône de Typoo-Sahib fut renversé, l'île de Ceylan, une partie des Moluques et le Cap-de-Bonne-Espérance furent conquis ; le commerce de la France et celui de la Hollande furent anéantis, et les Anglais, profitant du défaut de concert des puissances du nord, et abusant de la supériorité de leurs forces, établirent un nouveau code de neutralité maritime, ou plutôt se proclamèrent souverains des mers.

Les affaires du continent n'occupaient point exclusivement l'attention de M. Pitt : les mouvemens d'insurrection qui avaient eu lieu en Irlande, et la crainte d'une descente des Français dans ce royaume, lui servirent de prétexte pour provoquer et opérer sa réunion à la Grande-Bretagne, pour supprimer le parlement irlandais, et terminer ainsi la lutte qui existait depuis long-temps entre le ministère anglais et ceux des Irlandais qui s'attachaient à l'ombre d'indépendance dont jouissait encore leur patrie.

Cependant, malgré les succès et les conquêtes de l'Angleterre, le besoin de la paix s'y faisait sentir. M. Pitt ne se dissimula pas que, d'après les principes qu'il avait professés au sujet de la guerre contre la France, sa présence seule dans le ministère était un obstacle à la confection de cette paix si desirée.

De plus, il paraît que pour parvenir à la réunion de l'Irlande, il avait fait, relativement à l'émancipation des catholiques, des promesses que le conseil du roi ne croyait pas devoir tenir; il quitta donc la conduite des affaires, au mois de mars 1801, et elle fut confiée à M. Addington, son ami, alors orateur de la chambre des communes, et créé, depuis, lord Sidmouth. M. Pitt vécut dans la retraite jusqu'en 1803. Il reparut alors au parlement, et se montra en opposition avec le ministère. La guerre s'étant rallumée entre la France et l'Angleterre, il fut rappelé à la place de chancelier de l'échiquier, en 1804, fit déclarer la guerre à l'Espagne, et parvint par son seul crédit à former contre la France une nouvelle coalition. Celle-ci fut encore moins heureuse que les précédentes, et M. Pitt, miné depuis longtemps par une maladie héréditaire, en apprenant les suites de la bataille d'Austerlitz et les négociations de Presbourg, expira, en s'écriant *O ma patrie!* Le parlement lui décerna les honneurs funèbres, et vota le paiement de ses dettes.

Jamais ministre ne se trouva dans des circonstances plus épineuses, et ne développa plus d'éloquence pour faire valoir ou justifier les actes de son administration. Ses discours à la chambre des communes, simples, et presque sans aucun mouvement oratoire, sont des modèles dans le genre délibératif; ils sont remarquables non pas tant par la force des raisonnemens que par l'adresse avec laquelle l'orateur emploie toujours l'argument le plus

convenable au caractère et aux opinions de ceux auxquels il parle. Ce fut moins à ses talens, quoique supérieurs, qu'à cet art et à la connaissance profonde qu'il avait de l'esprit de son pays, que M. Pitt dut la confiance singulière qu'il inspirait à ses compatriotes, et dont ils lui donnèrent des marques si manifestes par leur empressement à remplir les emprunts ouverts pendant son ministère.

Le défaut d'espace ne permet pas de parler de la caisse d'amortissement, ni des autres opérations de finances de M. Pitt. On l'accuse d'avoir, dans l'administration intérieure, considérablement augmenté l'autorité du roi, aux dépens de la liberté du peuple anglais. Les circonstances peuvent lui servir d'excuse; et de plus on remarquera que M. Fox, son plus ardent antagoniste, lui succéda dans le ministère, et ne crut pas devoir s'écarter de la route tracée par son prédécesseur, ni apporter aucun changement aux mesures qu'il avait adoptées.

Un reproche plus fondé, et dont il serait difficile de justifier M. Pitt, c'est d'avoir trop écouté la haine excessive qu'à l'exemple de son père il nourrissait contre les Français, d'avoir méconnu les talens supérieurs de celui qui gouvernait la France lors de son dernier ministère, enfin d'avoir entraîné son pays dans une guerre d'une telle nature, qu'il est impossible d'en prévoir le terme.

M.

PIZARRE.

BIBLIOTECA NAZIONALE

H. pinx.t *Landon direx.t*

PIZARRE.

François Pizarre était fils naturel d'un gentilhomme d'Estramadure ; il ne reçut aucune éducation, et ses premières années furent employées à garder les troupeaux ; mais bientôt son caractère entreprenant et hardi, lui fit embrasser la carrière des armes, et la découverte récente du Nouveau Monde ouvrit un champ vaste à son ambition. Plusieurs courses dans la mer du Sud, lui ayant fait amasser quelques richesses, il se réunit à Diégo Almagro d'abord soldat comme lui, pour entreprendre la couquête du Pérou, et, à la tête de 112 hommes, ils commencèrent leur première expédition en 1524 ; mais elle fut sans succès, ils ne purent aborder qu'avec les plus grandes difficultés ; et, repoussés partout, ils furent contraints de revenir à Panama en 1527. Ce premier essai ne découragea point Pizarre ; il vint en Europe, et obtint du gouvernement espagnol une levée d'hommes suffisante pour recommencer son entreprise. Il ne rassembla cependant que 140 fantassins et 36 cavaliers, et, avec cette petite troupe, il s'embarqua en 1531. Profitant des troubles qui divisaient les Péruviens, il s'avança presque sans obstacle jusqu'à Caxamalca. Huascar et Atabaliba, son frère, s'étaient disputés le trône du Pérou. Le dernier venait enfin d'être vainqueur, et avait chargé de chaînes son rival.

Sans défiance des étrangers débarqués dans son royaume, mais desirant cependant les éloigner, Atabaliba leur envoye des présens, et demande à voir leur chef. Pizarre dispose en secret sa troupe à un combat, et attend le roi avec l'apparence de l'amitié et de la bonne foi. Le Prince s'approche; Pizarre et ses gens tombent sur lui de tous côtés; les malheureux Indiens, écrasés par les chevaux, foudroyés par les canons, cherchent à fuir en vain. Le Roi est prisonnier, et les Espagnols massacrent sans pitié tout ce qui se présente à eux. Atabaliba, qui avait reconnu l'avidité de ses ennemis, leur offrit pour sa rançon autant d'or qu'en pourrait contenir une des salles de son palais. Pizarre accepta cette proposition; mais quand une partie de ce métal fut rassemblée, les Espagnols se le partagèrent entre eux; et, sur le plus léger prétexte, Pizarre se décida, d'après l'avis d'Almagro, à condamner à mort Atabaliba. On osa lui faire son procès juridiquement, et il fut étranglé et jeté dans les flammes. La division ayant éclaté bientôt après entre Pizarre et Almagro, ce dernier fut défait le 6 avril 1538 dans les plaines de Salines, près de Cusco, et Pizarre le fit décapiter. Trois ans après, le 26 juin 1541, il fut assassiné par le fils d'Almagro. Les Espagnols restèrent depuis cette époque maîtres du pays dont Pizarre avait fait la conquête; ils lui doivent ainsi la source principale de leurs richesses.

M.

616010

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI